



La Résurrection du roi Meog

Lord, Jeffrey

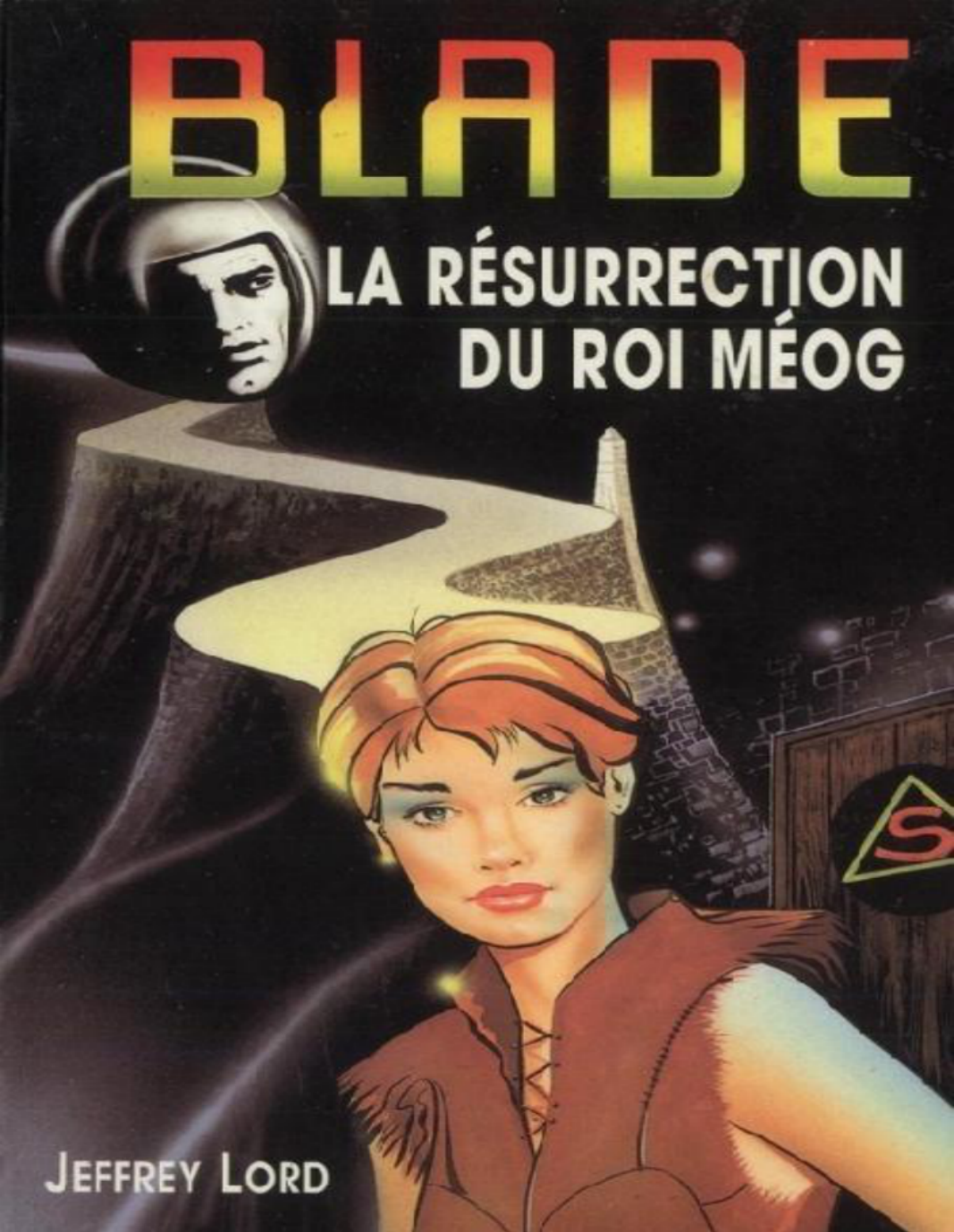
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BLADE

LA RÉSURRECTION DU ROI MÉOG

JEFFREY LORD



JEFFREY LORD

BLADE

LA RÉSURRECTION DU ROI MÉOG

Adapté de l'américain par
Frédéric SZCZEPANIAK

VAUGIRARD

Illustration de la couverture : Loris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vaugirard, 1996

ISBN 2-7443-0013-6

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

La nuit commençait à envelopper les arbres et les rochers. Un vent léger venu du nord s'était levé, et les frondaisons bruissaient de mille et un murmures. Il importait à présent de ne pas relâcher sa vigilance d'un instant. Le danger pouvait survenir de n'importe où.

Vêtu d'un modeste pagne autour des reins, Blade, tous les sens en alerte, avançait à pas de loup. Prudent tel un prédateur en quête de proie, il repérait les endroits où ses pieds nus pouvaient se poser sans faire craquer du bois mort ou crisser les feuilles sèches abandonnées par l'automne dernier. Sur sa peau, glissait le feuillage des arbrisseaux dont il écartait les branches afin de se frayer un passage.

À présent, il ne devait guère se trouver loin de la porte écarlate, par laquelle il pourrait quitter ce lieu périlleux. Mais, à deux doigts de la liberté, il fallait redoubler de prudence. Une flèche – la dernière – maintenue sur le fil tendu, de son arc comme un serpent prêt à mordre, prouvait à l'évidence que l'homme était aux aguets.

Un bruit quasi imperceptible – presque le froissement du vent dans les branchages – attira pourtant son attention, sur la droite, à cinq mètres du sol. En un éclair, il distingua le projectile qui filait droit sur lui, plongea aussitôt en avant dans la clairière et effectua un rapide roulé sur l'épaule. À peine rétabli, il décocha sa flèche ! Elle vola jusqu'au cœur d'une silhouette, à demi dissimulée par un tronc d'arbre. L'instant d'après, tandis qu'un corps étrangement désarticulé dégringolait de son perchoir, Blade avait disparu dans les fourrés.

Déjà le silence avait recouvert son emprise sur le lieu. À dix mètres de là, découpée dans la muraille, la porte écarlate se laissait deviner à l'énorme rouleau de barbelé qui la surmontait et la faisait ressembler à l'échine d'un dragon assoupi.

Une brève minute s'écoula puis, tout à coup, une ombre s'élança de la mi-hauteur d'un hêtre, vers le terre-plein devant la porte. Dans l'ultime lueur du crépuscule, l'on put croire une fraction de seconde que l'homme qui filait ainsi vers le sol allait s'y briser les os. Mais une corde, jusque-là invisible, se tendit soudain à se rompre et, après une courte trajectoire, déposa l'athlète à trois mètres de la porte aux motifs asiatiques.

Aussitôt, deux êtres trapus bondirent des buissons situés de part et d'autre de l'ouverture. Ils n'eurent pas le temps de le frapper avec leur

massue. Un arc, violemment projeté dans les jambes de l'un d'eux, le fit rater son atterrissage. Trébuchant sur le sol il tenta de recouvrer son équilibre en s'agrippant aux épaules du deuxième qu'il entraîna dans sa chute. L'athlète ne perdit pas une seconde, il sauta par-dessus ses adversaires et, en deux splendides enjambées, atteignit la porte dont il fit tinter la cloche de bronze. Une rampe de projecteurs fixée sur un arbre voisin s'alluma aussitôt et déversa sa lumière crue sur les êtres en présence.

Blade la main sur le cordon de la cloche regardait les deux hommes se relever en s'injuriant mutuellement.

— Imbécile ! Je t'avais dit de ne pas te mettre entre mes pattes.

— Eh dis donc ! C'est l'arc qui t'a fait tomber ! Et tu t'es raccroché à moi comme un bébé à sa mère !

— Petit c...

— Messieurs, je vous en prie ! intervint une voix grave.

Les deux combattants se turent immédiatement. Ils venaient de reconnaître la voix de leur supérieur.

— Admettez seulement de bonne grâce, reprit l'homme qui sortait de l'ombre, qu'à l'instar de vos cinq autres compagnons, Richard Blade vous a largement dominés. J'oserais dire, comme d'habitude...

Ravalant leur amertume, les vaincus saluèrent leur chef puis s'éclipsèrent rapidement, non sans avoir jeté un regard plein de ressentiment sur le champion qui, avec une facilité déconcertante, semblait-il, avait déjoué toutes leurs attaques.

— Félicitations, Richard. Une fois de plus, vous avez ridiculisé mes volontaires.

— Ridiculisé dites-vous ? Non, ce n'était pas mon intention.

— Savez-vous, cher ami, que parmi eux, certains vous affrontaient pour la troisième fois ? Je crains qu'ils ne finissent par vous vouer une antipathie profonde.

— Franchement, à leur place, ce n'est pas seulement de l'antipathie mais de la hargne que j'éprouverais, fit Blade en souriant.

— Sans doute, sans doute, mais à l'avenir, il serait bon de redoubler de prudence.

— Que voulez-vous dire, J ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, lors de tels entraînements, je suis aussi vigilant, aussi désireux de vaincre que durant les affrontements dans d'autres dimensions où ma vie est vraiment en jeu.

— Pourtant, il m'a semblé... Tenez, aujourd'hui, parmi tous les adversaires qui ont tenté de vous piéger, il y avait des mannequins téléguidés et de vrais hommes. Or vous n'avez blessé aucun être de

chair et de sang, alors que vous étiez doté d'un arc et de flèches. Je pense donc qu'en situation réelle de combat vous auriez été... plus dangereux. Vous me comprenez ?

La réponse de Blade fusa instantanément :

— J, sauf le respect que je vous dois, je pense que vous faites erreur. Il m'a fallu au contraire une grande attention pour estimer, en quelques dixièmes de seconde, qu'il s'agissait ou non d'êtres vivants, et choisir ainsi la riposte appropriée pour me débarrasser d'eux. Certes, ces hommes portaient des protections, et j'aurais pu leur décocher quelques flèches sans risquer leur vie. Mais nul n'est à l'abri d'une maladresse, et je répugne à blesser inutilement. D'ailleurs n'ont-ils pas tous mordu la poussière d'une façon ou d'une autre ?

— C'est vrai, vous avez raison, reconnu J après une seconde d'hésitation. Je vois aujourd'hui que vous avez réponse à tout, mais il est temps pour nous de regagner Londres.

— Une nouvelle mission ?

J hocha la tête et ouvrit la porte écarlate. Le faisceau d'un projecteur traçait sur l'herbe un chemin de lumière menant à un hélicoptère, moteur éteint, posé au beau milieu d'une prairie. À la vue des deux hommes qui se dirigeaient vers lui, le pilote abaissa quelques leviers et démarra son engin. Les pales commencèrent à vrombir alors que J et Blade s'engouffraient dans l'appareil.

— On va directement au labo, dans cette tenue minimaliste ? demanda Blade en soulevant le pan de son minuscule pagne. Remarquez, cette fois-ci, Leighton ne pourra pas me reprocher de perdre du temps à me préparer !

J déposa un sac de sport sur les genoux de Blade.

— Tenez, vous y trouverez de quoi vous rendre plus présentable.

Richard Blade découvrit un vêtement de sport à sa taille et des chaussures à sa pointure. Comme à son habitude, J prévoyait tout.

L'hélicoptère s'arracha de terre.

La zone d'entraînement militaire, où Richard Blade venait d'affronter sept hommes et une demi-douzaine de mannequins informatisés, se révéla plus modeste vue d'en haut, à peine une surface d'un hectare. Une mini forêt dotée d'équipements sophistiqués, de pièges élaborés et de quelques reptiles tropicaux pour corser un peu l'aventure !

Sans regret, Blade vit l'enceinte rapetisser, puis disparaître dans la nuit. Quelques minutes plus tard, les lumières de la banlieue londonienne le rappelèrent à la civilisation.

Après un survol de la capitale, l'hélicoptère atterrit au cœur de

Londres, dans la vaste cour carrée d'un monument appartenant au MI6, le service secret de Sa Majesté. Puis les deux hommes s'engouffrèrent dans une voiture banalisée, conduite par un moustachu impassible à forte carrure, qui les déposa peu après à deux pas de la Tour de Londres.

Tels deux flâneurs contemplant les vestiges du temps passé, ils longèrent les vieilles pierres de l'enceinte avant de disparaître derrière une porte dérobée dont J détenait la clé. Immédiatement, deux agents de la *Special Branch* vinrent à leur rencontre afin d'effectuer les contrôles de routine : identification oculaire et vocale. Les résultats positifs autorisèrent les deux cerbères à esquisser un demi-sourire et à débloquent l'accès à l'ascenseur. Une centaine de mètres plus bas, dans les entrailles de la Tour de Londres, le patron du MI6 et son plus fameux agent pénétrèrent dans un décor anachronique : le domaine, du savant génial, Lord Leighton !

Le concepteur du Projet DX, capable de traduire un humain au sein des innombrables dimensions de l'univers, passait ici même l'essentiel de ses journées et une très large partie de ses nuits. Dans le laboratoire le plus secret du Royaume d'Angleterre, il peaufinait ses programmes informatiques et tentait de percer les lois subtiles régissant les interactions entre les mondes parallèles.

Malheureusement, rien n'étant jamais donné sans contrepartie, un corps difforme et maladif abritait ce brillant cerveau. Un caractère exécrable, une sorte de misanthropie aiguë en était résultat, et la compagnie du scientifique se révélait assez difficile pour ne pas dire souvent franchement insupportable. Ainsi, pas un seul collaborateur n'avait pu résister plus de quelques jours à une cohabitation houleuse.

Eu égard à son immense savoir et à sa pugnacité de chercheur, Blade et J, accoutumés aux frasques caractérielles du vieil homme, ne prenaient jamais ombrage de ses réflexions ni de son comportement. Leur impassibilité devant ses exigences et ses emportements horripilait souvent le scientifique qui ne supportait pas que l'on puisse posséder une telle maîtrise de soi-même. Cette autodiscipline lui étant profondément étrangère, il vivait comme une agression l'attitude de gentleman des deux hommes.

— Bonsoir Lord Leighton, lancèrent d'une même voix les deux arrivants.

Sans se détourner de sa console, le savant leva vivement une main tordue qu'il agita nerveusement en guise de salut.

J prit place sur un haut tabouret placé à son intention un peu à l'écart de la zone sensible où le vieil homme évoluait. Blade s'approcha du maître des lieux.

— Lord Leighton, désirez-vous que je me prépare maintenant ?

En guise de réponse, Lord Leighton le gratifia d'un haussement d'épaules exaspéré. D'un geste impérieux, et sans quitter son moniteur des yeux, il pointa son doigt en direction du petit cabinet où Richard Blade avait pour habitude de se changer.

L'agent du MI6 jeta un clin d'œil à J qui écarta les mains d'étonnement. Aujourd'hui, le génial inventeur du Projet DX était muet comme une carpe et ne communiquait qu'en signes ! Une nouvelle lubie ! La meilleure chose à faire étant de ne pas contrarier le chercheur, les deux hommes d'un même accord conservèrent eux aussi le silence.

Blade se devêtit alors, et passa un pagne fort semblable à celui dans lequel il affrontait une heure plus tôt ses sparring-partners. Il s'enduisit ensuite le corps de cette pâte, inventée par Lord Leighton en personne pour prévenir les pénibles brûlures que les électrodes, reliées à l'ordinateur, auraient fatalement provoquées, si rien n'était fait pour s'en prémunir. Blade fit la grimace. Leighton couvrait à lui seul plusieurs spécialités scientifiques : la physique, la chimie, la biologie moléculaire, l'informatique, mais malheureusement pour l'odorat subtil de Richard Blade, la cosmétologie n'était pas au rang de ses préoccupations premières ; la pâte concoctée à partir de divers produits chimiques exhalait une odeur fétide !

Blade quitta son réduit et s'installa dans le fauteuil mis au point par Lord Leighton pour opérer la translation vers les dimensions de l'univers, où il allait être projeté afin de rapporter de précieuses informations sur l'état des mondes inconnus, situés par-delà les frontières mystérieuses de la matière et de l'antimatière.

Blade attendit patiemment que Lord Leighton daigne s'occuper de lui. Le savant tapotait nerveusement sur son clavier. Pris d'avantage le commerce des machines à celui des hommes, il pouvait demeurer des heures absorbé par ce monstre de sophistication. Contrairement aux humains, cette machine-cerveau au physique froid, ce double impassible, véritable prolongement de lui-même, était toujours prêt à recueillir les moindres éclairs de génie de son créateur.

Un raclement de gorge indiqua que Lord Leighton allait bientôt quitter les brumes de ses réflexions. Il effectua quelques gestes familiers, enfonça des touches à la surface polie par ces contacts tant de fois reproduits, puis fit pivoter son fauteuil roulant afin de disposer les électrodes sur le corps de Blade.

Tandis qu'il effectuait cette opération avec une infime précision, ses lèvres poursuivaient une inaudible conversation qu'il menait avec lui-même. Ses yeux, attentifs à ses manipulations, étaient néanmoins légèrement voilés, comme absents, et témoignaient eux aussi qu'une

partie de son cerveau menait une activité parallèle.

Il abandonna d'un coup le corps de son cobaye, à présent hérissé de fils multicolores, et se carra devant le clavier octogonal qui commandait la translation. Il composa un code secret, s'apprêta à enfoncer la touche fatale, puis suspendit son geste un instant. Il leva les yeux en l'air comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose puis, haussant les épaules, se tourna à nouveau vers Richard Blade.

— Prêt mon ami ? questionna-t-il d'un ton sévère aussitôt démenti par une fugace lueur de compassion dans son regard.

— Prêt !

Blade fut reconnaissant au savant pour cet instant d'humanité qui, au seuil de la translation vers l'inconnu total, constituait un gage de conscience, comme une alliance entre celui qui partait à l'aventure au péril de sa vie et celui qui restait là, responsable du bon déroulement des opérations. Bien sûr, le pouvoir de Lord Leighton était limité car une fois les opérations de translation enclenchées aucune Intervention humaine ne présidait plus à la destinée de Blade. La rematérialisation pouvait par malheur le Jeter tout droit entre les mains de la mort. Mais Lord Leighton, dans sa sphère d'influence, ne laissait rien au hasard, ses ordinateurs étaient réglés au micron près pour ramener le voyageur à bon port.

Lord Leighton enfonça la touche rouge sang de son clavier. Le dernier regard de Blade fut pour J qui lui adressa un signe amical en retour. Son ultime pensée se focalisa sur le lieu où il se rematérialiserait. L'unique angoisse qu'il ressentait au seuil du départ ne portait jamais sur les adversaires qu'il aurait à combattre, ni sur les éléments hostiles qu'il devrait affronter ; non, l'unique angoisse venait des premiers instants de la rematérialisation, de la terrible incertitude concernant son environnement futur. S'il était support de vie, Blade se lancerait corps et âme dans sa mission. Mais si le lieu était impropre à la vie, l'aventure s'arrêterait avant même d'avoir commencé...

CHAPITRE II

Le passage de vie à trépas était-il plus insoutenable qu'une translation entre les dimensions de l'univers ? Blade l'ignorait, mais il savait que si tel était le cas, la mort devait être un océan de torture, un monde où le Mal régnait en maître. Car, emporté quelque part parmi les régions hors de l'entendement humain, son être vivait la souffrance pure. Et elle s'insinuait au-delà de ses muscles, de ses os, de son système nerveux, au-delà même de ses cellules, de ses plus infimes atomes ; elle déchirait la substance ultime, celle qu'à défaut de pouvoir nommer avec certitude, Blade identifiait comme étant son âme... L'atroce douleur devenait alors une part de lui-même et rien, aucune position, aucune attitude, ne pouvait lui permettre d'échapper à ce flot continu qui drainait en son sein tout ce que la création savait engendrer de tourment.

Souffrir... Voilà à quoi se résumait ce voyage. Bien sûr, il y avait ces tornades de couleurs, ces ouragans irisés, ces teintes insoupçonnées sur terre ; il y avait aussi ce son bizarre, tout à la fois familier, comme un souvenir remonté de l'enfance, et pourtant si étranger, si distant, avec des distorsions cruelles. Il y avait encore cet espace, où plutôt cette absence d'espace, inapte à être qualifié à l'aide du vocabulaire usuel, une sorte de néant qui jaillissait de l'inexistant pour s'y replonger aussitôt.

Il y avait tout cela, mais relégué à l'arrière-plan, car la souffrance volait la vedette à ce spectacle psychédélique...

Dans cet éparpillement de l'être, dans cette désintégration de ce qui constitue le vivant, quelque chose subsistait, perdurait malgré tout, et c'était cela même qui souffrait. La conscience ! Blade était conscient de tout, ressentait la moindre variation, la moindre intensité de douleur. Et s'il lui était impossible de dire où il se trouvait, ni où résidait cette conscience qui expérimentait cette aventure cauchemardesque dans ce chaos redoutable, il savait qu'il était là, présent. « Je souffre, donc je suis ! » résumait en fait sa pensée. Et l'abominable était tel, qu'il ne pouvait douter de sa propre existence.

La notion de temps, dans ce vide tourbillonnant n'avait aucune réalité. La translation durait l'éternité ou quelques secondes, impossible de le savoir, et Blade vivait avec intensité ce présent qui s'étirait et dont l'unique mesure, le mètre-étalon, était le supplice...

Au cours de ce voyage, de ce périple déchirant, survenait soudain un indice annonciateur de la fin de l'épreuve. Le signe en question était un discret vibrato, comme un frissonnement au cœur de cette non-matière. Il se produisait toujours à l'improviste et rappelait à son souvenir la conscience de Blade qui jusqu'à cet instant, était tout entière absorbée par la torture.

L'environnement vibra. Les tonnes se stabilisèrent de façon graduelle, les couleurs s'estompèrent peu à peu, puis vinrent une obscurité totale et une chaleur torride, étouffante. Blade songea un instant que la translation avait échoué, qu'il était perdu entre deux dimensions, mais la douleur, qui avait cessé quelques secondes auparavant, retrouva soudain de son intensité précédente et balaya cette idée. Les sensations éprouvées à présent l'étaient par son physique et non plus par l'essence subtile de son être. Il s'était donc bien rematérialisé, quelque part dans un lieu sans lumière, où régnait une odeur infecte, où l'air vicié et appauvri en oxygène agressait ses poumons à chacune de ses inspirations.

Comme un incendie ravageant une lande, une brûlure vive et pénétrante courait le long de ses jambes et contre son flanc gauche sur lequel il reposait. Il appuya ses mains sur le sol étrange composé d'une matière très chaude, visqueuse. Il réalisa aussitôt d'où provenait les douleurs qui irradiaient sa peau, lorsqu'il senti fondre la pulpe de ses doigts ! Le produit visqueux était un acide puissant ! Chaque seconde passée ici même était un pas vers la dissolution totale !

Cette pensée engendra une vague de terreur qu'il contint sur-le-champ, par réflexe, comme on maintient à distance, à l'aide d'un fouet, un fauve enragé. Il lui fallait surtout ne pas céder à la panique, même si cette sensation de fondre, de réduire tel un champignon dans une poêle à frire, était à ce point insupportable. Certes, la translation était un moment cruel à expérimenter, cependant, la promesse d'un retour indemne en atténuait l'épreuve. Mais, en l'occurrence ce qui serait détruit ne reviendrait jamais en Angleterre, les chairs dissoutes par l'acide le seraient à jamais !

Il se redressa comme il le put et seules ses plantes de pieds furent livrées à l'impensable décomposition. Il devait quitter ce lieu au plus vite. Il fit quelques pas maladroits sur ce sol souple et brûlant et atteignit une paroi de même texture. Il la frappa de toutes ses forces, tentait d'en arracher un morceau. En vain ! La matière résistait. Tout juste parvenait-il à grappiller du tranchant de ses ongles quelques particules, mais l'acide lui faisait chèrement payer ce faible butin et inmanquablement Blade demeurerait débiteur dans cet échange.

Tandis qu'il se livrait à cette lutte aussi vaine que douloureuse, son esprit analysait la situation. La matière était chaude, humide, et

hormis la présence de cet acide, elle ressemblait, au toucher, à de la chair ! L'idée qu'il se fut matérialisé dans un gigantesque organisme vivant lui paraissait démente. Un mouvement brutal vint pourtant confirmer cette hypothèse. Il perdit l'équilibre. Sa tête vint heurter la paroi et l'acide s'attaqua à son visage. Il ne put contenir un cri où crainte, peur et rage trouvèrent à s'exprimer. Sa face était en feu, sa peau perdait de sa consistance ; se liquéfiait ! Plus d'un être aurait eu l'esprit à jamais chaviré. Mais quelque chose en lui résistait, se cramponnait aux rives de la raison, quelque chose qui refusait obstinément de s'avouer vaincu, de baisser les bras. Cette qualité faisait de lui un individu exceptionnel, un homme unique. Elle lui avait permis de tout supporter, d'affronter des mondes étrangers, à la limite du vivable. C'était elle qui maintenait cette lueur d'existence lors des translations, elle qui préservait cette intimité de lui-même, son essence si fragile, lorsque tout était dispersé, évanoui, oublié.

Un nouveau mouvement le reversa au sol. Sa peau, à maints endroits, avait déjà complètement disparu. L'acide s'en prenait aux muscles à présent et maltraitait avec insistance tout le système nerveux. Les impulsions de souffrance Submergeaient le cerveau et annihilait toute pensée. Blade était à genoux, paralysé, tétanisé par les contractions puissantes de ses muscles. De ses mâchoires à l'extrémité de ses orteils, il était aussi raide qu'une statue de bronze. Les doigts de sa main gauche, pareils à des serres de rapace, étaient figés dans le vide, ceux de sa dextre étaient crispés, presque poing fermé contre le sol.

Une infime partie de sa conscience parvint pourtant à s'affranchir un peu de la souffrance. Et cette zone libérée renonça à s'apitoyer sur elle-même ; elle avait une mission à remplir, car quelque chose l'intriguait. Elle envoya des impulsions nerveuses qui coururent le long du bras, suivant un chemin tortueux qui évitait les lieux d'emprise de la tétanisation, jusqu'à la main droite. Peu à peu, une évidence s'imposa à cet embryon de conscience qui refusait de céder le pas à la douleur : les doigts n'étaient pas crispés sur du vide comme les autres. Ceux-là empoignaient du concret, du solide !

Piqué par la curiosité, Blade attisa sa volonté et le feu qui embrasa alors son esprit repoussa celui de l'acide qui domptait ses nerfs ; il poussa un cri terrible, presque inhumain, et se redressa, tel un Titan se libérant d'une gangue de rochers où Zeus l'avait enfermé.

Sa main droite serra davantage l'objet qu'elle empoignait. Un sourire glissa sur les lèvres rongées de Blade. Il n'avait plus de doute. Pour une raison inconnue, le destin qui l'avait jeté dans ce lieu de mort lui avait offert aussi le moyen de sa résurrection. Il avança à tâtons vers la paroi, et abattit contre elle la lourde épée qu'il avait

découverte !

Il frappait avec toute la fougue que son état et la carence d'oxygène le lui permettait, mais déjà il était parvenu à se frayer un passage dans ce mur de chair qui, à chaque coup, lui projetait au visage un flot épais et chaud. Contrairement à l'acide, ce liquide venait apaiser légèrement les souffrances de ses blessures. Son goût de sang si caractéristique lui avait permis de certifier la thèse de l'organisme vivant. D'ailleurs, les spasmes et les autres réactions qui accompagnaient chaque tentative de Blade pour se libérer tendaient à prouver que l'organisme devait pâtir de cette brutale atteinte contre son intégrité physique. C'était d'ailleurs le nouveau risque auquel il était confronté : le sang devenait de plus en plus abondant et risquait à tout moment de le submerger, de le noyer !

Mais Blade n'avait guère le choix ! Ses chances de survie résidaient dans la rapidité avec laquelle il parviendrait à se sortir de là. Aussi enchaînait-il les coups sans se ménager. Ses efforts portèrent enfin leurs fruits. Son épée s'enfonça soudain très profondément et il comprit que la lame avait franchi l'épiderme de la créature dans laquelle il se démenait comme un diable pour retrouver l'air libre et la lumière. Fort de cette réussite, il taillada de plus belle et quelques éclats de jour aveuglants vinrent lui annoncer que son objectif était presque atteint.

L'organisme tressaillit avec une violence décuplée. Déjà, une petite fenêtre avait été dégagée par laquelle un vent d'air frais vint stimuler Richard Blade. À cet instant, la « créature » dut se renverser. Un grand fracas retentit à l'extérieur. Cramponné à un morceau de chair, Blade réussit néanmoins à conserver son équilibre, puis l'immobilité revenue, acheva de découper un passage suffisamment large pour le laisser passer.

Il émergea alors sur le flanc d'un gigantesque animal étendu sur le sol. Il ressemblait aux dinosaures des temps préhistoriques. Sa gueule, grande ouverte sur une rangée de dents redoutables, déversait une bave abondante, rouge sang. La bête respirait avec difficulté. Autour d'elle, une centaine d'hommes s'agitaient. Certains la frappaient à grands coups d'épées ou de haches, d'autres lui enfonçaient des pieux dans le corps. Quelques-uns encore regardaient, effarés, la silhouette qui venait de surgir sur le ventre béant du monstre.

Blade enveloppa du regard la scène qui se déroulait sous ses yeux, dans un pré parsemé de rocher, enclavé dans l'arrière-corps d'un château aux remparts crénelés dont un grand pan avait été à moitié détruit par la bête. Le ciel était gris.

L'attention de Richard Blade se porta alors sur ses mains. Leur aspect effrayant lui provoqua un haut-le-cœur. Il s'imposa cependant

la pénible étude de son corps. Sa peau n'existait plus, ses muscles à vif étaient rongés, et par endroit, sa chair se consumait encore, provoquant une sorte de fin bouillonnement insupportable. Il éprouvait dégoût et répulsion à la vue de l'état lamentable dans lequel il se trouvait. Il avait été plusieurs fois blessé au cours de ses aventures, mais là, l'horreur était à son comble. Il était monstrueux ! Il porta avec appréhension une main à son visage. Il le sentit mou, malléable, et un petit morceau de sa joue lui resta entre les doigts !

À cet instant, l'ultime soubresaut de la bête gigantesque le projeta dans les airs. Après une chute de plusieurs mètres, il atterrit brutalement dans l'herbe et y roula jusqu'à ce que son crâne vint heurter un rocher. Il perdit connaissance.

Autour de lui, les hommes se précipitèrent.

Lorsqu'ils furent à ses côtés, l'un d'eux arracha l'épée que cet être à la peau rongée tenait encore serrée dans sa main droite. Il l'examina en tremblant ; puis la soulevant au-dessus de sa tête afin que tous pussent la voir, il s'écria :

— Méog est revenu à la vie !

CHAPITRE III

Un lourd parfum d'encens se répandait dans la pièce drapée de tentures ocre et mauves. Sur un autel, dressés de part et d'autre d'un petit tabernacle entrouvert d'où montait une fumée rousse, deux candélabres en or dispensaient une douce clarté qui repoussait la noirceur de la nuit. Devant les chandeliers, déposées sur de délicats napperons de dentelle blanche, trois pierres hautes de cinq centimètres captaient au centre de leur forme pyramidale, les reflets vacillants des cierges. Au travers de ces prismes, la lumière se décomposait en une myriade de couleurs au dégradé subtil. Ces teintes irisées semblaient tournoyer entre les trois faces translucides de chaque pierre avant de rejaillir vers l'extérieur, et de fleurir de leurs reflets changeants les surfaces métalliques qui environnaient l'autel : l'or des objets de cultes, les ferrures de la porte et des fenêtres, l'acier de l'épée pieusement installée sur un lit de pétales rouges, face à l'encensoir.

On eut dit que l'arme, au splendide pommeau incrusté de gemmes flamboyantes, avait été le centre d'une cérémonie rendue en son honneur. Quelques gouttes d'eau éparpillées sur la lame témoignaient d'ailleurs qu'une aspersion rituelle avait eu lieu.

Un corps, doucement, se releva du sol où il se tenait allongé depuis une heure, face contre terre, dans le plus parfait silence. Les flammes des bougies esquissèrent une silhouette féminine élancée, vêtue d'une robe d'un bleu chatoyant. La femme s'écarta de l'autel à reculons, en conservant ses mains tendues, paumes en avant, comme si une substance invisible et puissante les reliait au tabernacle ! À trois pas en arrière, elle se retourna et commença à psalmodier une litanie sur un ton grave, monocorde. Elle marcha jusqu'à un grand lit surmonté d'un dais de soie, et s'assit dans le fauteuil tourné vers la couche. Elle acheva son chant, pour entamer une incantation chuchotée où revenait, après chacune de ses inspirations, le nom de Méog répété deux fois.

Elle veillait ici depuis deux longs jours et débutait maintenant sa seconde nuit blanche. Elle n'avait rien bu ni rien mangé depuis que le monstre avait refermé sa large gueule sur le corps de Méog, son souverain et époux. Elle avait vu, de ses yeux vu, les crocs se planter dans le ventre du roi des Ewendyls. Elle avait assisté, impuissante, au

démembrement du corps de son mari. Le sang du fier et courageux combattant s'était alors mélangé à la bave souillée de la bête, puis tout avait été englouti, avalé et le monstre avait repris son attaque contre le château et ses habitants. Elle avait cru alors que tout était perdu, que plus rien n'arrêterait la furie destructrice de cette créature jaillie tout droit des enfers. Et puis il y avait eu le miracle ! Le dragon éventré de l'intérieur par le roi Méog ressuscité ! Le souverain, avec le secours de la Mère Protectrice, avait triomphé de la bête immonde.

Et tous en avaient été témoins ! Méog, après s'être, frayé un chemin au travers des chairs nauséabondes, s'était dressé sur le flanc de sa victime. Sa peau avait été rongée par l'acide gastrique du monstre, mais il avait vaincu et son épée royale haut élevée vers le ciel prouva qu'il avait invoqué la Mère et reçu sa bénédiction divine. Sa force avait été décuplée afin de lui permettre de terrasser le dragon.

Ce miracle, cette intercession méritait jeûne et prières et puis, il fallait maintenant que Méog sorte de son coma, qu'il regagne sa place parmi le peuple ewendyl et éclaire à nouveau, d'une lumière plus vive encore, la destinée de ses sujets.

Elle posa ses yeux sur le corps allongé au creux du lit. La Mère Protectrice avait été généreuse. Le roi Méog avait une taille accrue, une musculature plus impressionnante qu'auparavant. Un sentiment de reconnaissance l'envahit. Elle évoqua mentalement les prières de remerciement sans suspendre ses incantations.

Un bruissement, derrière la porte, mit un terme à son recueillement. Elle porta ses mains à son cou et releva le tissu fin, bleu outremer, qui lui couvrait les épaules. Le voile glissa sur sa chevelure brune puis dissimula son visage.

La porte s'entrouvrit et livra passage à un vieil homme au regard bienveillant qui portait en bandoulière deux sacoches de cuir.

— C'est l'heure, murmura-t-il.

— Entrez, Ezhvin. Je vous attendais.

La femme quitta son siège et l'écarta du lit afin de permettre au vieil homme de circuler librement autour de la couche du souverain. Ezhvin s'approcha avec respect et se délesta de ses sacs au pied du lit. Il contempla le corps du roi Méog. Pas un centimètre carré de peau n'apparaissait. Les feuilles de banier, au vert tendre, recouvraient le souverain de pieds à la tête. On eut dit un être végétal. Ezhvin observa avec plaisir se soulever en cadence le torse puissant du blessé, sous la pression d'un souffle régulier et serein. Après quelques secondes, il s'adressa à la femme.

— Vous devriez prendre du repos, Dame Merzhérian, et vous

sustenter un peu. L'absence de notre roi risque d'être longue.

La femme esquissa un sourire fatigué.

— Maître Ezhvin, j'ai fait un vœu et je n'ai nullement l'intention de le rompre. Je ne reviendrai aux choses de la vie que lorsque mon époux se réveillera et m'en délivrera. Mais croyez-moi, il prendra fin bientôt. La Mère Protectrice n'est point intervenu pour sauver Méog, son royaume et ses gens, et le laisser ensuite mourir ou dormir pour l'éternité !

— Vous avez sans doute raison. J'admire votre confiance.

— Plus que tout autre, je suis confiante et certaine. Trouverais-je d'ailleurs en moi-même un seul atome d'hésitation que je ne me sentirais plus digne d'être une Fille de la Mère, une Prêtresse !

Le vieil homme hocha doucement la tête en guise de compréhension. Il songea à ce qu'il advenait des Filles de la Mère qui, au cours de leur existence, rencontraient pareil doute sur leur chemin. Si elles ne parvenaient pas, au terme d'une longue retraite dans un monastère, à déraciner leur incertitude, l'exil ou la mort restaient les seules alternatives à ce problème. À cet égard l'Histoire rapportait de nombreux cas de reconversion durant la retraite mais ne citait aucun exil connu : les Filles de la Mère envahies par le doute indéracinable avaient toutes choisi la mort. Si Merzhérian subissait pareille perplexité face à ses croyances, elle suivrait inmanquablement la même route que ses sœurs spirituelles.

Un mouvement de la femme sortit Ezhvin de ses pensées.

— Je vous laisse opérer, Maître Ezhvin, dit-elle en posant sa main fine sur l'épaule de son aîné. Les cristaux de la Mère, les feuilles de banier, votre art médical et mes prières ont aussi un rôle à jouer. La Mère Protectrice aime à nous voir agir ainsi.

Merzhérian regagna l'autel et ralluma une nouvelle boule d'encens. Une épaisse volute de fumée s'éleva dans les airs, parfumant l'atmosphère d'une senteur enivrante.

Ezhvin se mit aussitôt à l'ouvrage. Du plus petit des deux sacs, il sortit une dizaine de pierres, des pyramides de cristal de tailles diverses en tout point identiques à celles qui ornaient l'autel. Il les disposa sur le corps de son patient à des endroits précis : front, la base du cou, le cœur, le nombril, le sexe, les deux genoux et contre les plantes de pieds. Puis, tenant dans une main un dernier caillou cristallin de forme ovale, il effectua des passes au-dessus du blessé, s'attardant chaque fois quelques secondes sur les sommets des pyramides. Lorsque le cristal ovale s'opacifiait légèrement ou au contraire devenait plus pâle, le médecin fouillait de sa main gauche dans l'autre sac et en ressortait une feuille entre le pouce et l'index.

Puis, d'un geste aussi précis que délicat, il remplaçait ici ou là une feuille au pouvoir curatif faiblissant qu'il froissait ensuite avant de la déposer dans une poche de son sac.

Tandis qu'il se livrait à son traitement, derrière lui, allongée face contre terre, Merzhérian se recueillait dans le plus parfait silence. Sa respiration même se suspendait durant de longues minutes avant de reprendre, subtile comme un battement d'aile de papillon.

Une heure plus tard, Ezhvin mit fin à son travail. Il ôta une à une, selon un ordre particulier, les pierres de cristal et les rangea soigneusement dans sa sacoche. Il sortit de la pièce en prenant garde de ne produire aucun bruit susceptible de perturber l'œuvre silencieuse et invisible de la Fille de Mère qui dialoguait, dans le creuset de son âme avec la Mère Protectrice.

*
* *

Par la fenêtre entrouverte montait le chant d'un passereau réveillé par l'imminence de l'aurore. Un petit vent frais, levé depuis peu, se faufila dans la pièce. Les narines de Richard Blade palpitèrent. Un parfum de campagne, de bois, d'animaux titilla son odorat. Il reprit conscience. Il tenta d'ouvrir les yeux mais quelque chose l'en empêcha. Il força. En vain, ses paupières étaient bizarrement soudées. Des bribes de souvenirs revinrent peu à peu à sa mémoire ; il se rappela d'abord sa rematérialisation dans le ventre du monstre, puis le château, les hommes, puis il revécut son vol plané, puis plus rien. Un coma sans doute. Il bougea les doigts, sentit le velouté d'un tissu fin, un drap de lit, puis une texture particulière, comme de la fibre végétale. Il palpa davantage et crut identifier une enveloppe de feuillage tout autour de son corps.

Intrigué, il tenta de se redresser. Son mouvement eut pour effet d'attirer l'attention de quelqu'un à ses côtés.

— Ne bouge pas, Méog. L'œuvre des cristaux n'est pas achevée.

Blade se rallongea. La voix était féminine, douce, non dénuée pourtant de fermeté, et quelque chose dans la vibration du timbre indiquait que son réveil était vécu comme un soulagement pour cet être qui le veillait.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Un instant d'hésitation chez la femme à la voix douce lui signifia que sa question déroutait un peu.

— Merzhérian, mon roi, ta seconde épouse. Mais... ne reconnais-tu pas ma voix ?

— Mon épouse ? releva Bladese demandant si le coma ne lui jouait pas des tours.

— Oui... Mais repose-toi encore, Méog, je vais faire mander Ezhvin qui...

Blade leva la main.

— Comment m'avez-vous appelé ? questionna-t-il d'un ton où inquiétude et étonnement se mêlaient.

— Méog... balbutia la femme. Seigneur de la terre d'Ewen !...

— Il y a méprise. Je ne suis pas Méog, ni roi, je suis Blade, Richard Blade, un voyageur...

Une main tremblante appuyée contre sa bouche vint clore ses paroles.

— Tais-toi, je vais chercher Ezhvin !

La jeune femme courut jusqu'à la porte. Blade l'entendit appeler dans les couloirs, puis elle dut quitter la pièce car les cris s'estompèrent peu à peu.

Blade profita de cette solitude pour palper son corps. Il était couvert de feuilles ! Il songea que ses hôtes inconnus, probablement les habitants du château qu'il avait aperçu avant d'être projeté au sol par le soubresaut du monstre mourant, avaient d'étranges coutumes.

Pourtant, tout à coup, le souvenir de sa peau rongée, qu'il avait visiblement occulté jusqu'à présent, remonta à sa conscience. Il comprit alors la raison de ces feuilles. On tentait de le soigner à l'aide d'une médication assez rudimentaire.

Une question le hantait : dans quel état se trouvait-il réellement ? Il se redressa à nouveau et porta les mains à son visage. Il dégagea les feuilles autour de ses yeux. Ses doigts glissèrent le long de ses paupières fermées, incapables de se dessiller d'elles-mêmes. Du bout de l'index, il tenta de les soulever et crut que sa peau se déchirait. Mais il parvint pourtant à libérer son œil droit. Il distingua alors une lueur timide et vacillante. Sa vision lui parut considérablement amoindrie. Il allait s'en affliger lorsqu'il se rendit compte que la pièce, éclairée d'une seule bougie, était plongée dans une semi-pénombre !

Il entendit des pas précipités dans le couloir. La silhouette d'une femme au visage dissimulé sous un voile bleu s'encadra dans la porte.

— Vite, Ezhvin, s'écria-t-elle en voyant le blessé dressé sur son séant.

Dans son dos un vieil homme, revêtu d'une cape également bleue, s'engouffra à son tour dans la pièce.

— Je vous en prie, roi Méog, surtout n'ôtez pas ces feuilles, sinon vous ne retrouverez jamais votre aspect d'antan.

— Quel aspect ? releva Blade d'un ton agressif. Le mien ou celui de Méog ?

— Mais... balbutia le vieil homme. Le vôtre, le vôtre, roi Méog...

Blade reposa sa tête sur l'oreiller. Il ne comprenait pas pour quelle raison ces deux personnages s'entêtaient à l'appeler roi Méog. Il songea au bout d'un court instant que cela était peut-être mieux ainsi. Après tout, ils paraissaient se montrer tous deux affables, prévenants et dans son état, il était préférable qu'on lui prodiguât quelques soins, même si ceux-ci relevaient sans doute plus de la pratique de rebouteux que de la médecine. Il jugea plus prudent de ne plus les contredire. Ainsi demeurerait-il en sécurité. Du moins jusqu'au retour du véritable roi Méog !

Merzhérian attira Ezhvin à part et lui murmura d'un ton anxieux :

— Mon époux a perdu la mémoire !

— Ce qu'il a vécu aurait abattu plus d'un homme, répondit le vieux médecin. Mais réjouissons-nous de le voir si vigoureux. Il réapprendra vite.

La femme hocha la tête et se rapprocha du lit de son mari.

— Méog, mon époux, après t'avoir sauvé et transformé, la Mère Protectrice a souhaité effacer ta mémoire, pour des raisons que nous ignorons. Mais rassure-toi, je saurai pallier tes oublis.

— Moi aussi ! lança soudain une voix tonique dans leur dos.

Ils se retournèrent vivement. De son œil valide, Blade dévisagea la personne qui venait de faire irruption dans la chambre. En trois enjambées toniques, elle fut auprès du lit.

— Alors Méog, tu me reconnais ? Non ? Eh bien je suis Derwella, ta première épouse !

La femme était une créature splendide. Sa chevelure blonde, soyeuse, à la coiffure rebelle, dominait un visage parfait, au nez droit, aux pommettes légèrement saillantes et rosées, à la bouche pulpeuse. Les yeux d'un vert éclatant brillaient d'une hardiesse et d'un aplomb remarquable. Vêtue d'un habit de cuir noir, elle portait une large ceinture à laquelle pendait une longue épée.

Blade la trouva d'emblée séduisante.

— Si nous souhaitons retrouver notre roi tel que nous l'avons connu, commenta Merzhérian afin de gommer tout malentendu, les efforts de tous seront nécessaires.

Un large sourire et un regard malicieux éclairèrent le visage de Derwella.

— Qu'il retrouve sa personnalité est un objectif majeur, concéda la belle épouse, mais de grâce, Ezhvin, que vos cristaux et vos plantes

n'affectent pas le physique que la Mère Protectrice lui a offert !... Ce serait cruel pour notre roi, et pour moi aussi !

Malgré lui, Blade ne put réprimer un sourire. Cette femme possédait un réel tempérament et il se plut à penser que s'il se montrait mauvais élève pour assimiler les souvenirs du roi Méog, il pourrait remplir sans faillir son rôle d'époux auprès de la belle Derwella.

— Ce que la Mère Protectrice a concédé, nul ne peut le détruire, ajouta Merzhérian d'un ton solennel.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit Ezhvin.

Blade porta son attention sur son propre corps. Aucune douleur, pas le moindre élancement.

— Je n'ai pas mal, j'éprouve simplement une grande fatigue.

— L'épreuve mystique, expliqua le médecin, mais aussi l'effet des cristaux. J'ai dû mobiliser toute votre énergie pour recomposer votre apparence. L'acide gastrique du monstre a eu un effet très dévastateur sur votre physionomie. Les cristaux ont remodelé point après point vos muscles, votre peau.

— Et quel en est le résultat ?

Le vieil homme hésita un instant avant de répondre.

— Cela, mon roi, nous le saurons dans quelques jours. Mais, j'ai bon espoir dans votre guérison totale. Les cristaux ont toujours accompli des miracles et les feuilles de banier, proches de la peau humaine, ont partagé leur derme avec le vôtre.

Blade demeura songeur un moment. Il se demandait comment ces cristaux agissaient. S'ils possédaient quelques pouvoirs curatifs comme ce vieil homme le prétendait, quel visage allaient-ils lui façonner ?

— Commencez dès à présent mon instruction, et éclairez-moi sur ces cristaux. D'où viennent-ils, et comment mon visage me reviendrait-il ?

— Je vois que l'acide du monstre n'a pas annihilé ta volonté, commenta Derwella. Toujours à vouloir tout savoir, tout connaître !...

Ezhvin attendit que la souveraine achevât son intervention, puis, d'une voix docte, il prit la parole :

— Les cristaux sont des émanations de la Mère Protectrice. Elle nous les a offerts afin que nous puissions nous guérir, ou l'invoquer. Nous les trouvons dans les grottes de nos plateaux. En fonction de leurs formes, naturelles ou taillées, ils possèdent des propriétés diverses. Ils permettent, entre autres, la conservation de la viande, ou la restitution de la lumière du soleil sous forme de fluorescence, durant la nuit.

« Ils soulagent aussi les douleurs, accélèrent la cicatrisation, en reconstituant les tissus organiques. Ils entrent alors en résonance avec la vitalité même de la personne, lisant d'une certaine manière les informations qui ont présidé à la structure physique de l'individu. Ils recomposent patiemment la forme en tout point semblable à celle qui existait auparavant.

Blade allait demander plus de détails, lorsque Derwella intervint de nouveau.

— Mais alors, Ezhvin, quel visage le roi Méog arborera-t-il ? Celui que nous connaissons ou bien, à l'image de son nouveau corps, verrons-nous un autre Méog avec des traits inconnus ?

Merzhérian se tourna elle aussi vers le médecin. Celui-ci haussa les épaules.

— Je n'en ai aucune idée !

CHAPITRE IV

Trois jours s'étaient écoulés depuis le réveil de Richard Blade et s'il avait trouvé la force de se lever et d'effectuer quelques pas dans sa chambre, il était loin d'avoir recouvrer toute sa vitalité. Les séances avec les cristaux auxquelles le soumettait Ezhvin le vidaient immanquablement de son énergie. Il demeurait alors plusieurs heures allongé, l'esprit absent, dans une sorte d'inconscience éveillée dont il ne sortait que par instants, lorsque les démangeaisons qui couraient sur sa peau devenaient insupportables. Ces irritations désagréables duraient tant que les nouvelles feuilles de banier, installées lors des derniers soins, ne s'étaient pas encore étroitement unies à sa propre chair. Par la suite, elles s'estompaient peu à peu, et plus rien ne permettait de penser que les soins attentifs du médecin produisaient quelque effet.

Régulièrement Blade s'interrogeait d'ailleurs sur les réelles aptitudes du vieil homme, sur la qualité curative de ses interventions. Mais la solennité d'Ezhvin, l'affectation mesurée de ses gestes et l'intense concentration de son visage lors de ses passes au-dessus du corps de son roi, laissaient espérer une certaine maîtrise ou tout au moins un savoir-faire éprouvé par des années d'expérience.

Trois fois par jour, à l'aube, au zénith et au coucher du soleil, le vieux médecin pénétrait dans la chambre avec respect et condescendance et, après quelques paroles courtoises, se mettait à l'œuvre. Il effectuait ses manipulations dans le plus parfait silence, attentif à la moindre variation du cristal ovale qu'il passait au-dessus de Blade. Lorsque celui-ci signalait qu'une feuille devait être changée, tel un souffle délicat, la main libre du médecin flottait harmonieusement vers le sac et s'emparait d'un végétal immaculé qu'il déposait d'un geste sûr sur le blessé.

Après le pansement, Ezhvin demeurait une dizaine de minutes au chevet de son patient puis, dès que celui-ci somnait dans sa torpeur coutumière, il quittait la pièce sans un bruit. Une poignée de secondes plus tard, immanquablement, Merzhérian entrait à son tour et s'asseyait auprès de Blade. Elle relevait alors son voile d'un geste élégant. Conformément aux règles des Filles de la Mère, seul son mari et Derwella, la première épouse, avaient la permission de la voir ainsi. Son visage si tendre aux lignes encore proches de l'adolescence,

contrastait avec le ton grave et posé de sa voix. Blade s'était attendu à découvrir une femme plus âgée, aux traits affirmés. Il fut heureux de sa méprise. La jeune femme ne possédait pas la beauté de Derwella, mais ses yeux luisants de bonté et d'intelligence, ses lèvres fines et ses cheveux de jais, soyeux, lui conféraient beaucoup de charme.

Délivrée de son vœu de jeûne par le réveil de son époux, elle avait recommencé à boire, mais avait remis à plus tard l'absorption de nourriture : le roi Méog n'était pas encore rétabli, et son épouse considérait qu'elle devait attendre le complet rétablissement de son époux avant de s'alimenter à nouveau. Ainsi la Mère Protectrice lui avait-elle inspiré cette pensée. Ainsi y conformait-elle ses actes.

Elle se livrait souvent à son rite religieux face à l'autel, ou, lorsque la conscience de son époux le permettait, elle conversait un peu avec lui afin de stimuler sa mémoire, de faire resurgir du passé les images évanouies. Elle lui apprit ainsi comment il avait affronté avec courage et vigueur le monstre sanguinaire. Elle décrivit avec force détails le terrible spectacle auquel elle avait assisté du haut du donjon. La mort cruelle du roi Méog qui avait plongé tout le monde dans un profond abattement. Puis l'incroyable résurrection et la victoire fantastique sur le monstre. Ce récit capital pour Blade avait éclairé sous un jour nouveau la méprise à propos de son identité. Surgissant du monstre, l'épée du roi en main, ce peuple à l'esprit empreint de spiritualité avait aussitôt interprété la situation en terme de miracle. Malheureusement pour ce pauvre Méog, il avait bel et bien été tué par la bête.

Les craintes de Blade sur un retour possible du souverain et sur la fin d'une supercherie qu'il n'avait pas recherchée, étaient donc à présent sans fondement. Personne ne viendrait plus remettre en cause sa nouvelle identité. Lui seul connaîtrait la vérité. Peut-être, plus tard, si l'occasion se présentait, si une situation propice à un tel aveu le permettait, lui serait-il possible d'expliquer vraiment qui il était d'où il venait. Mais il savait combien il était difficile d'aborder le sujet d'une matérialisation et surtout détruire un mythe lorsque celui-ci trouvait si facilement des racines dans les cœurs et les âmes des êtres crédules.

Ce troisième matin, Ezhvin arriva comme l'accoutumée sitôt l'horizon auréolé des premières lueurs de l'aurore. Il trouva Blade déjà éveillé.

— Bien dormi, roi Méog ? demanda-t-il ainsi qu'il l'abordait inmanquablement tous les jours.

Blade hocha la tête. Mais aujourd'hui, il ne souhaitait pas entrer dans le jeu du médecin. Il avait passé une partie de la nuit à regrouper les maigres informations qu'il avait recueillies sur ce monde ou tout au moins sur la vie de Méog, et le tableau ainsi formé comportait tant

de vide qu'il en était à peine esquissé. Aussi, avant que le traitement ne le plongeât dans cet état pénible, entre veille et sommeil, il harcela le médecin de questions afin d'obtenir des éléments supplémentaires, notamment sur quelques points où son esprit butait sans cesse.

— Dites-moi, Ezhvin, commença-t-il en se redressant sur les coudes, tous les habitants de mon royaume ont-ils deux femmes, comme moi ?

Le vieil homme réprima un sourire.

— Tous non, mais la plupart des souverains de notre monde oui.

— Pour quelle raison les rois ont-ils ce privilège ?

— Oh, cela remonte, je crois, aux origines de notre religion, enfin, depuis la fondation de l'ordre des Filles de la Mère. Afin d'éclairer les souverains et de leur permettre d'entrer plus aisément en relation avec la Mère Protectrice, ils prirent... l'habitude, dirais-je, de se marier avec une Fille de la Mère. Celle-ci, par ses rites et son rapport quotidien avec la Mère, est en quelque sorte un garant que le roi, sous les conseils inspirés de sa femme, suive bien les orientations divines et n'aille point se fourvoyer dans les broussailles de l'hérésie.

— Mais ceci n'explique pas le double mariage. En matière de pouvoir, c'est une situation délicate. L'enfant de quelle épouse sera héritier du trône ?

Ezhvin fut pris d'une toux nerveuse. Ses yeux roulèrent d'effroi.

— Roi Méog, votre amnésie est véritablement stupéfiante ! Ne vous rappelez-vous pas que les Filles de la Mère – et donc votre épouse Merzhérian –, sont... vierges ?

Blade comprit le trouble du médecin. Cet oubli aurait pu provoquer un drame si l'état physique du roi Méog ressuscité avait été meilleur...

— Rassurez-vous, Ezhvin, comme vous le voyez, la pureté de ma seconde épouse n'a pu être souillée !

Rasséréiné, le médecin essuya les gouttes de sueur à sa tempe.

— Mais dites-moi, poursuivit Blade amusé de l'émotion du pauvre ewendyl, ma première épouse ?

Le vieil homme saisit immédiatement l'allusion.

— Une épouse tout ce qu'il y a de plus semblable au reste des épouses du royaume !... Quoique Derwella ait une personnalité bien à elle qui, vous verrez, la porte plus au maniement des armes qu'aux joies de la maternité.

— Le roi Méog n'aurait-il pas de descendant ?

— Pas encore, malheureusement, et si je puis permettre, rien n'annonce un tel événement dans les années qui viennent.

— Je serai quitte pour prendre une troisième femme, glissa Blade avec malice.

— Euh..., balbutia Ezhvin, cela ne fait pas parti de nos traditions, et je crois que Derwella, si elle supporte la présence de Merzhérian, risque fort de désapprouver un nouveau mariage.

Blade sourit en songeant à la femme blonde, à son allure si fière. Il remarqua qu'elle n'était pas venue lui rendre visite une seule fois depuis l'autre jour. Il s'en ouvrit au médecin.

— Derwella a été très bouleversée par ce qui vous est arrivé, expliqua le vieil homme, mais Merzhérian était à vos côtés. Aussi s'est-elle tournée vers d'autres tâches comme la direction de votre armée. Mais je puis vous assurer que pas un jour, elle n'a manqué de s'informer de votre état de santé.

Blade montra d'un signe de la main qu'il n'était nullement affecté par le comportement de la splendide Derwella.

Un court silence s'instaura entre les deux hommes, immédiatement mis à profit par le médecin pour entamer son traitement. Blade s'étendit complètement sur le lit. Il observa le visage ridé du vieil homme. Ses cheveux gris, coupés très courts, atténuaient la bonté qui émanait de ses yeux. L'homme déposa ses cristaux aux carrefours d'énergie situés sur le corps de Blade et promena lentement sa pierre ovale. Celle-ci émit aussitôt une lumière bleue qui se refléta dans le regard noir du médecin. Ezhvin entrouvrit les lèvres pour marquer sa surprise.

— Que se passe-t-il ? demanda Blade.

— Le cristal... dit l'homme en retirant sa main comme s'il eut ressenti une vive brûlure.

Il attendit quelques secondes le bras levé, puis repassa la gemme au-dessus des autres cristaux. La lumière bleue réapparut entre ses doigts.

— Le cristal, reprit Ezhvin d'une voix tremblotante, annonce la guérison !...

Un large sourire vint enfin éclairer sa longue face. Il ramassa ses pierres et les rangea dans son sac de cuir. Puis il posa l'autre sacoche sur le lit, l'ouvrit en grand, et commença à ôter une à une les feuilles de banier. Certaines d'entre elles, en place depuis le début du traitement, étaient jaunies, sèches comme après l'automne ; bizarrement, le cristal n'avait jamais « demandé » leur remplacement.

Impatient de vérifier par lui-même les effets du traitement, Blade se redressa à nouveau. Il avait encore en mémoire l'état lamentable de son corps à la sortie de l'estomac du monstre. Ezhvin, ses cristaux et ses feuilles de banier avaient-ils été à la hauteur de ses espérances ?

Le médecin enleva tout d'abord, autour du nombril, la première couche de feuilles, sur une surface circulaire de dix centimètres carrés. Puis il attaqua la couche végétale directement en contact avec la peau. Blade s'était attendu à ce que les feuilles résistent comme un pansement classique, mais il n'en fut rien. Elles se détachèrent aisément. Une peau laiteuse, étrangement glabre, apparut alors, parfaitement reconstituée.

Les deux hommes partagèrent un soupir de soulagement. L'opération avait réussie !

Blade n'attendit pas que le médecin enlevât lui-même les feuilles restantes, il les ôta à pleine main avec un enthousiasme et une satisfaction non feints. Sa peau était intacte ! Mieux encore : neuve, rajeunie ! Pas un endroit, pas une cellule n'avait échappé à l'action bénéfique des cristaux et des végétaux. Son sexe, qu'il avait vu quelques jours plus tôt comme rongé, fondu, avait retrouvé son galbe naturel. L'absence totale de poil sur le pubis donnait une apparence singulière à son corps, une allure de préadolescence. Il acheva de se dégager de cette gangue végétale et s'attaqua avec une légère appréhension à son visage. Il n'y avait aucun miroir dans la pièce et lorsque sa tête entière fut dégagée, il n'eut d'autre recours que d'attendre la réaction du médecin. Elle ne se fit pas attendre. Le visage d'Ezhvin s'allongea ; il pâlit. Une expression de déroute s'imprima sur ses traits bouleversés. Ses lèvres tremblèrent.

— Sire Méog, pardonnez-moi ! Mais... Vous ne vous ressemblez plus !

Blade fut glacé par le ton du vieil homme et sa face blême. Il mit un temps à comprendre où le médecin voulait en venir. Il palpa son crâne à présent dépourvu de cheveux, il suivit les lignes de son visage, l'arrondi des joues, les arêtes de son nez, la forme de son menton, puis il se dirigea d'un pas preste vers l'autel et empoigna l'épée posée devant le tabernacle. Il tourna le plat de la lame vers lui, l'orienta deux fois afin d'obtenir le meilleur angle. Il se regarda avec attention. Il ne possédait plus de cils, ni de sourcils, mais le reflet qu'il découvrait lui renvoyait, trait pour trait, le visage qu'il avait toujours connu. Celui de Richard Blade, sujet de Sa Très Gracieuse Majesté du Royaume d'Angleterre !

Il se tourna vers Ezhvin. Le visage défait du médecin lui déclencha une terrible hilarité qui finit par détendre le vieil homme.

— Eh bien, mon pauvre Ezhvin, il faudra vous faire une raison. Désormais, le roi Méog aura cette tête ! Et croyez-moi, je n'en suis pas mécontent !

La magnifique terre rouge d'Ewen s'étendait à perte de vue. La saison rigoureuse était révolue depuis une lune et les paysans achevaient leurs labours. De gros buffles, des aurochs domestiqués, tiraient de lourdes charrues guidées chacune par deux hommes. Un couple de rapaces planait en silence dans le ciel serein.

— C'est un beau pays ! déclara Blade en s'appuyant contre les créneaux du donjon.

— Tu l'as toujours aimé, fit la blonde Derwella, la tête appuyée contre son épaule.

De la plus haute tour du château, le spectacle était admirable et si l'on n'y embrassait pas la totalité du royaume du roi Méog, il était possible d'en percevoir la majesté et l'enchantement.

Blade avait souhaité contempler ce pays nouveau.

Malgré les fortes réticences d'Ezhvin et de Merzhérian, il avait réussi, avec la complicité de sa première épouse, à grimper jusqu'au sommet du donjon. L'ascension avait été longue et pénible. Son état de santé était encore précaire et, si les cristaux et les feuilles de banier l'avaient guéri, ils avaient puisé sans limites dans ses réserves d'énergie. Pour un homme tel que Blade, cette situation était proche de l'insupportable. Ses jambes le portaient à peine et il devait reprendre son souffle après cinq minutes d'effort. Sans le soutien de Derwella, aurait-il été à même d'arriver jusque-là ?

Le vent glissait sur son crâne lisse. Même si cette sensation nouvelle était loin d'être désagréable, il se demandait si ses cheveux seraient perdus à jamais car plusieurs jours après son horrible passage dans les entrailles du monstre, aucun duvet n'annonçait la repousse de son système pileux.

Blade détourna son attention du paysage et se tourna vers la cour intérieure du château. Une agitation singulière régnait en bas. Des hommes chargeaient de lourds chariots, sellaient des animaux cornus, semblables à de grosses antilopes. Richard Blade n'était pas encore familier des lieux mais un tel déploiement d'énergie ne paraissait pas coutumier.

— Quelque chose se prépare ? demanda-t-il en désignant les silhouettes affairées en contrebas.

Derwella jeta un regard aux soldats ewendyls.

— Comment, s'étonna-t-elle, Ezhvin et Merzhérian ne t'ont pas informé de ce qui se passe ?

Blade secoua la tête. Une ombre de colère glissa sur le visage parfait de la première épouse. Cette émotion, qui d'ordinaire

défigurait les âmes les plus belles, avait sur la jeune femme un effet contraire. Ses yeux bleus y gagnaient en contraste, ses pommettes prenaient un aspect rosé, et sa bouche rendait ses lèvres pulpeuses plus sensuelles.

— La réunion quinquennale, qui rassemble tous les souverains du continent, des terres d'Ewen jusqu'à l'océan, ainsi que les Filles de la Mère, aura lieu dans quelques jours en pays otwart, au cœur des grandes plaines. Le départ a été repoussé, espérant que tu retrouves ta vitalité, mais si l'on tarde trop personne ne nous représentera là-bas. On aurait pu s'en passer en temps normal, mais en ce moment...

La jeune femme accompagna ses paroles d'un regard soucieux.

— Que veux-tu dire ? demanda Blade en fronçant les sourcils.

— Méog, tu as vraiment tout oublié ? C'en est presque inconcevable, commença la femme en s'approchant de Blade. J'espère qu'à défaut de mémoire, il te reste quelques instincts.

Elle se colla à lui et l'embrassa avec fougue sans le quitter du regard. Blade passa ses bras derrière elle et enveloppant ses fesses entre ses deux mains, il la plaqua davantage contre lui. Elle émit un petit gémissement.

— Bénie soit la Mère d'avoir accompli un si beau travail ! déclara-t-elle, sitôt leurs lèvres disjointes. Ton énergie n'a pas fui toutes les parties de ton corps !

Blade esquissa un sourire, puis revint au sujet qui le préoccupait.

— Quel problème y a-t-il dans mon royaume ? insista-t-il.

Derwella se dégagea l'air un peu contrarié.

— Ton cerveau non plus n'a pas perdu de sa curiosité.

Elle s'adossa contre un muret, rejeta sa longue chevelure en arrière et, bras croisés sur sa poitrine, expliqua la situation.

— J'ignore si le nom de Satarsis éveille en toi quelques souvenirs, mais sache qu'il s'agit d'un souverain otwart, le plus influent, dont le royaume se situe dans la plaine, aux limites d'Ewen. Autrement dit, les caravanes des commerçants qui nous livrent les marchandises produites par les Granwods, le peuple marin du littoral, doivent franchir ses frontières avant de nous approvisionner. Or depuis quelque temps, Satarsis ne respecte plus les règles établies lors de la dernière réunion quinquennale. Les droits de douane qu'il a institués sont devenus prohibitifs et les détours qu'il impose aux caravanes sur son territoire sont grotesques et dissuasifs.

— N'y a-t-il pas moyen d'éviter ses terres ?

— Nous avons affrété nous-mêmes quelques caravanes, mais nous devons attendre de longs mois avant de les voir revenir. Si bien que

nous manquons d'épices, de tissus, de différents produits utilisés dans notre pharmacopée, comme les graines de baniers que nous faisons pousser sous serres et d'autres choses encore.

— Et... je n'ai pas essayé de régler ce différend avec Satarsis ?

Derwella ne comprit pas tout de suite le sens de la question, puis elle réalisa que Méog parlait de lui avant son accident.

— Tu craignais que cela s'envenime et tu préfèrais attendre la réunion quinquennale.

Blade réfléchit un instant, puis lança une question délicate.

— Dis-moi, Derwella, avais-je peur d'affronter Satarsis ?

La femme sursauta. Sincèrement indignée, elle s'exclama avec ardeur :

— Peur ? Par la Mère, je ne crois jamais avoir vu Méog éprouver de la peur pour quoi que ce soit ! Non, ce n'était pas cela, mais une prudence, peut-être excessive. Et puis l'exode provoqué par le Grand Chantier, les rumeurs sur la religion nouvelle, les Diables noirs, l'étrange apparition des monstres, tout cela n'offrait guère un climat favorable à sérénité.

— Les Diables noirs ? La religion nouvelle ? releva Blade intrigué par les propos de son épouse. Éclaire-moi là-dessus, je t'en prie. Mon royaume commence à m'intéresser de plus en plus.

— La nouvelle est heureuse ! lança soudain une voix venue de l'escalier.

Ezhvin apparut sur les créneaux, l'air préoccupé.

— Sire, dit-il d'un ton gêné. Je suis désolé de venir perturber vos instants avec dame Derwella, mais il serait plus raisonnable d'aller vous reposer.

— Je me sens bien Ezhvin, je vous remercie.

— Pardonnez-moi d'insister, seigneur, mais l'heure à laquelle je vous soigne approche et nous avons l'un l'autre remarqué que chaque jour, à ces mêmes heures, votre organisme éprouve une forte perte d'énergie.

Le regard de Blade s'assombrit. Le médecin avait raison. Des phosphènes voletaient déjà devant ses yeux depuis un moment. Il regarda Derwella. Le visage de la femme était voilé, brouillé. Le ciel bleu au-dessus de lui tournoya soudain telle une cible de fête foraine.

Il s'adossa aux créneaux, cherchant à endiguer les prémises d'un évanouissement. Il voulait en apprendre davantage sur ce monde ! Comprendre les raisons qui présidaient aux transformations survenues en quelques années dans ce royaume... Dans son royaume !

— Laissez-moi seul, tous les deux. Je vais me reposer ici.

Il se laissa glisser au sol, et attendit leur départ pour fermer les yeux et quérir au fond de son être un regain de vitalité.

CHAPITRE V

La troupe du roi des Ewendyls s'était mise en route de bon matin et, pour la première fois dans l'histoire du royaume, le souverain ne se trouvait pas à la tête de ses hommes. Le commandant Tréveur avait reçu l'aval de Méog lors d'une courte cérémonie d'investiture. Homme austère, expérimenté, l'officier avait ressenti une grande fierté de se voir ainsi confier l'armée et la charge de veiller sur dame Merzhérian qui se rendait à la réunion quinquennale.

Le soldat s'était agenouillé devant l'être miraculé, au crâne chauve comme les statues de pierres qui ornaient le château. Le roi lui avait fait signe de se relever et lui avait transmis ses ordres. L'aura émanant de ce personnage était si imposante, si troublante, qu'il ne savait plus s'il s'adressait au souverain ou au propre Fils de la Mère dont parlait la religion déviante.

Certes, il ne livrait à quiconque ses pensées intimes. Aurait-il d'ailleurs obtenu pareil honneur, si l'on avait su vers quoi ses convictions le menaient ? Dame Merzhérian combattait cette hérésie, cette Interprétation abusive des Saintes Écritures et elle n'aurait sans doute pas toléré d'être ainsi escorté par un homme à la foi hésitante.

Pourtant les croyances de Tréveur étaient si fortes, si prégnantes ! Elles étaient même décuplées par la vue de ce roi à la carrure amplifiée, au visage plus harmonieux qu'auparavant, à la voix ferme et posée.

Et qu'y avait-il de mal à voir en son souverain et maître l'enfant ressuscité de la Mère Protectrice ? À cette pensée une vague de tourment envahit l'âme du commandant. Qui était-il ainsi pour se prévaloir du droit de définir ce qui était bien ou mal en matière de religion ? Seules les Filles de la Mère y avaient autorité. C'est à travers elles que la Mère s'exprimait et non par l'intermédiaire d'un officier fût-il le plus gradé de la garde royale !

Tréveur refoula au plus profond de lui-même ses silencieuses interrogations et prit le commandement de l'armée. Une petite avant-garde ouvrait la marche, portant haut les oriflammes de Méog, puis venait dame Merzhérian en amazone sur sa monture. À ses côtés, fier et impérieux, Tréveur accordait son allure sur celle de sa reine. Le gros de la troupe suivait derrière ; les hommes d'armes, les chariots l'intendance et celui transportant les effets personnels de la deuxième

dame du château.

Blade ressentait une légère amertume de laisser ainsi partir Merzhérian sans l'accompagner. Cette femme l'avait veillé avec grand dévouement durant ces journées d'alitement, lui donnant à boire lorsqu'il avait soif, répondant à ses moindres questions. Elle allait devoir affronter seule Satarsis lors de la réunion quinquennale et discuter de ces pratiques illicites. Sans doute se ressentirait-elle de l'absence de son époux.

S'il ignorait encore beaucoup de choses sur ce pays, Blade sentait qu'un grand bouleversement était en train de s'accomplir. Sans doute, il était peut-être arrivé à un moment crucial, à la charnière entre deux époques, et la prochaine s'annonçait sous des auspices mystérieux et inquiétants.

— Tu es songeur, Méog, murmura Derwella longtemps après le départ de Merzhérian.

Allongé sur son lit, Blade tentait de se faire une idée plus claire de sa situation.

— La réunion quinquennale risque d'être houleuse, déclara soudain la femme. Peut-être aurais-je dû m'y rendre ? Je ne suis guère habile dans l'art de la diplomatie, mais je sais réagir quand il le faut.

Blade se redressa.

— Ne m'as-tu pas dit que ta présence ici était vitale ? Tu commandes les défenses de la frontière orientale face au désert de pierres.

Derwella étouffa un sourire.

— Si je puis me permettre, cette frontière est la plus calme qui soit. J'avais deux ans lorsqu'on a repoussé le dernier Barbare, alors...

Blade ne dissimula pas son étonnement.

— Pourquoi donc immobiliser tant d'hommes le long de la crête qui domine le désert, si le danger est si nul ?

Derwella eut une moue gênée. Elle dodelina tête, hésitante.

— Je ne sais quoi te répondre, avança la femme. J'ai vraiment l'impression de parler à un autre homme, mais j'ai peur à tout instant que tu ne redeviennes toi-même.

— Je crois que tu n'as rien à craindre de ce côté-là... mais dis-moi, Méog était violent ?

— Eh bien... hésita Derwella, disons colérique surtout borné comme un auroch !

Derwella accueillit avec soulagement le rire qu'elle avait

déclenché chez son époux. Elle poursuivit :

— Ton père était obsédé par les Barbares. Il faut dire qu'ils avaient causé pas mal de problèmes à son époque, les raids étaient fréquents. Sur son lit de mort, il t'a fait jurer de maintenir une surveillance sans faille sur cette frontière et depuis tu as fidèlement obéi à ce serment.

Blade dissimula sa pensée. Une telle situation était aberrante. Quelques vigies disposées le long du bord est du plateau auraient été amplement suffisantes, plutôt que d'installer à demeure une garnison. Il se promit d'y remédier bien vite.

— Mais alors, Derwella, questionna-t-il d'un faussetement naïf, si ta présence sur ce territoire n'est pas justifiée, pourquoi être restée ici ?

La femme abaissa légèrement la tête et se mordilla la lèvre.

— C'est-à-dire... j'avais une tâche importante à remplir...

Blade se doutait où voulait en venir sa première épouse. Il l'écouta avec amusement.

— Ezhvin a appliqué sa science pour te guérir, continua-t-elle. Merzhérian a invoqué la Mère protectrice et a intercédé en ta faveur. Ils ont été au plus loin de leur savoir, de leur pouvoir. Ils ne peuvent plus rien désormais pour te rendre ta vitalité. Moi, j'ai hérité un art de ma propre mère, un don exceptionnel... D'ailleurs, si ma mémoire est bonne, après en avoir eu un avant-goût, tu m'as choisie comme épouse dans les heures qui ont suivi. N'en gardes-tu aucun souvenir ?

Blade attira la femme contre lui.

— Je crois qu'il est urgent que tu me guérisses de mon amnésie...

La blonde Derwella, agenouillée sur le lit, déchira d'un geste la chemise de son époux. Puis, lentement, dégrafa sa propre veste de peau et libéra sa poitrine dont les tétins rose clair étaient hérissés comme des fers de flèches. Elle se pencha en avant et frôla le torse de son époux de la pointe de ses seins. Ce contact sensuel en accrut davantage la fermeté. Lorsqu'elle se redressa, Blade emprisonna entre ses larges mains le buste excité et le porta à ses lèvres gourmandes. Un gémissement de plaisir témoigna du tempérament voluptueux de la première épouse du roi Méog. Elle se laissa butiner un long moment, puis se dégagea lentement afin de démontrer à son époux et roi, à la mémoire nouvelle, ce qu'il en était de son grand art...

Si Blade n'avait pas retrouvé les souvenirs qu'il n'avait jamais eus, il sut qu'il conserverait jusqu'à son dernier jour celui de Derwella ! La femme n'avait pas parlé à tort de grand art. Elle maîtrise celui de l'amour comme aucune autre femme rencontrée par lui ne l'avait possédé. Sous son allure guerrière, épée au côté, elle dissimulait une féminité exacerbée, un sens du charnel au-delà du raisonnable, subtil

mélange de la sensualité et de la folie.

Entre la chasteté prude de Merzhérian et la luxuriance d'érotisme de Derwella, le roi Méog avait à sa disposition l'éventail le plus large qu'un homme eut souhaité. Blade songea qu'il serait bon de rester ici pour toujours. Cette pensée le surprit. Jamais, il n'avait eu envie à ce point de demeurer dans une dimension lointaine, d'abandonner son propre monde, son pays. Sans doute jamais n'avait-il été roi. Jamais non plus, on ne l'avait aimé comme aujourd'hui.

Pourtant, malgré l'extase qui avait duré si longtemps, malgré la jouissance, Blade n'avait pas réussi à occulter cette étrange impression qu'un danger se préparait. Il vivait le départ de son armée, comme un risque, un affaiblissement de son château. Et l'idée ridicule qu'il y ait tant d'hommes postés inutilement sur une frontière morte le taraudait furieusement.

Il attendit que les corps se délassent, que les respirations recouvrent leur sérénité, puis il expliqua à Derwella ce qu'il attendait d'elle : le démantèlement dès aujourd'hui des défenses orientales !

Malgré l'inanité d'un tel déploiement de force aux confins des plateaux, la femme resta interdite devant une telle demande.

— As-tu bien conscience de ce que cela représentera aux yeux de ton peuple ? insista la fougueuse amante. Ils penseront tous que tu renies ta parole.

Blade secoua la tête.

— Lorsqu'une décision est bonne et va dans le sens de l'intelligence, le peuple soutient toujours le décideur, affirma Blade avec certitude.

Derwella plongea son regard au fond des pupilles de Blade.

— Tu ne parles plus comme avant... Merzhérian dirait que la Mère Protectrice a bien accompli son œuvre, elle t'a rendu plus fin, plus vif... L'amour aussi est différent avec toi... Tu sais maintenant véritablement apprécier mes exubérances... À présent, tu sais aimer !

Blade ne put réprimer une mine réjouie. Il se sentait en confiance avec une telle femme ; il la serra fortement dans ses bras. Elle s'abandonna un instant, puis se dégagea avec vigueur. Le regard étonné de Blade l'amusa. Elle lui livra une explication.

— Cher époux, il me faut te quitter sur l'heure, je dois obéir à mon roi et recomposer une ligne de défense !

Elle se vêtit en hâte et, à pas martelés disparut quelques secondes plus tard.

Une fois seul, Blade hésita sur la conduite à tenir. Était-il

préférable de rester allongé en attendant le moment où ses forces déclinaient ou devait-il rencontrer Ezhvin afin de le questionner encore et parfaire ainsi sa connaissance de ce pays ? Il rejeta la passivité et abandonna sa couche. S'approchant de la fenêtre, il eut la surprise de constater que le soleil avait franchi le mitan du ciel. L'heure à laquelle Ezhvin le soignait était donc passée et il n'avait ressenti aucun affaiblissement. Les effets secondaires des cristaux étaient-ils caducs ? À moins que le traitement de choc prôné par Derwella et annoncé comme devant raviver sa vitalité envolée n'ait véritablement porté ses fruits. Si cela était le cas, il s'agissait sans conteste du plus merveilleux des traitements.

Blade partit à la recherche d'Ezhvin. Chaque personne croisée dans le château, soldat ou serviteur, regardait avec un sentiment de crainte et de profond respect. On hésitait un instant, puis on le saluait avec une déférence chargée de maladresse, comme si cette considération envers le roi était toute nouvelle et venait en fait de son aspect si particulier et des conditions dans lesquelles il était devenu cet être si impressionnant. Peut-être Méog ne s'embarrassait-il pas des règles d'étiquette à l'inverse d'Ezhvin et de Merzhérian si prompts à parler de façon sentencieuse et affectée.

Quant à lui, Blade souhaitait que cette admiration frileuse cessât et que ses relations avec ce peuple soient simples, amicales. Désir vain bien entendu. Car qui pourrait considérer avec naturel et innocence un homme déchiqueté sous les yeux de tous, puis revenu à la vie doté d'un physique plus admirable encore ?

Blade découvrit Ezhvin dehors, au pied de la tourelle qui abritait ses appartements. Une odeur âcre se gageait d'un monticule recouvert d'un vaste drap noir d'où émergeait, par une petite ouverture, la tête du médecin. À côté, sur une table, se trouvaient des dizaines de fioles colorées, des pinces, des couteaux et un tas de chiffons. Un liquide bouillonnant faisait vibrer un chaudron suspendu au-dessus d'un feu ardent.

— Mais que faites-vous, Ezhvin ? demanda Blade Intrigué par l'étrange installation.

Le médecin, surpris dans son mystérieux travail, afficha un air profondément gêné.

— Oh, ce n'est rien... rien du tout.

— Allons Ezhvin, dites-moi ce que vous faites.

— Je ne peux rien vous dire, seigneur Méog. Dame Derwella m'en voudrait.

Blade songea à sa dernière entrevue avec sa première épouse et se dit qu'il n'y avait pas grand risque de ce côté-là. Il fit mine de vouloir entrer sous le drap. Ezhvin s'interposa et leva deux mains tremblantes. Son intervention lui réclamait beaucoup de courage. Il balbutia une explication.

— C'est une idée de dame Derwella... Elle veut... vous faire un présent et m'a demandé de garder le secret... Je vous en prie...

Blade s'écarta du curieux monticule.

— Eh bien dites-moi, mon épouse a de drôles présents... Cela ne sent pas trop bon !

— Je m'emploie à diminuer la chose... ce n'est pas facile.

Blade observa un instant les fioles et les instruments. Une idée lui traversa l'esprit. Qui ressemblerait assez à Derwella... pensa-t-il.

Il oublia le monticule et le manège d'Ezhvin pour aborder le chapitre de sa santé. En se gardant bien toutefois d'évoquer les conditions singulières de sa guérison, les derniers soins revêtant un caractère purement privé... Puis il s'informa de sa décision de repenser les défenses de la frontière est, ce qui ne manqua pas, comme l'avait prédit Derwella, de provoquer un émoi chez cet homme qui avait connu les raids barbares.

— J'espère que votre choix sera sans conséquence fâcheuse. Il s'agit en tous cas d'une orientation en rupture totale avec le passé.

— Justement, Ezhvin, déclara Blade avec un ton où perçait l'incertitude, le présent et le futur proche m'inquiètent davantage que les temps révolus.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Je pense moi aussi qu'il y a de quoi s'inquiéter... Mais, ajouta le médecin en jetant des regards soupçonneux alentours, je pense qu'il serait préférable de poursuivre cet entretien chez moi.

Blade approuva et entra dans la tourelle sur les pas d'Ezhvin. Après un long escalier, ils débouchèrent dans une vaste pièce circulaire tapissée d'étagères emplies de vieux grimoires, de bocal d'herbes diverses, de fioles et d'ustensiles dont l'usage demeura abscons à Richard Blade.

Blade se carra dans un fauteuil près d'une fenêtre de laquelle il pouvait contempler les étendues rouges du plateau, puis invitant le médecin à le rejoindre, il lança la conversation sur les points qu'il souhaitait éclaircir.

— J'ai entendu dire que ce pays avait été victime d'un exode dû à un vaste chantier. De quoi s'agit-il exactement ?

L'homme haussa les épaules.

— Une aberration de Satarsis ! Un mur ancestral en mauvais état entoure son territoire. Il a entrepris de le surélever comme si un danger menaçait son royaume. Nombre de jeunes Ewendyls sont aussitôt partis vers les plaines. Cela a commencé, il y a cinq ans, peu après la dernière réunion. Étrangement, aucun d’eux n’est encore rentré.

« C’est à cette époque qu’il fut interdit d’emprunter les routes habituelles pour traverser le territoire otwart. Au dire des voyageurs, les détours furent imposés afin d’isoler de vastes zones sur le territoire de Satarsis.

— Pour quelle raison ?

— Je l’ignore... Mais s’il n’y avait que cela, peut-être que la situation ne serait pas aussi préoccupante.

— Que voulez-vous dire ?

Le vieil homme se mit à marcher de long en large.

— Il y a trop de coïncidences. Peut-être après tout les hérétiques ont-ils raison ? Peut-être des temps nouveaux sont-ils arrivés ? Votre présence est d’ailleurs on ne peut plus troublante. Vous êtes tout à fait l’événement que les déviants annoncent. Et se produit ici, chez vous et Merzhérian, les plus hostiles à cette idée de l’avènement du Fils de La Mère !

— Je ne pense pas être un élu !

— Qu’en savez-vous ? Les desseins de la Mère sont insondables ! Les monstres dont parlent nos textes sacrés sont apparus depuis peu, du moins si ce ne sont eux, ils leur ressemblent beaucoup, surtout dans l’imagerie naïve du petit peuple. Et les Diables noirs qui précèdent l’arrivée du Fils de la Mère ont été vus sur les Plaines !

— Alors pourquoi ne pas adhérer à vos écritures ?

— Ah ! s’écria le vieux médecin. Parce que ce passage du Fils de la Mère raconte la création de notre monde, c’est notre passé et non pas notre futur ! Il est écrit que le Fils de la Mère après avoir éliminé les monstres et les Diables noirs a édifié un peuple religieux, le nôtre, puis est reparti dans le sein de la Mère ! Voilà ce que disent les Saintes Écritures, et rien d’autre ! Alors il plaît à certains de revoir les textes, de resituer dans le temps tel ou tel passage, mais on ne saurait jouer impunément avec l’Histoire de notre religion...

— Ces hérétiques pensent donc détenir la vérité. N’est-ce point votre cas ?

Ezhvin se raidit sur place. Un regard sombre roula sous ses sourcils.

— C’est un point de vue ! lâcha-t-il en grognant. Mais la raison est

de notre côté !

— La raison a-t-elle vraiment à faire avec la religion ?

— Peut-être pas, mais la conjugaison oui ! Si le texte a été écrit au passé, il n'y a aucune raison de le lire au présent ni au futur !

Blade esquissa un sourire. Le vieil homme supportait avec peine les arguments avancés par Blade, et seul le respect dû à son roi le retenait de laisser éclater sa colère.

— Mon brave Ezhvin, je veux bien vous croire, et je suis désolé que ma présence ajoute de l'eau au moulin de vos adversaires. Mais, à entendre tout ce que vous m'avez dit, je pense que ce moulin est trop alimenté pour que vous puissiez l'empêcher d'attirer tôt ou tard votre peuple tout entier.

Le visage du médecin se délita un instant.

— Telle est ma crainte, roi Méog, telle est ma crainte !...

Des cris d'alarme mirent un terme à leur conversation. Blade se pencha par la fenêtre. Dans la cour principale du château, trois hommes essoufflés étaient entourés par des soldats. Ils paraissaient affolés, Blade s'élança aussitôt dans l'escalier qu'il dévala à toutes jambes.

Son irruption dans la cour, parmi les Ewendyls engendra un silence gêné. Blade posa ses mains sur l'épaule d'un soldat et lui demanda ce qui se passait. Ce geste familier et le regard franc de son roi libérèrent l'homme.

— Roi Méog, ces hommes ont vu une armée qui se dirigeait par ici.

Blade tourna ses regards vers les bergers qui, tremblant, décrivirent ce qu'ils avaient vu.

— Plusieurs centaines de guerriers vêtus d'une drôle de façon.

— Oui, roi Méog, pas des soldats connus !

— À combien d'ici sont-ils ?

— Ils achèvent de grimper la petite route des plaines de l'Ouest. Ils seront là d'ici deux heures, je pense.

Blade repartit sur ses pas et croisa Ezhvin essoufflé qui le rejoignait à peine. En deux mots, il le mit au fait de la situation.

— Nous sommes perdus ! s'écria le vieux médecin. La plupart de vos hommes sont partis avec Merzhérian et parmi eux les plus valeureux. De plus, le mur d'enceinte malmené par le monstre qui vous a englouti n'a pas encore été reconstruit.

— Que proposez-vous ?

— Nous n'avons pas le choix : la fuite !

Blade se tourna vers les bergers et les soldats présents dans la cour. Leur première inquiétude passée, ils regardaient Blade avec une confiance certaine. Il n'était guère difficile de deviner la teneur de leur pensée. Le roi Méog, le ressuscité, l'homme touché du doigt par la Mère, peut-être même son fils en personne, allait bouter comme un vulgaire troupeau de cochons ces créatures qui avaient eu l'audace de venir fouler de leurs pieds impurs cette terre à jamais sacrée.

Cette assurance naïve que trahissaient leurs regards était à la fois touchante, mais aussi inquiétante.

Lorsque le combat n'est pas teinté par la peur de perdre, les sens s'émoussent, la rage s'affaisse, l'instinct du tueur s'amenuise. Sauf si le chef parvient à créer tout à la fois une sorte de faille au sein de cette confiance excessive et un enthousiasme sans borne.

— Ezhvin, avez-vous un moyen de prévenir tous les paysans dans les champs pour qu'ils gagnent le château immédiatement ?

— La trompe d'alerte du donjon.

— Bien. Toi, dit-il en désignant un soldat, grimpe là-haut et lance l'alarme.

L'homme obéit aussitôt.

— Que tous les soldats et toutes les personnes capables de se battre s'assemblent dans la cour. Ezhvin, je dois prévenir Derwella partie sur la frontière est pour qu'elle revienne au plus vite avec ses hommes. Choisissez le meilleur cavalier et qu'il parte sur-le-champ.

Blade demanda ensuite à découvrir dans le détail l'armement disponible. Bran, l'officier le plus haut gradé présent en ces lieux s'offrit comme guide. Ils parcoururent les remparts, examinèrent les catapultes correctement entretenues bien qu'elles n'aient pas servi depuis fort longtemps. À l'armurerie, Blade passa en revue les arbalètes, les lances, les masses, les boucliers. Par bonheur, la réserve de flèches était importante. Il demanda à ce que tout soit sorti dans la cour.

Tandis que les soldats s'employaient à collecter toutes les pierres afin d'approvisionner les catapultes qui manquaient de munitions, les premiers paysans arrivés au château eurent pour tâche de combler le rempart écroulé par le monstre avec tout ce qu'ils purent trouver.

— C'est notre point faible, commenta Blade regrettant que le château ne soit pas entouré de fossé.

— Une chance que cette faille se situe à l'arrière de la ligne de front, avança Bran.

— Je doute que cela nous offre un long répit. Si ces assaillants possèdent un peu d'intelligence, ils examineront le château avant

d'attaquer. Il nous faut concentrer notre défense ici.

Blade supervisa la distribution des armes. Chacun devait recevoir celle avec laquelle il se sentait le plus habile. Les paysans dédaignèrent les arbalètes, certains avaient apporté leurs propres arcs. Les femmes serraient fébrilement entre leurs mains des fourches, des houes. Les enfants n'étaient pas en reste. L'air décidé, ils exhibaient fièrement des frondes à courtes lanières ; à leur ceinture, des bourses de cuir boursoufflées indiquaient qu'ils avaient déjà fait le plein de munitions.

Blade les félicita pour leur courage et demanda à ce qu'on les poste à des endroits très protégés. Il divisa ensuite sa troupe en trois groupes. L'un, modeste, s'éparpilla le long des remparts à des postes fixes ; un autre, le plus important prit position autour du mur écroulé et un troisième, constitué d'arbalétriers, serait une force mobile qui viendrait prêter main-forte là où le besoin se ferait sentir.

Une fois la défense organisée, Blade choisit cinq hommes dont Bran et l'un des bergers et décida d'aller observer l'armée ennemie. Des thorns, ces grosses antilopes aux cornes striées, furent mis à la disposition des six éclaireurs puis la petite troupe quitta le château.

Blade s'adapta rapidement à sa monture. Les thorns ne connaissaient que deux allures : un trot relativement rapide et une course puissante faite d'une succession de bonds majestueux de plusieurs mètres de long. L'atterrissage ne provoquait pas d'inconfort au cavalier, la musculature souple et tonique des bêtes amortissait le choc. À l'inverse, le saut en avant projetait immanquablement le novice en arrière avec un désagrément violent au niveau des cervicales et des lombaires. Il fallait compenser ce mouvement en l'anticipant de quelques secondes et se pencher sur le devant comme un jockey face à l'obstacle.

Les six montures bondirent ainsi sur la terre rouge des hauts plateaux dans la direction indiquée par le berger. Blade tenait à se rendre compte de lui-même de la composition de cette armée. L'organisation de sa défense devait tenir compte des possibilités martiales des ennemis.

C'est après une heure de course que, les premiers guerriers furent aperçus. Dissimulés derrière un tertre, Blade et Bran se livrèrent à une observation minutieuse de leur équipement.

— Ce ne sont pas des gens d'ici, déclara immédiatement l'officier ewendyl.

— Que veux-tu dire ? Ce ne sont pas des êtres des plateaux ?

— Non, et ils n'ont pas l'allure des Otwards de la plaine, ni celle des Granwods du littoral. Ils ne ressemblent pas non plus aux Barbares

du désert. Regardez, sous leur casque, roi Méog, ils ont les cheveux rouges, de longs bras, des corps fins étroits. Ils viennent d'ailleurs, d'au-delà des mers sans doute.

Blade estima le nombre des envahisseurs ; pas loin de mille cavaliers et plusieurs chariots probablement emplis de vivres et d'armes. Tous équipés d'arcs, de haches, de piques, la tête vêtue d'un heaume dont le métal reflétait les rayons dorés du soleil, ils avançaient en ordre dispersé, offrant plus le spectacle d'une horde que celui d'une armée structurée. Mais ce qui attira de façon précise l'attention de Blade, ce fut leur monture.

— Connais-tu ces animaux-là ? interrogea Blade en désignant les bêtes massives qui supportaient le poids des guerriers.

— Oui, affirma Bran, ce sont des galds. Ils ont dû les voler à des Otwards dans les plaines.

— Quelles sont leurs aptitudes ?

— Ils sont endurants, mais bien moins rapides que nos thorns.

— C'est bien ce que je pensais, dit Blade en quittant son poste d'observation. Venez, nous allons leur préparer une petite surprise...

CHAPITRE VI

Les lourds sabots des galds arrachaient à la terre rouge de larges touffes d'herbe que les suivants écrasaient ensuite en libérant une fine poussière qui voletait autour des naseaux des animaux en leur provoquant d'incessants éternuements.

— Sales carnes ! vitupéraient les cavaliers en les éperonnant ou les frappant sur la croupe avec leurs rênes.

Les galds étaient des animaux de plaine, adaptés aux terres grasses, aux herbes drues, à l'air plus riche de la basse altitude et le climat et l'environnement des hauts plateaux les faisaient rechigner.

Les hommes aux cheveux rouges malmenaient ces créatures stupides qui semblaient s'être liguées entre eux pour les freiner dans leur progression. Irascibles, les cavaliers s'insultaient volontiers entre eux. Leur chef, un rouquin aux yeux clairs, reconnaissable à la crête de crins brunâtres qui hérissait son heaume, aboyait ses ordres, et menaçait des foudres de sa colère lorsque les altercations verbales couvraient sa propre voix.

— Nous sommes égarés ! lança un homme.

Le chef se rapprocha et lui assena un terrible coup sur son heaume.

— Tais-toi donc, espèce d'imbécile ! Tu ignores tout de la route à prendre ! Je ne vois pas comment tu peux déclarer que nous sommes perdus !

L'autre ne se démonta pas. Il s'écarta et répondit d'une voix énervée.

— Hérild, tu nous parles d'un château à piller et on ne voit que de la terre rouge et des hameaux désertés.

— Les hameaux sont déserts car les habitants ont entendu râler... Le château sera bientôt en vue assura le chef en agitant un grossier parchemin où un plan était tracé à l'encre noire. Un peu de patience !

Hérild se dressa sur sa selle et regarda au loin. Un cri de victoire jaillit de sa gorge.

— Voilà ! Le château des Ewendyls ! Bande de ramassis d'ordures, vous allez pouvoir vous en mettre plein les poches et satisfaire vos désirs dans les ventres dodus des femelles de ce pays !

Un hurra tonitruant sortit des centaines des bouches hilares.

Les tours du château se découpaient à l'horizon sous leurs yeux avides et cruels. Ils éperonnèrent avec rage leurs montures et les galds se lancèrent au galop. Un nuage de poussière rouge s'éleva dans le ciel.

Au loin, des yeux attentifs interprétèrent les signes : l'ennemi se ruait à l'assaut !

La horde déferlait sur le pays d'Ewen. Devant elle, les oriflammes des Ewendyls frappées du blason du roi Méog, un aigle de profil, promettaient un riche butin et des heures de jouissances faciles. Les guerriers, ivres de violence et de rage trop longtemps contenues, se bousculaient afin de pouvoir chevaucher sans personne devant eux, si bien que leurs rangs s'étiraient de plus en plus jusqu'à former comme une seconde ligne d'horizon auréolée d'un voile de poussière rouge.

Lorsque l'une des extrémités de cette déferlante frôla la lisière du grand bois, à deux kilomètres du château, pas un de ces guerriers n'eut un regard vers les taillis. L'esprit obsédé par la silhouette alléchante de leur destination, ils ne comprirent pas tout de suite pourquoi certains d'entre eux tombèrent de leurs galds et il leur fallu encore quelque temps pour réaliser qu'une pluie de flèches s'abattait sur eux. Un vent de panique parcourut alors leurs rangs. Effectuant de brusques écarts afin de s'éloigner du bois d'où jaillissaient les dards mortels, ils se heurtèrent les uns aux autres, renversant leurs montures, dans un concert de cris et de râles.

C'est à cet instant que des silhouettes bondissantes s'écartèrent des fourrés. Menés par un être impressionnant au crâne chauve, des cavaliers décochaient de courtes flèches à l'aide de puissantes arbalètes. Les projectiles ne parvenaient pas toujours à atteindre leur objectif. Mais la surprise et la panique engendrées par cette attaque éclair, avaient provoqué la mort de nombre de guerriers roux.

Hérild identifia la source du problème et lança ses hommes sur les agresseurs. Ces arbalétriers, trentaine tout au plus, ne résisteraient guère longtemps à la hargne de ses compagnons. Il comprit sa méprise lorsqu'il constata la vitesse à laquelle les bêtes à cornes filaient devant eux et détournaient une grande part de sa troupe de son but premier : le château ! Il lui sembla même que l'homme au crâne chauve retenait l'entrain de ces créatures bondissantes afin de faire croire qu'il serait possible de les rattraper.

— Ah ! s'écria Hérild rageur, il veut nous faire tomber dans un piège. Norwids ! hurla-t-il de toutes ses forces, cessez de les poursuivre !

Mais le vacarme provoqué par le galop des bêtes couvrit sa voix.

Au loin, les fuyards venaient de s'arrêter et une nouvelle salve de flèches s'abattit sur les Norwids obstinés. Sitôt leur attaque achevée, les arbalétriers éperonnaient les créatures cornues qui reprenaient leurs bonds, véloces et puissantes.

Blade et ses compagnons réitérèrent deux fois leur tactique avant que leurs poursuivants ne prennent la mesure du jeu de dupe dans lequel ils étaient tombés. Hérild parvint enfin à regrouper ses hommes. À plusieurs centaines de mètres, immobiles, les Ewendyls constatèrent que leur ruse était à présent éventée.

— Eh bien, déclara Blade, ils en ont mis du temps ! Cela nous aura au moins permis d'éclaircir un peu leur rang, mais je doute fort que cela soit suffisant.

— Nous n'avons pas eu une seule perte ! commenta d'un ton enthousiaste Bran en prenant à témoin ses compatriotes qui levèrent leurs poings serrés et lancèrent des hurlements de joie.

Blade se rappela ses réflexions à propos de l'excès de confiance. Cette petite victoire, relativement insignifiante eu égard à l'importance de l'ennemi, risquait fort d'accroître un sentiment de puissance injustifié et surtout dangereux.

Il donna le signe de la retraite. La trentaine d'hommes fila vers le château. Hérild lança bien ses hommes dans une course de vitesse afin de leur couper la route, mais les thorns distancèrent aisément les galds éperonnés d'une cruelle façon par leurs maîtres. Ils atteignirent bien vite la lourde porte de la fortification et se mirent à l'abri.

— Je croyais que le lieu serait sans défense, releva un Norwid proche d'Hérild. Nos informations seraient-elles fausses ?

Hérild ricana comme une hyène.

— Vraiment, c'est ce que tu penses ? Mais réfléchis un peu, crois-tu qu'on nous aurait envoyé une poignée d'hommes perchés sur des chèvres, si on avait été en mesure de lancer une armée contre nous ? Ce château est vide de combattants ! Il est à nous ! Ce n'est qu'une question d'heures !

*

* *

Assemblés dans la grande cour, les Ewendyls ne comprenaient pas pour quelle raison leur roi les avait ainsi réunis, demandant à chacun d'abandonner son poste alors que l'ennemi se trouvait à quelques centaines de mètres. Prompts à imaginer un motif fantasque, une volonté inspirée par la Mère Protectrice en personne, certains

commençaient à murmurer qu'un événement d'ordre spirituel allait advenir. Leur déception fut immense à l'écoute des premières paroles du roi Méog.

— Nous allons tous périr ! clama Richard Blade perché sur un rocher au centre de la cour.

Une vague de stupeur déstabilisa l'assemblée. Les visages atterrés se tournaient les uns vers les autres. La terrible affirmation provoqua même quelques sanglots parmi les femmes et les enfants.

Blade attendit un instant avant de poursuivre. Il savait qu'il n'avait guère de temps, l'ennemi atteindrait le château dans une dizaine de minutes, mais sa manœuvre délicate, incertaine, nécessitait une mise en scène. Avant que cette annonce ne submerge de désespoir la totalité des Ewendyls, il reprit la parole.

— Oui, mes amis, nous allons tous mourir, si nous remettons notre destin entre les mains de l'espoir, illusoire d'être sauvés par la Mère Protectrice !

Ces mots à la limite du blasphème sidérèrent tous les êtres en présence. Blade marchait sur le fil du rasoir. Une erreur d'appréciation, un délai trop long entre ses phrases et l'esprit de ses auditeurs sombrerait dans le doute, le reniement ou la colère.

— La Mère Protectrice ne nous aidera pas... car elle l'a déjà fait en nous donnant la force, le courage et cette terre sacrée qu'il nous faut protéger de toute notre ardeur. Qu'un seul d'entre nous faiblisse et ce bien nous sera ôté et le don de la Mère aura été vain. Et je vous le dis alors, il n'y aura aucune place sur terre, dans ce monde ou n'importe où ailleurs, pour la race qui aura failli à sa tâche... Mais, peuple de la terre d'Ewen, je sais que votre volonté est immense, alors maintenant montons sur les créneaux et repoussons ces impurs, ces pourceux dont l'existence même est une insulte à notre destinée.

Une acclamation enthousiaste et unanime s'éleva de l'assemblée qui, sous les cris rageurs et les exhortations au combat, se mua en un gigantesque rugissement qui s'entendit bien au-delà des remparts. Les Ewendyls se ruèrent à leur poste et les assaillants qui s'interrogeaient sur l'absence de silhouettes sur les fortifications virent soudain surgir des hommes poings levés qui hurlaient comme des diables.

— D'où leur vient cette joie ? questionna un Norwid inquiet.

Le chef roux qui, d'un geste, avait suspendu la charge ne répondit pas, mais une lueur d'incertitude voila son regard. Peut-être l'attaque ne serait-elle pas aussi aisée qu'on lui avait promis...

Ses réflexions furent interrompues par une soudaine volée de grosses pierres projetées par de puissantes catapultes. Une confusion régna aussitôt au sein de l'armée et les cavaliers s'égaillèrent afin

d'éviter les projectiles. Le nombre de victimes fut minime, mais il n'était plus possible de demeurer sur place ; il fallait soit se mettre hors de portée, soit partir à l'assaut immédiatement et chaque minute écoulée offrait un temps supplémentaire aux Ewendyls pour parfaire leur défense.

Hérild jugea qu'il était temps à présent de montrer à ces Ewendyls, quel genre d'hommes étaient les Norwids ! Il éleva bien haut son épée et lança un cri presque inhumain repris en chœur par ses compagnons. On aurait dit qu'une meute de bêtes sauvages était assemblée sur le plateau. Pas un Ewendyl n'avait jamais entendu écho si glaçant.

Les galds s'élancèrent au galop et leurs sabots pesants produisirent un roulement, comme le grondement d'un orage déchaîné.

Les catapultes vomirent leurs pierres. Elles s'abattirent sur quelques heaumes, assommant et désarçonnant des cavaliers, mais bien vite les envahisseurs roux parvinrent à se regrouper au-delà des zones de portée des machines de guerre.

Des volées de flèches prirent la relève des catapultes. Les cavaliers s'éparpillèrent afin de réduire les chances de réussite des arbalétriers et tournèrent en tous sens, en détaillant l'architecture du château. Hérild aboya quelques ordres et une partie de ses hommes mit pied à terre. Ils s'emparèrent des larges boucliers accrochés au flanc de leur monture, et les plantèrent au sol. Abrités derrière ces tabliers de fer ils enfilèrent d'étranges gants griffus et fixèrent des semelles à gros crampons sur leurs bottes.

Sur un nouveau signe de leur chef, ils furent rejoints par d'autres guerriers équipés d'arcs qui prirent position derrière les boucliers et commencèrent à décocher leurs flèches sur les silhouettes qui s'agitaient au sommet des remparts. Couverts par cette volée de dards meurtriers, les hommes équipés des griffes métalliques se précipitèrent au pied des murs et, choisissant les zones les plus protégées, enfoncèrent leurs griffes dans la pierre qui opposa une bien faible résistance. Le métal dans lequel avaient été forgé ces instruments pénétrait la pierre d'une façon déconcertante, comme s'il se fût agi d'un vulgaire bois tendre.

Bientôt les murailles furent constellées de centaines d'araignées dont la progression assurée et rapide inquiéta Blade.

— Suivez-moi, hurla-t-il à la troupe de réserve, l'entraînant dans l'escalier d'une tourelle donnant sur un pan de mur choisi par les grimpeurs pour sa relative sécurité.

Les arbalétriers se postèrent aux meurtrières ou aux fenêtres pratiquées dans le hourd, la galerie circulaire au sommet de la tour. À

cette courte distance, les tireurs visaient avec soin et faisaient mouche pratiquement à chaque tir.

La façade fut rapidement nettoyée et déjà Blade lançait une nouvelle riposte à un autre point faible de la défense ewendyl.

Du côté du mur à demi-effondré, les consignes étaient strictes. Nul assaillant ayant aperçu la faille, ne devait pouvoir s'échapper et prévenir les autres. L'essentiel des forces concentré à cet endroit suivait les ordres à la lettre et chaque guerrier roux en devenait la cible de plusieurs arbalétriers, des frondeurs et des lanceurs de javelots. Le déluge de projectiles ne laissait aucune chance aux Norwids engagés de ce côté-ci du château.

Cette zone de combat fut la plus mortelle pour les hommes d'Hérild, mais il était illusoire de penser que cette situation perdurerait longtemps. Tôt ou tard, Blade le savait, les guerriers aux cheveux rouges concentreraient ici leur attaque et, à moins d'un miracle, la prise du château se produirait inéluctablement dans l'heure suivante.

Malgré la grande vigilance des Ewendyls et leur pugnacité, des grimpeurs s'introduisaient déjà dans l'enceinte. Le combat au corps à corps avec ces brutes sanguinaires démontra bien vite leur supériorité dans l'art de la lutte. Leurs coups efficaces mutilants cherchaient avant tout à neutraliser leur adversaire, remettant à plus tard l'estocade finale. Comprenant à qui ils avaient affaire et constatant la maladresse de ses compagnons, Blade ordonna que nul n'affronte directement les envahisseurs, du moins tant qu'ils étaient encore peu nombreux à pénétrer le château. Il était préférable de leur laisser un répit, le temps que les arbalétriers et les frondeurs ne leur règlent leur compte. Cette tactique épargna plusieurs vies, surtout chez les enfants et les paysans, victimes prédestinées de la roublardise et de la cruauté des Norwids.

Blade volait en tous sens, dévalait les coursives, bondissait d'un lieu à un autre, venait au secours des pauvres hères acculés par ces guerriers vicieux. Afin de rendre la monnaie de leur pièce, Blade tranchait un bras, sectionnait un mollet et abandonnait l'adversaire à la vindicte des enfants et des femmes qui lapidaient avec rage le blessé ou l'achevaient à l'aide de longues piques.

Mais l'instant fatidique arriva : Hérild eut connaissance du mur éventré et regroupa l'immense majorité de ses guerriers devant le talon d'Achille de la construction. Ses araignées se lancèrent à l'assaut tandis que ses archers pilonnaient les défenseurs, les obligeant à se protéger davantage sous peine d'être transpercés. Hérild exhortait ses guerriers, scrutant de son regard fourbe les réactions des Ewendyls, modifiant en hurlant les chemins suivis par ses araignées qui obéissaient à ses ordres sur-le-champ, sachant que leur chef les guidait

afin d'éviter les ripostes redoutables. Rusé et habile, il n'avait pas renoncé pour autant à l'assaut des autres façades des fortifications et une cinquantaine des siens poursuivaient l'escalade des zones affaiblies. Les arbalétriers volants de Blade avaient fort à faire pour intervenir en des lieux parfois très éloignés les uns des autres, et bien souvent les rouges réussissaient à déjouer leur vigilance. Impitoyablement, ils mutilaient alors ceux qui se trouvaient sur leur passage.

Blade abandonna alors son équipe et gagna le mur écroulé. Il emprunta un arc et une poignée de flèches à un paysan et observa la position d'Hérild dont la crête de crin qui ornait son heaume trahissait le moindre mouvement. Protégé par deux boucliers tenus par ses hommes, il hurlait comme un diable. Les flèches pleuvaient sur les Ewendyls. Blade courut à l'échauguette qui surplombait l'endroit où soldats, à l'abri des murs, tentaient d'endiguer les flots des grimpeurs.

— Écartez-vous ! ordonna-t-il. Les hommes quittèrent leurs positions lui permettant de s'approcher des étroites fenêtres donnant à l'extérieur. Il encocha une flèche sur le boyau de l'arc et le tendit à le rompre. Son regard devint fixe. Là-bas sa cible semblait hors d'atteinte. Le corps était entièrement dissimulé par les boucliers et la tête, qui apparaissait de temps à autre, recouverte par un heaume dont les ouvertures trop fines auraient inmanquablement retenu la moindre flèche. Intouchable, constata Blade, sauf à la jonction du bras et du torse. Là un petit espace révélait sa faiblesse lorsque, emporté par sa fougue l'homme accompagnait ses ordres d'un geste nerveux. Blade attendit. Patiemment, immobile tel un reptile. Les Ewendyls témoins de la scène retenaient leur respiration.

Le soleil déclinait fortement. Déjà ses rayons frappaient à l'horizontale les étendues du plateau, et dispensaient une lumière orangée, presque irréelle. Comme un signal magique, un éclat doré se refléta sur le heaume d'Hérild.

L'instant dura un éclair et, pour tout autre que Blade, fut pratiquement invisible. Mais l'archer assista au mouvement comme au ralenti. La crête du heaume scintillant s'éleva au-dessus de la barre d'un bouclier, la tête d'Hérild pivota à l'instant où il encouragea ses guerriers. Son bras se tendit et son geste, bousculant légèrement l'homme qui maintenait l'autre bouclier, dévoila les quelques centimètres carrés défailants de sa protection. La flèche fila vers son but et pénétra jusqu'à l'empennage. Le haut du poitrail d'Hérild avait été transpercé de biais, perforant les deux poumons. Il s'écroula.

Les minutes qui s'ensuivirent furent mises à profit par les Ewendyls. Les archers ennemis, atterrés, suspendirent leur flot de projectiles et les araignées demeurèrent suspendues aux murs dans

l'expectative. Blade rejoignit les siens sur le rempart et encouragea les soldats à repousser les Norwids qui hésitaient à poursuivre le combat. Les arbalétriers déversèrent des salves nourries.

L'assaut fut momentanément repoussé, mais quelques guerriers obstinés refusèrent d'abandonner si près du but.

— Hérild avait raison, hurla l'un d'eux, ce château est à nous. Regardez comme ils tremblent là-haut ! Allons, finissons-en !

La mort d'Hérild n'avait rien réglé. Blade considéra la situation sur les autres remparts où des rouges, toujours plus nombreux, étrillaient les Ewendyls. Le groupe d'arbalétriers volants ne savaient plus où donner de la tête.

C'est alors que le regard de Blade fut soudain arrêté par le drapeau qui recouvrait le cadeau secret qu'Ezhvin lui préparait sur ordre de Derwella. Ses yeux brillèrent de malice.

— Si je ne me suis pas trompé, c'est notre chance !

Il fit un signe à Bran qui s'approcha en courant.

— Prends les hommes qu'il te faut et apporte-moi ça ici !

Le visage de Bran devint blême. Mais Blade ne s'attarda pas, il interpellait un autre soldat et lui demandait de filer chercher de l'alcool et une torche enflammée.

Il fallait maintenant retenir suffisamment longtemps les ennemis. Il se planta bien en vue sur le haut du mur, fit cesser les tirs de ses hommes et harangua les guerriers roux qui achevaient de se convaincre de donner l'assaut final.

— Guerriers, écoutez-moi.

Pensant que l'Ewendyl au crâne chauve allait annoncer sa réédition. Les archers abaissèrent les armes.

— Vous êtes venus de loin pour nous attaquer : nous en ignorons la raison. Mais je pense que notre pays vous est totalement inconnu. Vous n'avez pas conscience des risques que vous prenez en osant assaillir cette terre sacrée bénie par la Mère Protectrice.

Des éclats de rires vinrent ponctuer les paroles de Blade.

— C'est tout ce que tu as à nous dire ? s'exclama celui qui manifestement s'était autoproclamé successeur d'Hérild. Tu crois nous effrayer avec tel superstitions ? Jetez vos armes et ouvrez-nous la porte ! Nous épargnerons vos femmes et vos enfants.

De nouveaux rires fusèrent parmi les guerriers Norwids.

— Même tes compagnons ne croient pas à ce que tu racontes, releva Blade avant de jeter un œil en arrière afin de voir où en étaient les préparatifs de sa mise en scène.

Voyant que Bran était déjà au pied du rempart, s'affairant, à l'aide de cordages, à hisser son précieux colis en liaison avec les Ewendyls perchés sur la coursiue de l'échauguette, il reprit d'une voix forte :

— Eh bien, étrangers, je vous prédis une mort atroce sous le feu de l'envoyé de la Mère. Ce château possède un protecteur, si vous vous obstinez, il répandra son feu vengeur sur vos corps et dévorera vos âmes. Son heure approche, la fin du jour est là !

Blade disparut de la vue des ennemis et fit un signe à ses compagnons afin que tous agissent de même.

Les paroles de l'homme chauve avaient réussi à troubler l'armée du défunt Hérild. Les lueurs crépusculaires conféraient au château un aspect magique. Mais le plus étrange pour les pillards était cette disparition des défenseurs. Plus un seul soldat n'était en vue sur les remparts.

Pourtant des bruits de combats se faisaient encore entendre. Les Norwids attaquant par les autres façades poursuivaient l'objectif fixé par Hérild. L'héritier tacite du commandement donna alors de la voix :

— C'est une ruse pour leur permettre d'affronter les nôtres déjà dans la place ! À l'assaut, compagnons ! Ne perdons plus un instant !

Le hurlement rauque qui ponctua ces paroles provoqua un regain d'énergie et de rage chez tous les guerriers. Comme un seul homme, ils se précipitèrent sur les murs et plantèrent leurs griffes dans les pierres. Ils escaladèrent ainsi quelques mètres sans qu'aucun projectile ne les frappe, mais soudain un bref éclair incandescent illumina la pénombre qui enveloppait déjà les lignes du château. Une ombre impressionnante se détacha alors du haut du rempart, près de l'échauguette d'où la mort avait frappé leur chef.

Les grimpeurs se figèrent sur place et furent glacés d'effroi lorsqu'ils comprirent la nature de cette ombre. Un monstre gigantesque se dressait à deux mètres de leurs têtes. Un jet de feu jaillit alors de sa gueule dont les crocs de plus de quinze centimètres reflétèrent la menace. Les assaillants se laissèrent littéralement tomber au risque de se rompre les os. Ceux qui n'avaient pas encore entamé l'ascension s'éloignèrent en courant ou bondirent sur les galds qu'ils éperonnèrent cruellement. À cet instant, les Ewendyls réapparurent sur les remparts et les flèches volèrent sur les fuyards. Peu après, les catapultes déversèrent leur pluie de pierres et l'armée d'Hérild, terrorisée, s'égailla sur la terre rouge d'Ewen envahie par l'obscurité du soir.

Une rumeur sauvage et joyeuse roula longtemps par-dessus le champ de bataille parsemé de heaumes oubliés, d'épées abandonnées et de corps agonisant.

Comme des loups à la lune, les Ewendyls hurlent de joie. Un grand feu fut allumé au centre de la cour et les combattants s'assemblèrent afin de fêter la victoire et d'échanger leurs impressions.

Bran ne pouvait s'empêcher de rire.

— Lorsque le roi Méog m'a dit d'aller chercher la tête du monstre, j'ai cru que sa raison défaillait ! Mais en fait c'était la mienne qui ne savait pas distinguer le génie inspiré par la Mère Protectrice.

— Et moi, intervint le soldat qui avait couru se procurer de l'alcool et une torche, j'ignorais s'il voulait s'enivrer ou faire flamber cette tête affreuse. Et lorsqu'il s'est glissé à l'intérieur et a lancé des flammes comme un cracheur de feu, j'ai compris tout de suite que notre roi avait plus d'invention que tous nos esprits réunis !

Blade s'était détaché très tôt de la liesse qui s'était emparée des Ewendyls, et était parti à la recherche d'Ezhvin qui s'affairait auprès des blessés et des mourants. Le médecin prit un instant de repos et s'entretint avec Blade.

— J'avoue, roi Méog, que vous m'avez dérouté plus d'une fois aujourd'hui. Tout d'abord, votre façon de préparer vos hommes au combat est pour le moins particulière. J'ai cru que vos paroles allaient renverser tout l'équilibre de notre société. Et puis votre discours face à nos assaillants fut assez édifiant. Vous possédez l'art de troubler les âmes. Mais dites-moi, comment avez-vous su pour la tête du monstre ?

— Grâce à mon nez, Ezhvin. Voyez-vous, j'ai séjourné assez longtemps dans le corps de cette bête, pour en avoir à jamais l'odeur imprimée dans ma mémoire ! Et la senteur si singulière des produits utilisés en taxidermie m'a donné quelques indications sur votre ouvrage secret...

Le vieil homme remercia son roi au nom du peuple d'Ewen, puis retourna accomplir son devoir auprès des victimes du combat.

Plus tard, retiré dans sa chambre, Blade s'attarda longtemps à sa fenêtre. Tout en contemplant la voûte étoilée, il réfléchissait aux foules de questions qui avaient assailli son esprit depuis la fin des hostilités.

D'où venait cette armée inconnue ? Comment avait-elle appris l'existence de ce château et la route pour s'y rendre ? Car ces hommes n'avaient pas hésité sur la direction à prendre ! Devait-on voir un jeu du hasard dans le fait que leur arrivée coïncidât avec l'absence de la grande majorité des soldats ewendyls ? Ou bien tout cela avait-il été prévu, prémédité, organisé ? Blade regrettait de ne pas avoir de prisonnier. L'examen des cadavres ennemis abandonnés n'avait permis en rien d'éclaircir ces questions. Pourtant il était important, vital peut-être, d'obtenir des détails sur cette expédition aventureuse.

L'absence de lune rendait la nuit trop obscure pour poursuivre les fuyards, mais dès les premières lueurs de l'aurore, il conviendrait de les retrouver afin de percer leurs intentions futures et de tenter d'obtenir des certitudes sur leur venue en ces lieux. Mais d'ores et déjà, Blade en possédait une : les temps n'étaient plus à la paix, la période de tranquillité qu'avait connu ce monde depuis de longues années était assurément révolue et, si les instincts guerriers des Ewendyls s'étaient émoussés, d'autres, en revanche avaient fourbi leurs pulsions combatives et leurs désirs de conquêtes !

CHAPITRE VII

L'alarme fut donnée un peu avant l'aurore. Les sentinelles avaient entendu le son caractéristique de sabots martelant le sol. À l'écart de la clarté des torches, Blade scrutait en vain l'encre noire de la nuit. Le bruit qui avait alerté les Ewendyls n'était pas celui d'une charge, mais plutôt celui d'une approche qui se voulait discrète.

— Il est surprenant que nos assaillants de la veille se soient ainsi engagés dans l'ombre, confia Blade à l'officier Bran.

Celui-ci hocha la tête.

— Peut-être est-ce dame Derwella qui arrive avec le détachement de la frontière est ?

— Elle aurait ainsi chevauché dans l'obscurité ?

— C'est un peu dangereux, admit Bran, mais les thorns possèdent une excellente vision nocturne et, si je ne craignais pas de vous offenser, je dirais que dame Derwella en aurait bien été capable...

Blade posa une main sur l'épaule de l'Ewendyl afin de lui assurer qu'il n'y avait nulle offense.

— Écoute, les cavaliers se sont arrêtés !

La troupe tapie dans l'obscurité devait épier les mouvements sur les remparts. Ce changement incita Bran à réviser son jugement.

— Ce ne sont pas les nôtres, ils n'hésiteraient pas ainsi à se rapprocher du château !

— Sauf s'ils se demandent si leur arrivée n'est pas trop tardive. Ils pensent peut-être que le château est tombé aux mains de l'ennemi.

Blade mit ses mains en porte-voix.

— Derwella ? hurla-t-il à pleins poumons.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Méog ?

Blade n'eut aucun doute sur l'identité de la personne. Ce timbre mélodieux était bien celui de sa première épouse. Il s'avança dans le halo vacillant des torches. À une trentaine de mètres de là, Derwella et les Ewendyls reconnurent leur roi qui d'un signe les invitait à pénétrer dans l'enceinte.

Les thorns effectuèrent un demi-cercle et s'engouffrèrent dans la

porte grande ouverte.

Derwella, soulagée de constater que leur fief leur appartenait toujours, remarqua néanmoins les vestiges du combat. Une fois dans les appartements de Méog, elle se fit raconter par le menu l'assaut mené par les êtres à la chevelure rouge avant de faire le rapport de son expédition sur la frontière est.

— Les trois quarts des soldats en poste là-bas sont rentrés avec moi, expliqua-t-elle enfin mais j'aurai besoin de ton avis pour repenser plus précisément cette défense.

— Nous verrons cela plus tard. J'attends le lever du jour pour partir sur les traces de ceux qui nous ont attaqués, j'ai plusieurs points à éclaircir à leur sujet.

— Je pars avec toi ! affirma aussitôt Derwella.

— Désolé de te décevoir, mais je préfère que tu restes ici. Seule une petite troupe m'accompagnera. Je ne tiens pas à affaiblir davantage le château. De plus, il faut s'atteler dès le matin à rebâtir le mur écroulé et à réapprovisionner les catapultes. Je compte sur toi pour superviser tout cela.

— Je ne suis pas architecte ! pesta la femme. Maître Ezhvin ou n'importe quel artisan est plus qualifié que moi ! Je suis une combattante !

— Je pensais que tu étais un maître dans l'art de l'amour, la taquina Blade en l'attirant à lui.

— L'amour n'est-il pas un combat ? répliqua-t-elle avant de l'embrasser.

Ils roulèrent sur le lit, cherchant jusqu'au lever du jour une réponse à cette question capitale : l'amour était-il un échange ludique ou martial ?

*

* *

Le château du roi Méog n'était plus qu'un point minuscule à l'horizon. La trentaine d'Ewendyls avait fait une courte halte avant de s'engager dans l'une des étroites vallées boisées, anciens lits de fleuves, qui entaillaient régulièrement le plateau du pays d'Ewen.

— Ils ont vraiment eu la trouille ! commenta Bran après avoir examiné une nouvelle fois les traces laissées par les fuyards. Ils sont tout d'abord partis en tous sens, puis se sont finalement regroupés le long de la rivière qui descend dans les gorges. C'est un peu risqué de les suivre.

— Nous serons prudents, dit Blade en lançant le signal du départ.

Empruntons l'autre rive et effectuons une large boucle. Leurs traces sont fraîches nous ne devrions pas tarder à les retrouver.

Les thorns bondirent gracieusement par-dessus l'eau claire et s'enfoncèrent dans les sous-bois d'un pas si léger que pas une branchette ne craqua sous leurs sabots.

Au bout d'une demi-heure, Blade entendit d'étranges grognements. Des ombres massives, derrière le rideau des frondaisons, déambulaient paisiblement en se frottant les unes aux autres.

— Des aurochs sauvages ! expliqua Bran. Il vaut mieux les éviter. Ils ont un sale caractère.

Dans une vaste clairière où coulait une rivière plus large que celle qu'ils venaient de traverser, un troupeau d'une centaine de bêtes broutait l'herbe les jeunes feuilles des arbrisseaux. Leur taille impressionnante reléguait les galds au rang de modestes veaux.

La troupe les contourna prudemment et chercha à se rapprocher de la piste des envahisseurs. Ils perçurent leur présence à trois cents mètres des aurochs, mais le méandre de la rivière laissait à penser que les guerriers roux ignoraient la présence des animaux voisins. Blade et ses compagnons mirent pied à terre et se glissèrent d'arbre en arbre vers les fuyards.

Un débat houleux agitant l'armée du défunt Hérild.

— Vous êtes donc tous des braillards bornés ! vociférait un barbu dont les longs bras accompagnaient ses paroles de moulinets rageurs. Puisque quinze d'entre nous ont été témoins de la supercherie ! L'Ewendyl sans cheveux nous a tous bernés et vous tremblez encore comme des fillettes !

— Mais on l'a vu ; ce monstre ! hurla une voix.

Le barbu poussa un grognement de fauve.

— Une tête sans vie ! Voilà ce que c'était ! Nous étions sur les remparts à batailler lorsqu'on vous a vu détalé face à cette marionnette. Il a fallu qu'on s'éjecte avant de se faire étripier. Seuls contre tous ! Ah si Hérild avait été encore en vie, il ne se serait pas laissé abuser ! Et à cette heure on dormirait dans des lits de plumes avec leurs femelles à nos côtés.

Un murmure de regret roula parmi les hommes.

— Alors si vous aviez un peu d'honneur sous la ceinture, on retournerait là-bas réclamer notre dû et faire payer à ces mauviettes leur tour de cochon.

L'assemblée tout d'abord rétive commençait à basculer en faveur des arguments du barbu. L'appât du gain, du sexe facile attisaient leurs esprits simples et perfides.

Les Ewendyls s'échangeaient des regards inquiets. Si une nouvelle attaque avait lieu maintenant, malgré les renforts venus de l'est, le château risquait de ne pas tenir longtemps face à ces envahisseurs d'autant plus hargneux qu'ils avaient été humiliés.

— Qu'allons-nous faire ? interrogea Bran.

— Nous en débarrasser avant qu'ils ne décident quoi que ce soit ! répondit Blade qui avait une idée derrière la tête.

— Mais nous...

— Chut ! suivez-moi.

Blade fila jusqu'aux montures et sauta sur la sienne. Sitôt imités par les autres, il dévoila son plan.

— Nous allons rabattre le troupeau d'aurochs sur eux !

Cette annonce glaça le sang des Ewendyls.

— Roi Méog, balbutia Bran, votre mémoire vous fait encore défaut. Il ne s'agit pas d'aurochs domestiqués avec lesquels nous labourons nos champs. Ceux-là sont beaucoup plus grands et extrêmement sauvages.

— Cela tombe bien, je n'ai pas l'intention de labourer un champ... Venez ! ordonna Blade conscient que chaque minute écoulée compromettait la réussite de son plan.

Les Ewendyls trottèrent derrière leur roi et selon ses directives se placèrent en demi-cercle autour du troupeau. Sauvages ou pas, ces bovidés avaient toutes les chances de réagir comme n'importe lequel de leurs semblables. Blade repéra simplement la position des mâles dominants susceptibles de rechercher l'affrontement plutôt que la fuite. Ceux-ci se trouvaient en contrebas de leur position. Femelles et jeunes au premier plan détaleraient immédiatement contraignant les mâles à suivre le mouvement.

Au signal de leur roi, les Ewendyls tels des gauchos sud-américains se ruèrent en hurlant sur les aurochs. Surprises, les bêtes firent de brusques écarts et, mugissant de crainte, s'élancèrent au galop dans la direction opposée. Tout marcha comme vu. Le troupeau s'engagea dans le corridor créé par la rivière.

Un roulement de tonnerre résonna soudain dans les bois ; effrayés les Norwids se tournèrent de tous les côtés pour tenter d'apercevoir le danger qui s'annonçait ainsi.

— Le monstre ! hurlèrent plusieurs d'entre eux. Il nous a suivis jusque-là.

La panique se répandit comme une traînée de poudre dans les rangs des Barbares. Mais lorsqu'ils agirent, il était trop tard : une masse brune, compacte, imposante, déboucha du méandre de la

rivière et fonça droit sur eux. Face à ce mur hérissé de cornes dont le front s'élargissait à chaque instant, ils tentèrent de s'écarter au plus vite des bords de la rivière, mais les bêtes au caractère vindicatif reportèrent sur eux leur colère d'avoir été ainsi dérangées dans leur vie paisible. Les grands mâles chargèrent impitoyablement galds et hommes et les femelles, craignant pour leur progéniture qui beuglait d'effroi, empalaient sauvagement les corps qui s'enfuyaient. Les aurochs décimèrent l'armée d'Hérild mieux que ne l'aurait fait des soldats aguerris.

Blade et les Ewendyls, après avoir déclenché la panique chez les monstres cornus, avaient incité leurs thorns à escalader des rochers, se mettant ainsi hors de portée d'une quelconque rebuffade des aurochs. Ils attendirent la fin des hostilités et lorsque le troupeau eut disparu de leur regard, ils se rendirent sur les lieux afin d'estimer l'étendue du massacre. Seule une dizaine d'hommes perchés dans les arbres avaient survécu. Huit d'entre eux cherchèrent à affronter les Ewendyls et rejoignirent dans la mort leurs pauvres compagnons. Deux jetèrent leurs armes et se rendirent.

Sitôt ligotés, ils furent interrogés. Ils avouèrent venir d'au-delà des mers, d'un pays lointain dont le nom n'évoqua rien aux Ewendyls. Mercenaires enrôlés par Hérild, on leur avait fait miroiter terres et richesses et, en gage d'un futur chargé de promesses, remis une somme d'argent qui avait attisé leur cupidité. Puis, des bateaux étrangers les avaient transportés sur une terre inconnue. On leur avait fourni des montures. Et Hérild, à l'aide d'un plan qu'il consultait fréquemment, les avait menés jusqu'ici.

Blade ne put en apprendre davantage. Les prisonniers ignoraient l'identité des étrangers qui avaient affrété les bateaux. Seul Hérild devait être au courant. Blade se prit à regretter d'avoir dû le liquider lors de l'assaut du château.

Sur le chemin du retour, Blade analysa les informations qu'il détenait à présent. L'attaque d'Ewen n'était pas un banal raid de pilliers, mais le fruit d'une organisation, d'une manœuvre. Les guerriers rouges avaient été recrutés à l'autre bout des mers par une puissance inconnue qui escomptait se débarrasser sur eux d'une besogne dont elle ne pouvait se charger elle-même, soit par faiblesse militaire, soit compte tenu d'une situation politique. Et le but clairement dévoilé à présent était de s'emparer des domaines du roi Méog. Le royaume de la Terre d'Ewen constituait-il à ce point une menace pour les desseins de certains ?

Blade ne put s'empêcher de rapprocher ces faits du comportement singulier de Satarsis, seigneur des Otwards. Son brusque changement vis-à-vis des règles édictées lors de la dernière réunion quinquennale,

la modification des conditions de traversée de son territoire, tout cela dénotait un esprit avide, enclin à la manipulation, qu'il était nécessaire de contrer au plus vite.

L'inquiétant dans la situation présente n'était donc plus les risques d'agression contre Ewen, mais la sourde menace qui planait sur Merzhérian et l'armée Ewendyl ! Si Satarsis était bien le commanditaire de l'opération de conquête du territoire de Méog, alors sa seconde épouse se trouvait bel et bien dans la gueule du loup !

*
* *

Derwella avait refusé d'assister au départ du roi Méog, escorté d'une dizaine d'Ewendyls, pour le pays Otwart. Souhaitant faire partie du détachement, elle s'était heurtée au refus catégorique de Méog qui lui avait confié la garde du château. Par représailles, elle n'avait plus paru depuis cette décision arbitraire.

Blade quitta donc Ewen sans revoir celle qu'il avait reçu en mariage d'une bien singulière façon. Il regretta l'emportement de cette femme qu'il appréciait, mais cette fougue, cette fierté faisait partie de son personnage et constituait peut-être l'essentiel de son charme. Sa présence à ses côtés aurait été source de plaisir, de satisfaction.

Blade entendait voyager incognito sur les terres de Satarsis ; ses hommes et lui s'habillèrent donc comme des paysans et dissimulèrent leurs armes. Il noua un foulard autour de sa tête, afin d'éviter d'être reconnu, si, comme il le supposait, la description du nouveau roi Méog avait couru les campagnes, même les plus reculées. Ses cheveux refusaient obstinément de repousser. L'acide gastrique du monstre avait dû altérer profondément tout son système pileux.

Ils atteignirent les limites de la Terre d'Ewen à la tombée du soir et passèrent la nuit, dans la grange d'un paysan ewendyl. Au petit matin, une conversation animée entre soldats attira l'attention de Blade.

— Pourquoi Bran t'a-t-il choisi, nous ne connaissons pas !

Une voix étrangement enrouée leur répondit avec une rudesse.

— Je faisais partie de la frontière est.

— Et de quel village es-tu originaire ?

Le soldat hésita puis lança un nom.

— Bishoen...

— À d'autres, je suis de Bishoen, tu racontes des histoires.

Bran accourut auprès du soldat pris à partie par ses hommes.

— Cela suffit, cet homme est un ami.

— Que se passe-t-il ? demanda Blade en s'approchant.

— Rien du tout, roi Méog ! affirma Bran dissimulant avec grand peine un effroyable émoi.

Blade remarqua que les soldats dévisageaient avec un air soupçonneux un Ewendyl aux cheveux courts qui se détourna pour se coiffer de son casque. À l'air affolé de Bran, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond.

— Un moment, ordonna Blade à l'intention du Jeune soldat, retourne-toi !

Le visage de Bran passa du rouge au blême. De grosses gouttes de sueur ruisselèrent le long de ses tempes.

L'Ewendyl interpellé tarda à obéir. Blade fit deux pas en avant et retourna sans ménagement le réticent.

Blade lui découvrit un air familier, sans pour autant parvenir à mettre un nom sur ces traits fins et réguliers. Il s'apprêtait à s'adresser à Bran pour obtenir une explication sur le problème qui les agitaient tous, lorsqu'un éclat dans les yeux bleus du jeune homme le stupéfia. D'un geste brusque, Blade lui ôta son casque, puis, sous les regards médusés des Ewendyls, il caressa de sa large main les cheveux courts et blonds, avant de laisser glisser ses doigts de long de la joue rose, aux pommettes saillantes.

— Cela valait-il le sacrifice de ta chevelure, Derwella ? questionna-t-il enfin d'une voix plus attristée que mécontente.

Une larme involontaire s'échappa du regard d'azur de la première épouse. Les soldats qui l'avaient molestée s'agenouillèrent de honte et implorèrent son pardon. Mais la souveraine ne leur prêta aucune attention. Elle ne quittait pas des yeux son époux.

— Aucun sacrifice n'est trop grand pour être à tes côtés, répondit la femme en se ressaisissant.

Blade repoussa au fond de lui les reproches qu'il avait envie de formuler contre Derwella. Il écouta simplement son cœur. La présence de cette femme avait quelque chose de stimulant, d'agréable, qui allait bien au-delà de la souvenance du plaisir sexuel éprouvé avec elle. Il la conduisit à l'écart et les Ewendyls les virent converser sans entendre un seul mot de leur échange.

Une minute plus tard, Blade donnait le signal du départ.

Les thorns furent sellés et la troupe prit le chemin de la terre des Otwards.

Les Ewendyls quittaient ici leur territoire. À l'extrême limite ouest de la terre d'Ewen s'étendaient, à plus de mille mètres en contrebas,

les grandes plaines dont le relief relativement plat tolérât quelques collines, plusieurs vallons encaissés et une faible quantité d'élévations étroites et éparpillées, cousines de la roche qui constituait le socle des hautes terres.

Malheureusement, ce paysage grandiose ne pouvait être embrassé des hauteurs à cause d'un phénomène climatique. En effet, un vent déjà tiède, issu de l'océan, survolait jusqu'ici les vastes plaines ; tout au long de son périple, sa température augmentait considérablement. Atteignant enfin les contreforts des plateaux, il déposait là la majeure partie de son fardeau, puis escaladait la montagne à la recherche de la fraîcheur de l'altitude. La brume de chaleur qui s'élevait ainsi, voilait alors le paysage, rendant flou l'immense panorama.

Pour descendre, il fallait prendre une route étroite qui suivait une longue et sinueuse déclinaison aboutissant aux plaines.

Au pied des rochers, bien avant d'atteindre la frontière otwart, existait une zone tampon entre les deux pays où la fournaise imposait sa loi. À part quelques lézards, des serpents et des insectes, nul habitant n'y demeurerait.

Le climat en ces lieux était insupportable pour des êtres accoutumés à un air tempéré, aussi les Ewendyls burent-ils une bonne part de leur réserve d'eau dès les premiers cent mètres de cette enclave désertique. Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la paroi rocheuse, qui tel un écran réverbérait les degrés avec une indéniable efficacité, la température diminuait progressivement et, avec elle, la touffeur épuisante qui régnait dans cette zone. Le développement de la végétation subissait aussi les impératifs du climat. Rare et sèche, elle s'ornait sur la distance d'attributs plus réjouissants. Aux cactus et autres épineux austères, succédaient alors des buissons feuillus, des arbustes au vert tendre, puis des fougères et des arbres. Tout cela composait une mini steppe qui, avant son terme et l'apparition de prairies bocagères, se voyait tranchée de façon surprenante par un mur interminable.

— Est-ce là la frontière des Otwards ? questionna Blade en faisant halte.

Derwella acquiesça, mais afficha une mine étonnée.

— Le mur... Il est effectivement beaucoup plus haut qu'avant !

Bran et trois Ewendyls ayant déjà foulé les plaines confirmèrent la chose.

— Le mur d'origine remontait à des temps fort lointains, expliqua Bran. Il était écroulé par endroit et à son point le plus élevé ne dépassait guère les trois mètres.

— Eh bien, on a triplé sa taille !

La muraille était équipée de miradors très espacés sur toute sa longueur.

— Certains sont vides, remarqua Bran.

— Si la muraille respecte le contour de l'ancien mur, elle entoure la terre des Otwards en entier. Le nombre d'hommes requis pour une surveillance complète serait faramineux !

— La vraie question est de savoir pour quel motif cette muraille a été édifiée... déclara Blade. Mais ce n'est pas en restant ici que nous le découvrirons. Allons-y et n'oubliez pas le plan convenu.

Les thorns trottèrent et atteignirent le mur peu après.

De près, la construction leur parut encore plus imposante. À proximité de l'endroit où ils se trouvaient, une immense porte articulée sur des gonds de métal était fermée. L'emblème de Satarsis était sculptée et peinte dans le bois : un S rouge emprisonné dans un triangle doré, lui-même circonscrit dans un cercle noir.

Perchés sur la muraille, dans un mirador à gauche de la porte, deux gardes examinèrent les voyageurs avec suspicion.

— Qui êtes-vous ?

— Des Ewendyls ? répondit Bran.

— Où comptez-vous aller comme ça ?

— Nous avons entendu parler du chantier du roi Satarsis et nous voulons y travailler.

Les deux Otwards s'échangèrent un regard.

— Il n'y a plus de chantier, cria l'un d'eux ! Retournez chez vous ! La frontière est fermée ! La réunion quinquennale commence dans peu de jours et plus personne n'a l'autorisation de pénétrer sur notre territoire. Les vôtres vont bientôt arriver ici et cela fait suffisamment d'Ewendyls comme ça !

Derwella se pencha légèrement vers Blade.

— Quelque chose ne va pas. Jamais les Otwards ne nous ont parlé sur ce ton !

— Les frontières n'ont jamais été interdites durant les réunions quinquennales précédentes, s'indigna Bran en haussant le ton.

Les deux gardes émirent de petits ricanements.

— Le monde change ! Il faut...

Le garde n'acheva pas sa phrase. Un homme venait de surgir auprès d'eux. Vêtu de noir, la stature haute et large, il toisait les autres Otwards d'un air froid, distant. À la réaction soumise, craintive même de ceux qui, une seconde auparavant, pavanaient devant les Ewendyls, il était clair que l'homme possédait autorité en ces lieux.

— Un officier satar ! souffla Derwella à l'oreille de Blade. Un homme de la garde personnelle de Satarsis. Sa présence ici est surprenante !...

L'homme se désintéressa des gardes qui l'avaient résumé en quelques mots la situation.

— Vous voulez du travail ? Je peux vous en proposer ! lâcha-t-il d'une voix d'acier. Laissez-les entrer !

On entendit des pas précipités de l'autre côté du mur. Un lourd chevron de bois coulissa contre le bois de la porte, suivi de deux glissements métalliques dans des anneaux, puis l'un des vantaux s'écarta. Les Ewendyls avancèrent sous l'arcade. Des soldats Otwards les entourèrent aussitôt, rapidement rejoints par le Satar.

Ce dernier portait une épée légèrement recourbée à son côté droit. Sa veste de cuir noire composait un large décolleté en forme de V qui dévoilait une partie de son poitrail. Cette coupe singulière mettait en évidence un S inscrit entre les deux seins. Contrairement à ce qu'une observation superficielle aurait pu laisser croire, ce n'était pas un tatouage, mais une marque réalisée au fer rouge !

— Comment se fait-il que vous recherchiez du travail ? demanda-t-il en se plantant devant eux les bras dans le dos. Le dernier de votre peuple à s'être présenté ici est venu il y a bien trois ans.

Les yeux inquisiteurs de l'homme détaillaient les visages, les tenues, les bêtes.

— Notre terre a été attaquée par des êtres inconnus. Nous avons tout perdu, expliqua Blade... Ne les avez-vous pas vu passer ?

Le Satar n'exprima aucune émotion. Il secoua négativement la tête.

— Si une armée était passée par ici, je pense que nous l'aurions vue ! N'est-ce pas ? ajouta-t-il en regardant ses hommes.

Une expression de gêne s'imprima sur bon nombre de visages. Tous les Otwards approuvèrent néanmoins leur supérieur.

— Bien, dit-il, nous allons maintenant vous accompagner là où votre ardeur au travail, et surtout votre courage, sera apprécié à sa juste valeur.

Le Satar prit la tête d'une vingtaine d'Otwards qui encadrèrent les Ewendyls. La troupe quitta rapidement la route principale et s'engagea dans un chemin en direction d'un bois dans lequel ils trottèrent une bonne heure.

À la sortie, ils débouchèrent sur une immense prairie où une herbacée à haute tige ondulait sous le vent. Une trace qui filait au loin parmi les herbes indiquait que l'endroit avait été franchi peu de temps

auparavant. Le Satar suivit à peu près la même ligne.

Le voyage s'éternisant, les Ewendyls commençaient à se demander où l'Otwart les conduisait ainsi. Une pensée commune troublait leurs esprits. N'allaient-ils pas tomber dans un piège ? Et ne fallait-il pas mieux prévenir le danger en affrontant maintenant ces hommes avant qu'il ne soit trop tard ? Blade comprenait la crainte tacite de ses compagnons, mais considérait qu'il valait mieux attendre. À précipiter les choses, on risquait de passer à côté d'éléments importants susceptibles, d'éclairer les multiples interrogations que les récents événements avaient soulevées.

L'objectif du Satar se révéla enfin. Une colline dénudée apparut à l'horizon tandis que la végétation se modifiait brusquement. La verdure laissa place à des tertres artificiels de terre sombre entassés çà et là. Nombre de ces dépôts étaient couverts d'une herbe courte, d'autres de plaques de mousses. Une odeur infecte empuantissait le lieu, sans qu'il fût possible d'en localiser la provenance. À mesure que le chemin tournait vers la colline, cette odeur s'estompait jusqu'à disparaître totalement.

La colline elle non plus n'était pas naturelle. Il s'agissait d'une sorte de teruil de cailloux derrière lequel, à une centaine de mètres, existait une carrière de pierres qui avait servi à la reconstruction du mur frontière, comme en témoignait la parenté de couleur.

Pas un bruit ne se faisait entendre. Peut-être était-ce l'heure de la pause, à moins que ce lieu ne fût désaffecté.

Sur un signe du Satar, la troupe mit pied à terre. D'autres Otwards sortirent alors de tentes dressées à l'écart. Deux officiers vêtus à l'identique du visiteur, lui adressèrent leur salut en posant leur poing fermé sur le S de leur poitrail.

— Alors, où en sommes-nous ? questionna l'arrivant.

— Toujours rien. On a essayé de l'enfumer, cela n'a rien donné.

— Nous avons pensé le murer.

— J'ai mieux que cela ! Regardez ce que je vous apporte : des Ewendyls ! Ils vont nous prêter main-forte.

— Si nous n'avons pas réussi pourquoi ces paysans seraient-ils plus chanceux ? grognèrent les deux officiers.

Le Satar leur chuchota aux oreilles une phrase inaudible pour les autres. Aussitôt les deux autres regardèrent avec plus d'attention les étrangers.

— Bon, eh bien, il n'y a pas à traîner !

Après des ordres discrets donnés par leurs supérieurs, les Otwards

encerclèrent les Ewendyls. Les lances étaient levées, les arcs et les arbalètes pointées vers les infortunés compagnons de Blade.

Le Satar prit alors la parole.

— J'ignore qu'elles sont vos véritables identités, mais vous n'êtes certainement pas tous des paysans. La plupart d'entre vous ont des mains bien trop lisses. Mais qu'importe ! Vous allez accomplir un petit travail pour nous. Avant toutes choses, prenez donc vos armes dissimulées dans vos affaires. Vous en aurez besoin !

Les Ewendyls s'apprêtaient à nier cette affirmation mais elle était assenée avec une telle détermination que Blade leur en signifia l'inutilité. Le Satar, sans avoir découvert tous leurs secrets, en avait percé à jour quelques-uns.

Sitôt armés, ils furent conduits, après un long détour, au bas de la carrière d'où, telles les marches d'un escalier de géant, une succession de plateformes taillées dans la roche montait vers le ciel. Là, ils suivirent alors une rampe qui serpenta sur un dénivelé de plusieurs mètres. Ils s'arrêtèrent finalement sur le troisième niveau où se trouvait une galerie qui s'enfonçait dans la roche. L'accès en était obstrué par des planches clouées dans les pilotis de l'entrée. Plusieurs hommes en faction montaient la garde. Ils furent soulagés de voir arriver leurs compagnons.

— Voilà, nous y sommes, déclara le Satar. Ce que j'attends de vous est simple. Je veux que vous délogiez ce qui se trouve à l'intérieur et que vous le rameniez vivant !

Tandis que l'homme exposait sa demande, le Otwarts dégagèrent l'entrée de la galerie et allumaient des torches. Les Ewendyls remarquèrent l'air anxieux des soldats. Ils travaillaient en jetant de regards apeurés vers le trou obscur, comme s'il s'agissait de l'ancre d'une créature terrible.

— Que se passera-t-il si nous refusons d'entrer ? demanda Blade sans illusion.

Le Satar parla sans détour.

— Vous mourrez sur-le-champ !

Les Otwarts, autour d'eux, n'attendaient qu'un signe pour faire de cette prédiction une réalité immédiate.

Les Ewendyls se regroupèrent autour de Blade. Pour l'instant, il n'y avait pas d'autre choix que d'obéir. Au moindre mouvement de résistance, une pluie meurtrière de flèches et de lances s'abattrait sur eux.

Blade s'approcha de l'entrée de la galerie. Il tendit une torche de façon à éclairer l'endroit. La lumière de la flamme ne fit que repousser

de quelques mètres l'obscurité, sans pour autant en éventer le secret. Les courageux Ewendyls s'apprêtèrent à entrer lorsque Blade fit volte-face et apostropha le Satar.

— Ce que nous allons trouver là-dedans... est-ce humain ou animal ?

Les yeux du Satar s'embrasèrent. Il se tourna vers les deux autres membres de l'élite royale et chercha leur avis avant de répondre. Ils écartèrent les bras en signe d'ignorance.

— Ni l'un ni l'autre ! répondit alors l'impavide Satar dont la voix glaciale transit ses propres hommes.

CHAPITRE VIII

À une dizaine de mètres de l'entrée de la galerie, Blade regroupa ses compagnons. À la lueur des trois torches qu'ils possédaient, on pouvait lire l'extrême tension dans laquelle chacun était plongé. Tous ils avaient suivi leur roi avec fidélité, mais s'interrogeaient maintenant sur ce qui allait leur advenir. Blade savait une seule chose avec certitude : vainqueurs ou non de la mystérieuse créature retirée dans cette grotte ; les Satars ne leur laisseraient pas la vie sauve !

Il fallait donc mettre au point un stratagème pour sortir de ce guêpier. Mais pour l'heure Blade n'avait aucune solution.

— Qu'est-ce qu'ils veulent que nous attrapions là-dedans ? chuchota un Ewendyl.

— Je l'ignore, répondit Blade sur le même ton afin d'éviter que les Otwards à l'extérieur surprennent leur conversation. Mais ils y tiennent !

— Oui, pourtant ils en ont peur ! précisa Bran.

— Pas les trois Satars, mais leurs hommes, oui. Ils sont même terrorisés.

— Et s'il s'agissait d'un monstre comme ceux qui hantent nos plateaux ? proposa quelqu'un d'une voix tendue.

— J'en doute, dit Blade. Il n'aurait pas assez de place ici. Non, c'est autre chose...

Ils avancèrent prudemment s'interrogeant sur l'identité de cette créature, mais aussi sur les raisons d'être de cette galerie. Les blocs de pierre étaient extraits à l'air libre. Nul n'était donc besoin de creuser ainsi la roche pour s'en procurer. Ils reçurent bientôt des éléments de réponse à cette question, lorsque les flammes des torches se reflétèrent une surface brillante qui transmutait le jaune émis par les torches en petits arcs-en-ciel irisés.

— Une veine cristalline ! souffla Derwella. Bran l'examina avec attention.

— Elle n'est pas très pure. On y voit des souillures à l'intérieure.

— L'extraction des pierres a dû mettre à jour ce gisement, dit Blade.

— Et ils ont creusé plus profond pour découvrir du cristal de

qualité, précisa Derwella, mais leurs efforts ont été vains ! Le vrai cristal utilisé par les Filles de la Mère, celui qui possède les vibrations spirituelles, celui-là ne se rencontre jamais dans une roche comme celle-ci.

Blade se désintéressa bien vite de l'examen de la veine cristalline car, à un mètre de là, une ombre gisait sur le sol. Il approcha sa torche et éclaira le corps sans vie d'un Otwart. Cette macabre découverte raviva l'inquiétude des Ewendyls, surtout lorsqu'ils eurent remarqué qu'il manquait une jambe au cadavre. Celle-ci avait été tranchée, mais le membre avait disparu. Blade s'attarda longuement sur les traces laissées par terre. Il y avait eu combat plusieurs Otwards avaient affronté un ennemi inconnu. Les talons de leurs bottes s'étaient profondément imprimés dans le sol. À côté de leurs empreintes, s'en trouvait une autre d'aspect bien différent, qui révélait aux yeux de Blade, la nature de la créature retranchée en ces lieux.

Il ordonna à tous de se taire. Les Ewendyls obtempérèrent et tendirent l'oreille mais ne recueillirent que le silence de mort qui habitait le lieu. Quant à Blade, son écoute était perturbée par les respirations, le froissement des étoffes sur les corps. Savoir respecter un silence total était un exercice difficile dont ses compagnons, avec la meilleure volonté du monde, ignoraient la maîtrise.

Il leur demanda de demeurer sur place et s'éloigna, seul, dans le noir. Il se déplaçait comme un fauve sans produire le moindre bruit, le plus discret frôlement, avançant lentement vers un son à peine audible, comme un imperceptible cliquetis. Puis il interrompit sa progression et s'enfonça dans une anfractuosité de la roche et attendit patiemment. Ses yeux s'habituerent peu à peu à l'obscurité et il remarqua que les lignes sinueuses de cristal emprisonnées dans leur gangue rocheuse dispensaient une minuscule clarté qui permettait de distinguer vaguement le contour des choses.

Le temps glissa doucement. Blade se demandait si cette persévérance porterait bientôt ses fruits. Les Ewendyls devaient s'impatisser, s'inquiéter de son absence. Parfois un écho discret de leurs venait jusqu'à lui. Et il espérait qu'ils repoussaient toute idée de le rejoindre, ce qui aurait réduit à néant son attente.

Un souffle léger se fit entendre. Une ombre s'interposa entre Blade et l'infime reflet du cristal. Elle se dirigeait vers les Ewendyls, marchant à pas de loup. Blade attendit un court instant puis se glissa furtivement derrière elle. Il la suivit avec une extrême prudence, respectant ses pauses, réglant sa propre respiration sur la sienne, dans une économie de gestes admirable.

La lumière des torches des Ewendyls dispensa peu à peu une faible lueur dans la galerie, et l'ombre mystérieuse devint silhouette

humaine ! L'aveu révélé par l'empreinte examinée quelque temps auparavant était à présent confirmé : la créature traquée par les Satars était un homme.

Blade prit le risque de s'approcher davantage. L'homme était immobile. Tapi dans l'obscurité observait les intrus regroupés autour des torches. Blade s'aperçut qu'il tenait dans une main une sorte de serpe à large lame et dans l'autre, l'extrémité d'une chaîne encore reliée à sa cheville gauche. Il ne fallut guère de temps à Richard Blade pour comprendre à qui il avait affaire : un prisonnier en fuite !

Mais si cette constatation expliquait le comportement des Satars qui souhaitaient ardemment remettre la main sur le fuyard, elle n'éclairait pas pour autant la terrible frayeur qu'il inspirait aux autres Otwards. L'homme devait être très dangereux ! Chassé comme une bête, acculé dans cette galerie, son instinct de survie était en alerte. Il réagirait violemment à la moindre tentative d'approche directe. Le seul moyen que Blade entrevoyait afin de protéger tout le monde, y compris cet inconnu, était de lui bondir dessus et de l'immobiliser avant qu'il n'utilisât son arme.

Les chances de succès d'une telle opération se heurtaient pourtant à un détail essentiel : prêt à attaquer à la moindre occasion, l'être qui observait les Ewendyls présentait une carrure d'athlète ! Le clouer au sol ne s'annonçait donc pas aisé, mais Blade avait-il le choix ? Il ne perdit pas plus de temps à estimer les risques.

Il réduisit encore la distance le séparant de l'homme qui, l'attention concentrée sur les Ewendyls, ne soupçonnait pas un instant que le danger pût survenir dans son dos, puis il bondit brusquement.

L'homme n'eut pas le temps de se retourner. Il bascula en avant, tandis qu'une poigne vigoureuse lui arracha la serpe. Sa réaction fut rapide : d'un puissant coup de reins, il désarçonna Blade qui roula sur le côté sans pour autant lâcher sa proie. Le violent corps à corps qui s'ensuivit alerta bientôt les Ewendyls qui se précipitèrent vers le lieu du combat.

Sous la lumière jaune et tremblante de leurs torches, le spectacle les figea dans la stupeur. Méog affrontait un Diable noir dont parlaient les textes sacrés ! La peau couleur nuit de la créature luisait comme un cuir mouillé. Sa bouche ouverte râlait, laissant apparaître une rangée de dents pointues ainsi qu'une langue épaisse peinte avec le rouge du feu. Les paroles qu'il proférait entre deux cris de rage étaient incompréhensibles. Mais la surprise des habitants de la Terre d'Ewen fut à son comble lorsqu'ils entendirent leur souverain s'exprimer dans un même langage, comme si le Diable noir avait déjà introduit le poison de la démence dans l'âme de leur roi. Comment les Ewendyls auraient-ils pu se douter de l'étrange aptitude à parler tous les

langages de leur souverain ? Ils virent là un présent de la Mère Protectrice. En fait, par un mystère encore inexpliqué, Blade bénéficiait du don des langues lors de sa translation dans une dimension.

D'une solide clé à la nuque, Blade immobilisa son adversaire. Bran fit mine de vouloir porter un coup d'épée dans le ventre offert du Diable noir.

— N'en fais rien ! tonna Blade. Cet homme n'est pas notre ennemi.

L'appellation « d'homme » concernant cette créature sidéra les Ewendyls qui craignirent sérieusement pour la raison de Méog. D'autant plus que ce dernier, s'adressant à son prisonnier, recommença à parler ce langage obscur dont les claquements et les borborygmes ne véhiculaient aucun sens.

« L'homme » cessa soudain de se débattre. Ce revirement inquiéta les Ewendyls, persuadés qu'il ne pouvait s'agir que d'une ruse sournoise de la créature et, trente secondes plus tard, lorsque Blade la libéra, effrayés, ils reculèrent de deux pas et pointèrent leurs armes dans sa direction. L'homme noir se précipita sur sa serpe et se mit en position de combat.

— Rengainez vos épées ! ordonna Blade en s'interposant entre eux et lui. Cet homme n'est pas ce que vous croyez.

À contrecœur, ils obéirent à leur roi qui se détourna d'eux pour entamer une conversation avec le pauvre hère. Blade eut bien vite confirmation de ce qu'il avait déjà compris.

L'homme se nommait Yoba et était un esclave en fuite. Né sur une terre lointaine et jusqu'alors inconnue des autres peuples, il avait été capturé par les Otwards qui le retenaient prisonnier ici depuis trois ans. Il était parvenu à s'échapper. Poursuivi, il s'était réfugié dans cette galerie.

Au fur et à mesure de son récit, Blade traduisait à l'intention des Ewendyls. Mais il omit sciemment de relater certains événements, tel celui où le fuyard avait découpée la jambe d'un Otwart mort pour se nourrir. Déjà troublés par l'existence d'un tel personnage, les Ewendyls n'auraient sans doute pas pu concevoir ni supporter l'idée de l'anthropophagie. En revanche, Blade rapporta mot pour mot les souffrances endurées par l'esclave et l'examen de son dos apporta la preuve qu'il n'exagérait pas : une plaie cruelle sous l'omoplate droite témoignait de l'atrocité avec laquelle les Satars avaient traité cet homme. L'exploitation de la carrière arrivant à son terme, les Otwards s'étaient débarrassés des esclaves en les exterminant sur place. Afin de satisfaire un inconcevable sadisme, les officiers satars avaient conservé, en vie certains d'entre eux et se livraient depuis lors à un jeu

odieux, inhumain. Des tortures plus féroces les unes que les autres plongèrent les survivants dans un terrible et insupportable cauchemar. Ils succombèrent tous tôt ou tard à ce traitement impitoyable. Yoba était la dernière victime des Satars. Ils lui avaient découpé dans le dos un morceau de chair d'une dizaine de centimètres carrés et « s'amusaient » à l'inonder de sel afin d'assister aux réactions de l'homme qui hurlait et se tortillait dans tous les sens. Insensibles face à ses manifestations de souffrances, les tortionnaires cherchaient à rivaliser entre eux en inventant des supplices nouveaux susceptibles de déclencher chez leur pauvre victime des réactions plus exubérantes, plus « divertissantes ».

Au cours de la dernière séance, les Satars s'étaient laissés abuser par un malaise de Yoba. Ils s'étaient détournés le temps de vider une bouteille de vin. Mettant à profit leur inattention, l'esclave leur avait faussé compagnie. Tuant deux soldats otwards dans sa fuite, l'un par strangulation, l'autre en lui sectionnant la carotide au niveau du cou l'aide de ses dents pointues, il s'était réfugié dans l'immense carrière puis, dans la galerie où il avait peiné durant de si longs mois.

Cette éprouvante narration eut le mérite de transformer l'opinion des Ewendyls.

— Comment les Otwards ont-ils pu tomber si bas ? souffla Derwella d'une voix émue.

— Les membres de la garde de Satarsis ont toujours eu un comportement barbare, commenta Bran, mais là, vraiment, ils ont franchi des limites inimaginables.

Chaleureusement, les uns après les autres, ils posèrent leur main sur l'épaule de Yoba, cherchant à lui faire sentir la compassion qu'ils éprouvaient à son égard, même si son physique les déroutait encore un peu.

— Nous savons maintenant à qui nous avons à faire, affirma Blade et il n'y a guère de pitié ni d'honneur à attendre de pareilles engeances... J'ai une idée pour sortir d'ici, mais j'ignore si ce plan nous débarrassera des Otwards ou causera notre perte à tous...

*

* *

Dès qu'ils entendirent des pas se rapprocher de l'entrée de la galerie, les gardes otwards alertèrent immédiatement les trois officiers satars. Pour couper la route à un éventuel mouvement de retraite, les soldats se disposèrent en arc de cercle devant le trou, prêts à lâcher leurs flèches au moindre mouvement suspect. Ils virent avec soulagement la silhouette de l'un des Ewendyls se détacher dans la

pénombre. L'homme portait un corps sur les épaules. Ils reconnurent avec plaisir et soulagement l'esclave noir qui s'était enfui.

Blade s'avança vers les Satars. Imperceptiblement le cercle des Otwarts se referma. Blade déposa Yoba aux pieds des Satars.

— Notre Diable noir, s'exclama l'un d'eux, enfin !

— On te l'avait demandé vivant ! lâcha un autre.

— Je n'ai pas pu faire autrement. Il a massacré tous mes compagnons.

Les Satars échangèrent un regard amusé.

— Tes amis sont morts ? fit l'officier qui les a accueillis à la muraille. Eh bien, comme tu as vu ce que tu n'aurais pas dû voir, tu vas les rejoindre !

Blade prononça une parole incompréhensible pour les Otwarts, mais Yoba n'attendait que ce mot pour entrer en action. Il envoya, un violent coup de pied dans le bas ventre d'un Satar et renversa les deux autres en leur soulevant les jambes. Deux arbalétriers otwarts, qui tenaient Blade en joue, décrochèrent leur flèche et... ratèrent leur cible. Anticipant leur réaction d'une fraction de seconde, Blade s'était en effet jeté à terre et les deux traits allèrent se ficher dans la poitrine de leurs compatriotes. Les tireurs n'eurent pas le temps de réarmer. Ils furent frappés dans le dos par les Ewendyls qui venaient de jaillir subitement de la galerie.

Après son roulé-boulé, Blade s'était précipité pour aider Yoba. D'un puissant coup de lame, il fendait le crâne du Satar qui l'avait mené en ces lieux, tandis que l'esclave, saisi d'une furie vengeresse s'acharnait sur le corps d'un de ses tortionnaires qu'il avait égorgé à coup de dents. Le troisième Satar, épée au poing, s'apprêtait à frapper Yoba. Une violente riposte de Blade contrecarra ses plans. Il ne fallut guère de temps à l'officier otwart, pour estimer la dextérité, et la puissance de son adversaire. Blade était un redoutable combattant et le Satar s'arrangea bien vite pour se placer dans la zone de combat de ses hommes qui vinrent à sa rescousse. Cette tactique lui permit rapidement de s'esquiver. Abandonnant l'arène, il s'enfuit à toutes jambes.

De son côté, Blade parvint à se dégager de la mêlée mais l'effet de surprise provoqué par le stratagème qu'il avait mis au point commençait à s'essouffler. Les Otwarts, supérieurs en nombre, se ressaisissaient. Blade ne pouvait donc pas planter là ses compagnons pour se ruer à la poursuite du Satar. Pourtant l'idée que cet homme put se sauver lui était inacceptable. Il s'empara de l'arc et du carquois d'un Otwart mourant et s'avança au bord de la plateforme. Yoba dont la folie meurtrière s'était apaisée le suivit et, se battant comme un

tigre, protégeait les arrières de son nouvel allié. En contrebas, sur le niveau inférieur, le Satar courait à toute vitesse. Blade banda l'arc presque jusqu'au point de rupture et, au moment précis où le misérable lâche allait aborder le virage et disparaître de sa ligne de tir, il décocha sa flèche. Elle percuta l'homme au milieu du dos et traversa son corps de part en part. Le Satar courut encore sur quelques mètres avant de s'écrouler comme une masse.

Blade ne s'attarda pas et repartit combattre aux côtés de ses hommes. Deux Ewendyls avaient déjà succombé. Derwella, aux prises avec trois Otwarts, était en mauvaise posture. Blade vida son carquois en rétablissant un relatif équilibre entre les adversaires, puis il entra en lice, épée en main. L'atout majeur dont disposait les Ewendyls était la présence de Yoba et sa façon, si inhabituelle pour des soldats, de se battre. Vif, puissant, il évitait les coups puis bondissait sur son ennemi, le mordant à la gorge ou lui vrillant la tête d'un geste sec qui ne pardonnait pas. Le spectacle qu'il offrait était effrayant et les Otwarts, répugnant à l'attaquer, perdaient souvent la vie quand, occupés à lutter contre un Ewendyl, ils ne pouvaient s'empêcher de jeter de furtifs et inquiets coups d'œil dans sa direction. Ces instants d'inattention, aussitôt mis à profit par leur adversaire direct, leur étaient fatals.

Le sort voulut que Yoba affrontât le dernier Otwart encore vivant. Terrorisé, l'homme chercha s'enfuir ; il partit en courant, abandonnant ses armes derrière lui. Malheureusement pour le pauvre soldat, la vélocité de l'homme noir, décuplée par le désir de vengeance, était insurpassable. Une poignée de secondes plus tard, le fuyard se sentit attrapé par les cheveux et tiré en arrière. Il poussa un hurlement pathétique lorsque des crocs se plantèrent dans sa nuque. Il fut décollé de terre comme un vulgaire ballot, de paille puis projeté dans le vide du haut de la plateforme. Son cri se répercuta contre les parois des falaises grises de la carrière. Lorsque son corps gesticulant se fracassa tout en bas, l'écho de sa voix résonna encore durant une longue minute, avant d'être brusquement happé par le silence.

Débarrassés de leurs adversaires, les Ewendyls ressoudèrent leurs rangs et constatèrent avec douleur amertume que la mort avait fauché trois d'entre eux. Sans prononcer une parole, ils soulevèrent les corps et, quittant la plateforme du combat, ils empruntèrent en sens inverse la rampe d'accès qui les avait menés jusqu'à l'entrée de la galerie.

À l'écart de la carrière, à l'ombre d'un bosquet de petits résineux verdoyants, ils ensevelirent les cadavres sous l'œil étonné de Yoba dont, semblait-il, les coutumes différaient radicalement de celles de ses nouveaux amis. Il finit par s'en ouvrir à Richard Blade.

— Pourquoi ne pas laisser le soleil et le vent s'approprier les

cadavres ? murmura-t-il l'air effaré. Et comment ainsi cachés sous la terre, les bons esprits pourrissent-ils découvrirent leurs âmes ?

— Chaque peuple possède une vision du monde qui lui est propre, expliqua Blade. Et des croyances diverses poussent sur ces conceptions.

Le regard de Yoba se voila un instant et une ride soucieuse apparut sur son front. Les paroles de Blade avaient engendré une réflexion tourmentée.

— Tu veux dire alors... commença l'homme, qu'il y a autant de croyances qu'il y a de peuples dans ce vaste monde ?

— Certaines croyances franchissent les frontières et les barrières raciales, mon ami.

— Oui... acquiesça-t-il toujours songeur et un peu inquiet. Mais si mes croyances, qui sont justes et bonnes pour moi et les miens, ne sont pas justes et bonnes pour ceux de ta race, qu'est-ce que cela signifie ?

Blade considéra Yoba avec infiniment de considération. Cet homme, traité comme un esclave et même pire, comme une bête, par les Otwards, malgré sa pratique de l'anthropophagie et sa manière si animale de combattre, cet homme possédait un esprit subtil où l'intelligence œuvrait avec sagesse.

— Cela veut-il dire que la vérité n'est pas une ? Se répondit-il à lui-même. Ou bien que ma vérité est fausse ?

Blade lui posa la main sur l'épaule.

— Yoba, je ne peux t'apporter de réponse toute faite. C'est à toi de trouver...

Il abandonna un moment l'homme noir à ses considérations philosophiques et se joignit aux Ewendyls qui entamaient une prière pour leurs défunts compagnons.

Durant la courte cérémonie, le vent porta à leurs narines des effluves nauséabondes, celles-là même qui les avaient accueillis lors de leur arrivée en ces lieux.

Sitôt achevés les chants, les Ewendyls, mains posées sur le nez, cherchèrent à échapper à ces relents infects. Blade remarqua alors que Yoba ne paraissait nullement indisposé par cette odieuse senteur.

— D'où provient cette odeur ? lui demanda-t-il.

L'homme noir désigna une petite élévation à une centaine de mètres de là. À son visage soudain empli de tristesse, Blade devina ce que la butte dissimulait. Il n'en entraîna pas moins ses soldats dans cette direction.

L'effrayant spectacle qu'ils découvrirent au sommet leur glaça le

sang. Une gigantesque fosse avait été creusée et des centaines de cadavres entassés dans des positions pitoyables se décomposaient à l'air libre. Les corps étaient ceux d'hommes noirs, compagnons de captivité de Yoba !

— Voilà tout ce qui reste des habitants de mon village, murmura Yoba d'une voix étranglée. On les a exterminés, il y a plusieurs jours sans qu'on en sache la raison. Sans doute n'avaient-ils plus besoin de nous. Les Satars nous ont fait piocher la terre, puis lorsque le trou a été assez grand, ils ont ordonné à leurs hommes de nous abattre sans attendre. Les flèches ont d'abord atteint ceux qui se trouvaient autour du trou, puis elles ont porté la mort parmi ceux qui tentaient de sortir de la fosse. Les mains s'enfonçaient désespérément dans la terre, car après trois mètres d'escalade les prises se dérobaient et mes compagnons glissaient tout au fond. Cette pluie de carnage a duré, duré. Soudain, sur un geste de l'un des Satars, le massacre s'est arrêté. Il ne restait plus guère que quelques survivants dont j'étais. Et tu sais à quelle fin répondait cette subite commisération. Il eut mieux valu que nous mourions tous dans ce trou !

— Tu n'aurais pas pu venger les tiens, déclara Blade.

— Ce fut une satisfaction, c'est vrai. Mais si la plaie qui me lacère le dos cicatrisera tôt ou tard, celle de mon cœur saignera à jamais !

Les Ewendyls prirent véritablement la mesure des souffrances de cet être, qu'ils avaient de prime abord considéré comme un démon, et de la barbarie qui s'était emparée des Satars.

— Roi Méog, intervint Bran, permettez-nous de recouvrir de terre tous ces malheureux.

— N'en faites rien, ordonna Blade, la seule consolation pour notre ami est de savoir que le vent et le soleil s'occupent des siens, et que les esprits bénéfiques guident leurs âmes vers un monde plus heureux.

Bran ne dissimula pas son étonnement, mais comprit qu'il fallait respecter ces volontés.

— Qu'allons nous faire maintenant ? demanda Derwella, l'esprit désorienté par la tournure si cruelle qu'avaient pris les événements.

Blade adressa la réponse de façon solennelle tous ses compagnons.

— Ce qu'il aurait fallu faire depuis longtemps gagner le château de Satarsis et lui demander comptes !... Et surtout, ajouta-t-il après un temps, sauver la vie de ceux des nôtres qui, sous le prétexte de la réunion quinquennale, sont tombés dans la gueule du loup !

Les Ewendyls murmurèrent alors d'un même souffle angoissé, le nom de la seconde épouse de leur souverain : Merzhérian !

Ils suivirent d'un pas décidé leur roi qui se dirigeait vers les

montures et ceux d'entre eux qui, jusqu'alors n'en avaient pas encore pris conscience, comprirent que, désormais, une page de l'histoire de leur peuple avait été tournée. Les heures, les jours qui allaient suivre auraient la couleur de la guerre !

CHAPITRE IX

Tel un vent empressé courant sur les herbes, les thorns filaient dans la plaine. Leurs bonds graciles et puissants tentaient de regagner la course contre le temps. Leurs cavaliers ne les ménageaient pas. Les nuits étaient courtes, les haltes si brèves qu'elles permettaient à peine de reprendre haleine. Bêtes et hommes mangeaient sans dételer. Chaque minute était précieuse et nul parmi la troupe n'aurait, pour quelles que raisons que ce fût, gâché ce trésor en grignotant un instant supplémentaire. La vie de Merzhérian, celles du commandant Tréveur et de tous les Ewendyls partis pour le fief otwart pouvaient se jouer dans ces moments volés au devoir, à l'honneur.

Yoba s'était rapidement habitué au rythme particulier des montures et s'il avait, durant les premières heures, un peu ralenti l'avancée, il caracolait à présent en tête, au côté de Blade et de Derwella.

La troupe avait tout d'abord évité les villages otwards, mais plus ils se rapprochaient de leur but, plus la densité d'habitations et de bourgs augmentaient. La présence au sein de cette équipée d'un Diable noir aurait provoqué une panique ardente et annoncé la fin de leur approche discrète.

Il fallait donc pallier ce risque. Alors qu'ils contournaient prudemment un hameau dominé par un couvent des Filles de la Mère, Blade eut une idée qui régla bien vite ce problème. Accompagné de Derwella, il alla subtiliser une robe bleu outremer, un voile et une paire de serviettes qui séchaient dans l'arrière-cour de l'édifice. Quelques minutes plus tard, Yoba fit de son mieux pour s'en vêtir. Le voile bien entendu ne posa aucun problème, mais Derwella dut découdre la robe en plusieurs endroits et libérer les ourlets afin que la forte carrure de l'ancien esclave puisse entrer dans l'habit. Blade acheva le déguisement en introduisant les serviettes roulées en boule à l'emplacement des seins.

— Eh bien, commenta Richard Blade en souriant voilà une Fille de la Mère qui ne manque pas de muscles !

Les Ewendyls n'hésitèrent pas à marquer leur amusement mais Yoba, se sentant un peu ridicule dans ce déguisement encore étriqué, tarda à se joindre à eux.

— Tu peux être sûr, lui déclara Blade dans sa langue, que nul

mâle de ce pays ne te sautera dessus pour te dérober ta fleur !

Le rire de Yoba surpassa alors en puissance ceux de tous les Ewendyls réunis.

Très vite Blade donna le signal du départ et les sujets du roi Méog reprirent leur course effrénée vers le lieu où semblait se tramer le plus terrible complot que les peuples de ce continent aient jamais connu...

D'après les estimations de Bran et de Derwella, la réunion quinquennale ne devait effectivement commencer qu'à la tombée du jour. La folle allure des thorns qui, épuisés, menaçaient de s'écrouler à tout instant, avait rempli son rôle. Le château de Satarsis devait se trouver maintenant à un peu plus d'une demi-journée de course.

Après quelque temps, tandis qu'ils chevauchaient à l'écart de la route, à travers pré, Derwella fit stopper la troupe à un endroit légèrement surélevé qui permettait d'embrasser une partie de la plaine.

L'expression interdite de la première épouse du roi Méog trahissait un trouble certain. À la recherche d'une chose qu'elle ne découvrirait pas, elle scrutait de façon nerveuse l'horizon rendu un peu flou par une brume de chaleur.

— Je ne comprends pas, commença-t-elle, le château n'est plus là ! Pourtant je ne puis me tromper, je reconnais la grand-route qui file droit devant, et les villages, et les reflets argentés au loin qui proviennent du grand fleuve de la plaine.

— Où se situait le château dans ton souvenir ? questionna Blade surpris qu'un pareil monument puisse ainsi disparaître.

Derwella pointa un doigt vers l'horizon.

— Tout là-bas, là où se dresse maintenant cette petite montagne.

— C'est impossible ! s'écria Bran. D'où vient cette montagne ? Seule la puissance de la Mère protectrice aurait pu faire jaillir des entrailles de la terre une telle élévation !

Sur la route qui serpentait vers l'horizon, des caravanes se dirigeaient vers cette mystérieuse montagne.

— Inutile de discourir davantage, coupa Blade joignons-nous à ces gens. Peut-être obtiendrons-nous les informations qui nous font défaut.

Les Ewendyls galopèrent en direction de la grand-route où se hâtaient des commerçants retardataires qui fouettaient des galds rétifs, attelés à de pesants chariots. Marchands de tissus colorés, de bimbeloterie, de vaisselle, d'articles venant d'au-delà des mers, tous songeaient au profit qu'ils retireraient des marchés organisés en marge de la réunion quinquennale. Des moniales, perchées en amazone sur des sortes de thorns, doublaient les convois au petit trot en veillant

bien à ce que le vent ne soulève point leur voile.

Une troupe de bateleurs tirant une charrette à main, contenant balles et arceaux de métal argenté, subissait le courroux d'un vassal otwart qui refusait de chevaucher à l'étroit sur la route et entendait bien qu'on lui fît place. Ses hommes, non contents d'avoir contraint les saltimbanques à céder le passage, avaient effrayé l'attelage d'un vieux marchand granwod qui ne parvenait pas à apaiser les bêtes affolées. Son long chariot cahota dans la prairie et s'immobilisa enfin lorsque son essieu arrière brisa dans une ornière. Les galds, libérés de leur joug, en profitèrent pour s'enfuir, sourds aux hurlements de leur maître.

— Rattrapez ces bêtes ! ordonna Blade à ses soldats tandis qu'ils s'approchaient du lieu de l'accident.

Quatre Ewendyls se lancèrent immédiatement à leur poursuite.

— Pourris d'Otwarts ! cria le Granwod à l'intention des hommes du vassal à présent hors de portée.

Debout devant son chariot amputé de ses roues arrière, il contemplait le désastre en se tirant les cheveux de rage et de désespoir. Puis prenant à témoin Blade et Derwella, il s'épancha sur son infortune.

— Qu'ai-je fait à la Mère pour qu'elle me traite ainsi ? Les Otwarts m'ont fait perdre un temps fou à la frontière. Il m'a fallu soudoyer les gardes, puis encore deux officiers satars ! Et voilà maintenant qu'ils me ruinent totalement. Je me suis endetté pour me procurer tous ces tissus et les vendre à la foire. Après tous ces efforts et ces risques, achever son périple à une demi-journée du but, est vraiment trop injuste !

Puis, voyant que les Ewendyls lui ramenaient ses deux galds enfin calmés, il s'apaisa un peu lui aussi.

— Cela fait plaisir de rencontrer des gens charitables, fit-il, mais cela n'arrangera pas mes affaires.

Blade mit pied à terre.

— Tu peux toujours charger tes bêtes et vendre ce que tu pourras transporter.

— Une misère... commença l'homme.

— Où se trouve le château de Satarsis ? coupa Blade qui ne souhaitait pas s'éterniser sur le sort, fût-il pitoyable, du commerçant.

L'homme haussa les épaules.

— Si je le savais ! Je n'ai fait que suivre les indications des Satars. Ils m'ont dit : « lorsque tu sera sur la grand-route, dirige-toi vers la montagne. » Eh bien, je ne l'ai toujours pas vu ! Et je crois que tout le

monde est logé à la même enseigne. Personne n'a approché le château depuis plusieurs années et, d'après ce que j'ai compris en parlant avec des paysans sur la route, seuls les Satars circulent librement dans le pays otwart et savent ce qu'il en est de ce château.

« Nous les marchands ! On nous faisait déballer, nos marchandises à la frontière ou dans les compagnes. Et ce sont les Satars eux-mêmes qui livraient les villages et le fief de Satarsis.

Blade et les Ewendyls laissèrent le marchand à ses problèmes et suivirent en parallèle la grand-route. Au fur et à mesure qu'ils chevauchaient et que les brumes de chaleur s'évanouissaient, la montagne affirmait ses contours, révélant des arêtes droites surprenantes, des décrochements fort peu communs. Puis, soudain, comme déchirant un voile, sa véritable nature sauta aux yeux, stupéfiant les cavaliers qui stoppèrent leur course : la montagne était une gigantesque construction d'origine humaine, un château né de la démesure, une folie ayant pris corps ! Le mur entourant le territoire otwart n'était donc qu'un trompe-l'œil, un leurre, ou tout au moins la partie jusqu'alors visible de l'iceberg, car le Grand Chantier de Satarsis était là, devant eux !

— C'est incroyable ! souffla Derwella, comment peut-on bâtir une chose pareille, si gigantesque, et en si peu de temps ?

— N'oublie pas la carrière et son charnier, Derwella, lui répondit Blade. Et rappelle-toi que pas un Ewendyl parti pour le Grand Chantier de Satarsis n'est revenu chez lui.

— Tu veux dire que...

— Ce château s'est élevé sur le sacrifice de leurs vies !

Les Ewendyls, gorges serrées, furent sur le coup envahis par un profond abattement. Comment serait-il possible de lutter contre des volontés ayant été capables de concevoir et de mener à bien une telle réalisation ? Il leur semblât qu'il était trop tard, que tout était joué. Satarsis était d'ores et déjà vainqueur et nul n'aurait assez de force, de puissance, pour modifier le destin qui s'était incliné en faveur du seigneur des Otwards !...

— Ne perdons pas de temps, dit Blade d'un ton ferme en rompant le silence malsain qui pesait sur ses compagnons. Allons.

Ils longèrent encore la route puis, à deux cents mètres de l'immense édifice, se rangèrent derrière l'escorte d'un seigneur granwod.

Le château étendait son ombre titanesque sur près d'un kilomètre. Son architecture était tout à la fois sophistiquée et d'une brutalité crue. Les nombreux étages et décrochements constituaient de multiples zones de défense en sectionnant l'accès, lui conférant une

succession de places fortes qu'un assaillant éventuel aurait pour rude tâche de prendre les unes après les autres, et ainsi de renouveler autant de fois que nécessaire des efforts colossaux. Le coût d'un pareil assaut serait sans nul doute très élevé. Compte tenu du niveau de technologie de ces peuples, cette construction était quasiment imprenable !

Des gargouilles hideuses, sculptées le long des créneaux, remplissaient à merveille leur rôle d'épouvantail. Leur vue faisait froid dans le dos et plus d'un marchand détournait les yeux afin d'éviter leur regard de pierre.

À l'entrée, des Satars, épée en main, surveillaient les nouveaux arrivants. Arrêtant avec la même rudesse le marchand de verrerie ou le seigneur, déclenchant parfois, chez un vassal de la plaine ou un souverain granwod, une juste indignation. D'un signe de tête les officiers satars, apaisaient le zèle de leurs hommes, selon un rite convenu d'avance. Vigilants à ne pas dépasser certaines limites, ils humiliaient, sondaient la force de caractère de ceux qui se rebiffaient.

Les Ewendyls ne souhaitaient nullement attirer l'attention sur eux, aussi se tenaient-ils le plus près possible de l'arrière de la troupe du seigneur granwod qui les précédait. Ils espéraient pénétrer à sa suite, sans devoir décliner leur identité. Derwella et Bran avançait en tête, Blade ayant jugé plus prudent de se mettre en retrait.

— Hé vous ! s'écria soudain un Satar. Vous n'êtes pas des Granwods ?

Derwella n'apprécia pas le ton avec lequel l'homme lui adressait la parole. Une terrible vague de colère bouillonna en elle, mais elle parvint à se contenir.

— Je suis Derwella, première épouse du Roi Méog, seigneur ewendyl !

L'homme considéra avec méfiance les habits de paysan de cette soi-disant reine ewendyl.

— Pourquoi vous collez-vous ainsi contre les autres ? poursuivit le Satar, une intolérable insolence dans le regard.

Derwella ne put se maîtriser. Sa jambe vola vers la tête du soldat et le talon de la botte le percuta au menton.

L'homme partit à la renverse.

Blade posa sa main sur le pommeau de son épée. Il regretta d'avoir laissé Derwella passer devant. Cette femme était trop fière, trop fougueuse, pour demeurer de marbre face à un comportement aussi injurieux envers sa personne.

— Que se passe-t-il ? tonna un officier en accourant avec ses

hommes déjà prêts à se battre.

— Demandez à cet homoncule ! s'écria Derwella en désignant le Satar assommé au pied de sa monture. Mais sachez qu'on ne traitera pas la reine Derwella comme une vulgaire paysanne !

L'officier jeta un regard dédaigneux au malheureux soldat, puis dévisagea cette redoutable femme.

— Vous êtes Derwella, épouse de Méog ? s'enquit l'officier avec plus de réserve.

— Dois-je passer la journée à déclamer mon nom à tous les sous-fifres du roi Satarsis avant de pouvoir m'asseoir à sa table ? lâcha-t-elle en foudroyant du regard le Satar.

Tant et si bien que les Ewendyls se demandaient si leur reine, par son obstination n'allait pas gâcher leur chance de pénétrer sans encombre dans le château.

L'officier soutint sans ciller le regard de Derwella mais une légère crispation à la commissure lèvres indiqua que cet affrontement le mettait mal à l'aise. Autour de lui, ses hommes attendaient la suite des événements, observant les réactions de leur supérieur. De l'autre côté de la porte, les Granwods eux aussi, assistaient à la scène. Le Satar comprit qu'il ne pouvait pas perdre ainsi la face.

— Quels sont ces habits pour une reine et pourquoi ne pas être arrivée hier, avec les autres ? questionna-t-il d'une voix moins ferme qu'à l'ordinaire.

Derwella faillit lui cracher à la figure un « que vous importe misérable larve ! », mais elle sentit la main de Blade qui lui frôlait le dos, l'incitant à profiter de la situation embarrassante dans laquelle trouvait l'officier satar. Une insulte de plus et, acculé tel un renard blessé, il mordrait, agissant en fonction de son orgueil. Une porte de sortie honorable et il en profiterait pour se désengager de cet intolérable guêpier.

Derwella se pencha vers lui et adoucit son regard avant de lui adresser de nouveau la parole, suffisamment fort pour que tous puissent entendre.

— J'ai été malade sur la route et j'ai dû me reposer, officier. Aurais-je dû retarder tout le monde dites-moi ?

Le Satar sentit son être se dénouer. Il accueillit ce soulagement avec grande discrétion.

— Sûrement pas, dame Derwella. Mais nos consignes sont strictes, et nous devons relever la moindre étrangeté.

— Quant à mes vêtements et ceux de mon escorte, il s'agit d'une pénitence dédiée à la Mère Protectrice.

Le Satar avait obtenu réponse à chacune de ses questions. La reine Derwella était réputée pour sa grande liberté et un comportement parfois excentrique.

— Maintenant que la situation est claire, déclara-t-il enfin, vous pouvez passer.

Il ordonna à un homme de les mener dans la zone réservée aux Ewendyls.

Derwella hocha la tête avec dignité et pénétra dans le château. Les Ewendyls défilèrent devant l'officier qui remarqua à cet instant deux présences intrigantes. Un homme coiffé d'un foulard autour de la tête et une Fille de la Mère à la carrure impressionnante. Il faillit intervenir, mais jugea plus confortable pour lui de s'abstenir. Il trouva aisément les arguments afin de faire taire sa conscience : après tout les Ewendyls peuvent bien porter un foulard sur la tête, et toutes les Filles de la Mère n'étaient pas, loin de là, des créatures à la taille fine ! Il regagna son poste et, comme un exorcisme, laissa ses hommes s'acharner longuement sur une pauvre famille otwart qui venait consulter, pour leur fille malade, l'un des médecins ambulants présents à la foire.

Tandis qu'ils évoluaient dans un imposant couloir dominé par de hauts remparts, Derwella se retourna et sourit à Blade.

— Alors, qu'as-tu pensé de ma petite prestation ? lui demanda-t-elle discrètement, prenant garde de ne pas être entendue par le Satar qui les guidait.

— Ton emportement a failli nous perdre ! répondit Blade sur un ton faussement mécontent. Il faudrait que tu parviennes à dominer tes pulsions.

— Comment ? fit mine de s'offusquer Derwella. Mais j'ai agi en parfaite lucidité en captant sur moi toutes les attentions !

À l'intérieur, le château était encore plus impressionnant et Richard Blade mit à jour le principe ayant présidé à sa conception. Bâtir un ensemble dont chaque partie pouvait résister de façon autonome. Une structure composée de plusieurs châteaux juxtaposés ! L'idée était splendide mais recelait un défaut : les échanges entre les différents lieux y perdaient en fluidité. Il était surprenant d'ailleurs que les esprits créateurs de cette monstruosité architecturale aient négligé cet aspect des choses. Sans doute était-ce pour cette raison qu'ils avaient songé à aménager de grands espaces, de vastes places sur lesquelles débouchaient les différentes artères qui, tracées à la règle, ne présentaient aucune courbe. Pas le moindre donjon qui ne devait ses plans à l'équerre. La fonctionnalité avait incontestablement prit le pas sur l'esthétique, même si, de-ci de-là, l'empreinte d'un

sculpteur indiquait une volonté modeste, étouffée, de faire jaillir du beau là où le pratique avait prévalu de façon tyrannique.

— Les Ewendyls sont ici ! déclara soudain le Satar s'effaçant devant une immense cour où de nombreuses tentes avaient été dressées autour d'un puits. À l'autre extrémité, une porte ouverte donnait accès à une tour.

Les deux sentinelles ewendyls qui montaient la garde à l'entrée de la cour furent surprit de découvrir dame Derwella.

Blade remarqua que, du haut des remparts, des Satars ne perdaient pas une miette de ce qui pouvait se passer dans le domaine réservé aux Ewendyls. Il murmura à Bran et à Derwella de faire en sorte que personne ne trahit sa présence incognito dans ces lieux.

— Je veux que chacun passe devant moi sans m'adresser un regard susceptible d'attirer l'intérêt sur moi. Je veux demeurer absolument libre d'aller et venir sans que ceux d'en haut sachent que je suis Méog.

Ils abandonnèrent leurs thorns épuisés aux palefreniers et se réfugièrent dans une tente. Le temps que l'information ait circulé parmi les leurs.

— Bran, renseigne-toi, je veux savoir où est Merzhérian et envoie-moi Tréveur.

Bran sortit de la tente. Yoba ôta le voile qui l'indisposait et s'assit à même le sol.

— As-tu un plan ? s'enquit Derwella en s'allongeant sur une couche afin de reposer son dos soumis à rude épreuve depuis quelques jours.

Près de l'ouverture de la toile, Blade scrutait les remparts.

— Pas encore... Nous avons beaucoup de choses à apprendre sur les intentions de Satarsis. Mais je ne vois pas d'un très bon œil ces Satars qui surveillent notre camp sans la moindre gêne. J'ai la désagréable impression que cette cour pourrait se transformer très vite en un piège infernal.

Informés, par Bran, les Ewendyls se transmettaient discrètement le message délivré par leur souverain. Le commandant Tréveur lui-même, effectua quelques détours avant de rejoindre la tente qui abritait Blade.

— Roi Méog, votre présence ici est un réconfort. Nous avons été effarés de découvrir le nouveau château de Satarsis et le nouvel esprit qui anime les Otwards. Je...

Le commandant devint raide comme une statue de marbre. Ses lèvres tremblèrent et il murmura en désignant Yoba d'une main

vibrante :

— Un Diable noir ! Les prédictions...

— Voyons Tréveur, s'indigna Derwella, tu ne vas pas reprendre à ton compte, les thèses des déviants !

— Du calme Tréveur, Yoba est un ami ! insista Blade.

L'Ewendyl ne parvenait pas à détacher son regard de l'étrange créature toute vêtue de bleu comme une Fille de la Mère et qui possédait une tête sombre comme la nuit.

Voyant que la stupeur de son commandant ne pourrait s'évanouir sans autre explication, il lui raconta rapidement la rencontre avec l'homme noir. Quelque peu rassuré, le commandant recouvra emprise sur lui-même et salua Yoba amicalement.

— Bon, maintenant que cela est réglé, conclut Blade, dis-moi où se trouve Merzhérian ?

— Dame Merzhérian a organisé une réunion informelle avec des moniales de son ancien couvent, expliqua le soldat avec empressement. Je l'ai fait prévenir de votre présence ici, mais je ne sais si elle pourra vous rencontrer avant la réunion quinquennale qui commence bientôt. Je dois vous prévenir qu'une rumeur circule parmi les Filles de la Mère. Plusieurs d'entre elles rencontrées durant notre voyage croient que le Fils de la Mère apparaîtrait bientôt, ici même !

— Merzhérian doit être folle de rage, commenta Derwella en se relevant. Je crains que la réunion quinquennale ne soit houleuse cette année.

Blade trouva que le mot était faible. « Explosive » eut été plus approprié ! Il se tourna de nouveau vers Tréveur.

— As-tu visité le château, vu où se trouvaient installés les seigneurs granwod et les autres rois des Hautes Terres ?

— Impossible, roi Méog, les Satars tiennent absolument à ce que chacun demeure dans sa zone d'affectation. Ils invoquent une mystérieuse conspiration qui en voudrait à Satarsis. Même dame Merzhérian ne peut se déplacer à sa guise. Nous avons presque l'impression d'être des captifs.

— Cette impression est assez justifiée, confia Blade en revenant observer les Satars qui menaient leur ronde sur les créneaux. Tréveur, je veux que tous nos hommes se tiennent prêts, arbalètes armées. Mais attention, toujours dans la plus parfaite discrétion. Surveillons à notre tour les Otwards, soyons attentifs à chaque mouvement suspect de leur part.

Bran entra à cet instant sous la tente, la mine conspiratrice.

— Seigneur, dame Merzhérian vous attend dans ses appartements,

elle souhaite vous rencontrer avant le début de la réunion.

— Mène-moi à elle.

— Je viens avec toi, déclara aussitôt Derwella.

— Tréveur, insista Blade avant de sortir, protège Yoba comme tu le ferais pour moi-même et surtout ouvre l'œil, car je crois que notre séjour en ces lieux ne s'achèvera pas sans que le sang ne coule.

En guise de réponse le soldat posa sa main sur son épée.

Blade et Derwella marchèrent sur les pas de Bran qui les guida vers la tour tout au fond de la cour immense. Ils y retrouvèrent un autre Ewendyl mieux au fait des dédales du château et connaissant par cœur le parcours menant aux appartements de la seconde épouse du roi Méog. Une poignée de minutes plus tard, ils pénétraient dans une chambre joliment décorée de tentures bleues, couleur des Filles de la Mère. Fébrile, Merzhérian les attendait marchant de long en large. Son ordinaire sérénité semblait avoir disparu. Elle demanda poliment aux deux soldats ewendyls de sortir afin de pouvoir ôter son voile devant son époux.

Son visage révéla une profonde anxiété, mais toujours attentive aux autres, elle s'enquit tout d'abord de la santé de son mari, puis se tourna amicalement vers Derwella.

— Ma sœur, qu'est-il arrivé à tes beaux cheveux ? demanda-t-elle d'un ton affligé.

Derwella éluda la question en lui demandant si tout allait bien pour elle. Merzhérian reprit son air tourmenté.

— La situation ici est sans rapport avec le passé, les Otwards sont devenus fous, mais plus grave encore : les fondements de notre religion subissent des attaques sans précédent. Les interprétations erronées de nos écrits ont séduit plus d'âmes que je ne le pensais. Sullana en personne adhère à ces thèses absurdes.

— Qui est Sullana ? demanda Blade.

— La femme de Satarsis, une Fille de la Mère très influente au sein de notre congrégation. J'ai même appris qu'elle avait l'intention de laisser le petit peuple assister à la réunion.

— Le petit peuple, s'insurgea Derwella, mais c'est une insulte à nos personnes ! La réunion a toujours été l'apanage des religieuses et des souverains. Le petit peuple ! Tu as raison Merzhérian, les Otwards sont fous !

Tout en écoutant Merzhérian, Blade s'approcha de la fenêtre qui dominait la cour des Ewendyls.

Regardant par-dessus les remparts, où les Satars montaient la

garde, il découvrit un fleuve tumultueux qui se frottait contre ce flanc du château.

Les puissants tintements d'une cloche annonçant l'ouverture de la réunion quinquennale le détournèrent de son observation. Merzhérian couvrit son visage de son voile bleu.

— Méog, il faut que vous assistiez à la réunion pour faire entendre raison à tous ces gens.

— Merzhérian, je vais y assister, mais sans me faire connaître. Je crois que cette réunion cache un piège ourdi par Satarsis. Je veux avoir les mains libres pour intervenir lorsque je le jugerai nécessaire.

La Fille de la Mère ayant acquiescé au projet de son roi, Méog et ses deux épouses quittèrent les appartements de Merzhérian. Bran et quatre Ewendyls les attendaient dans le couloir. Suivant les flèches inscrites sur les murs afin de guider les participants vers la grande salle de réunion, ils débouchèrent enfin sur une place gigantesque, parvis d'un édifice somptueux entièrement dédié à la Mère Protectrice.

Merzhérian se raidit lorsqu'elle découvrit deux statues colossales servant de colonne au fronton du temple. L'une personnifiait la Mère Protectrice telle qu'on avait l'habitude de la voir dans les couvents de la congrégation : une femme plantureuse vêtue d'une toge bleue, qui tendait les mains en signe de bénédiction ; l'autre, montrait un homme puissant, une épée dans la dextre, une tête de dragon dans l'autre, un pied fièrement sur un Diable noir cornu, terrassé. Identique aux dessins interdits que les déviants véhiculaient sous le manteau, la statue représentait le Fils de la Mère !

Déjà les participants à la réunion quinquennale entraient dans le temple. Les Ewendyls pressèrent le pas, conscients que l'avenir des peuples des territoires s'étendant des plateaux à la mer, allait se jouer là, dans les heures prochaines.

CHAPITRE X

Le temple dédié à la Mère Protectrice était à l'image du château de Satarsis : gigantesque et imposant ! Mais une différence majeure le distinguait du reste de la construction : sa forme circulaire. Les architectes avaient troqué règles et équerres contre le compas et ses habiles et douces possibilités. Sous le dôme de pierre, l'œil se reposait des agressions continuelles des angles, des arêtes. Ici, le regard glissait le long des courbes en un interminable voyage qui allait des visages de pierre taillés dans le mur aux rondeurs des colonnes qui supportaient une large galerie courant tout autour de l'immense salle de réunion.

Une dizaine de Filles de la Mère s'affairaient dans la partie basse, allumant des cierges et des encensoirs qui libérèrent bien vite une entêtante odeur de résine et de fleurs.

C'est dans la galerie supérieure que le petit peuple avait été admis à assister silencieusement et pour la première fois à la rencontre des différents souverains et des Filles de la Mère. Les Satars, dans un surprenant élan démocratique, n'avaient trié personne à l'entrée, laissant quiconque qui le souhaitait accéder à la galerie. Ils avaient bien sûr veillé à ce que nul ne se trompât dans son choix. Les marchands, les paysans, les simples soldats des différents peuples avaient été repoussés sans ménagement lorsque leurs pas égarés les avaient menés en direction de la partie basse réservée aux élites politiques et spirituelles.

Dès que la galerie fut estimée suffisamment remplie, les Satars refoulèrent violemment ceux qui insistaient pour pénétrer dans le sein des seins. Leur intransigeance eut tôt fait de dissuader les plus hardis. Aucune présence ne fut tolérée autour du temple et les Otwards firent en sorte de vider le parvis de tout indésirable.

Blade, Derwella et Bran avait bien failli arrivée trop tard. Les portes se refermèrent dans leurs dos peu après leur passage.

— Nous ne verrons rien d'ici, grogna Derwella indisposée par la foule et cette promiscuité trop excessive.

Les corps collés les uns aux autres dégageaient une chaleur croissante et une forte odeur de sueur commençait déjà à envahir la galerie.

Blade entreprit avec douceur mais fermeté de se frayer un passage

parmi les spectateurs curieux et avides d'observer ainsi les grands régler les affaires du monde. Sa large main se posait sur les épaules et écartait puissamment ceux qui se trouvaient sur son chemin. Les quelques velléitaires qui s'avisèrent de protester ravalèrent bien vite leur colère lorsque leur regard croisait celui de cet homme imposant au crâne curieusement enturbanné d'un large foulard noué derrière la tête. Son air décidé, autoritaire rendait inutile la moindre parole.

Bran et Derwella à sa suite, il atteignit le balcon de la galerie cependant que les seigneurs et les Filles de la Mère pénétraient à leur tour dans le temple.

Impressionné, le petit peuple ne perdait rien de ce qui se déroulait sous ses yeux. Les Filles de la Mère, comme des êtres éthérés dans leurs longues robes bleu outremer, semblaient glisser sur le sol. Leurs voiles onduaient sous un petit courant d'air. On eut dit que leurs âmes flottaient autour d'elles. Leurs gestes délicats, emplis de grâce et de précision légère attirèrent immédiatement l'admiration des plus austères. Jamais autant de religieuses n'avaient été embrassées par tant de paires d'yeux de souche modeste. L'une d'elles leva la tête vers la galerie, à la recherche de quelqu'un. Elle s'immobilisa un instant lorsqu'elle aperçut Blade et Derwella. Blade lui adressa un discret signe de la main. Merzhérian se sentit rassérénée de constater que son époux était bien là.

Les prêtresses s'installèrent dans le cercle le plus central formé par une table aux dimensions titanesques. Derrière elles, les souverains, représentants de tous les peuples, prenaient place sur le deuxième cercle légèrement surélevé par rapport à celui réservé aux religieuses.

Comme présidant la séance, une femme demeura debout tandis que tous se furent assis.

— Sullana ! souffla Derwella à l'oreille de Blade. Et l'homme assis derrière elle est le roi Satarsis, son époux.

Le plus puissant roi des Otwards était dans la force de l'âge. Son port de tête hautain, la raideur dans ses épaules, son vêtement aux chatoiements outranciers lui conféraient un aspect antipathique. Il laissait courir son regard sur ses pairs et ne semblaient pas remarquer les saluts discrets et les rires forcés que lui décochaient ses vassaux et quelques seigneurs granwod visiblement en quête de reconnaissance.

Sullana, son épouse, droite, majestueuse, attendait patiemment que l'assistance des seigneurs, daigne faire silence. Peu à peu tout bruit s'estompa. La femme éleva alors ses mains vers le ciel, paumes ouvertes et prononça la phrase rituelle qui ouvrait officiellement la réunion quinquennale.

— Que la Mère Protectrice se penche sur nous et nous inspire de

dignes pensées et de nobles sentiments !

Comme une seule bouche, les Filles de la Mère reprirent à leur tour la même sentence.

Après une courte minute de recueillement, Sullana reprit la parole.

— Bienvenue au château de Satarsis. J'espère que votre surprise a été grande en découvrant cette nouvelle architecture. Nous avons pris tout le soin nécessaire à ce que ce projet demeure secret. Amis seigneurs, de belles choses s'annoncent et...

— Cela suffit ! interrompit une voix d'orage.

Un seigneur granwod s'était levé de son siège après avoir frappé du poing sur la table.

— Urfol ! commenta Derwella. Le plus important des Granwods. Un caractère exécrationnel !

— Je ne perdrai pas une minute de plus à t'écouter, Sullana ! s'écria l'homme. Depuis la dernière union quinquennale, le peuple otwart s'est conduit comme un rançonneur, faisant fi des règles et des accords établis, imposant des exigences draconiennes aux commerçants, interdisant la traversée de son territoire. Nos émissaires eux-mêmes n'ont jamais pu délivrer leur message de vive voix à Satarsis et ont dû passer par des vassaux ou même par des officiers arrogants.

Satarsis se leva à son tour.

— Eh bien Urfol ! Que n'es-tu venu toi-même me faire part de tes griefs !

Une lueur de rage enflamma les yeux du Granwod.

— Satarsis, si tu ne respectes pas les codes de notre rang, libre à toi, mais Urfol n'enfreint pas les règles ancestrales. Et je ne me serais pas abaissé à te rencontrer sans un contact préliminaire entre nos émissaires !

Un second Granwod prit la parole à son tour.

— Et puis quelle est cette folie ? s'exclama-t-il en désignant, bras écarté, le temple et par-delà le château en entier. Pourquoi ce bâtiment insensé, cette muraille surélevée ?

— Et que sont devenus tous ceux qui ont quitté nos pays pour venir travailler sur ton territoire ? surenchérit Urfol.

Satarsis lança un rire moqueur et les pointa du doigt l'un après l'autre.

— Vous pleurez comme des vieilles femmes, ne voyez-vous pas qu'un temps nouveau est arrivé ? Vous êtes aveugles et sourds aux signes annonciateurs. Mais moi, mes yeux sont grands ouverts, mes

oreilles écoutent et entendent. Et les complots de certains ne me font pas peur. Sachez que...

Un geste soudain de Sullana interrompit son époux au mépris de l'étiquette. Elle se tourna vers lui et arracha son voile. Une exclamation de stupeur résonna dans le temple.

Parmi le petit peuple, nombre d'hommes détournèrent leur regard. Le visage des Filles de la Mère était sacré. Seuls les époux pouvaient contempler à leur guise. Le comportement de Sullana était une insulte aux principes religieux.

Sullana tournait ostensiblement son visage dans toutes les directions afin que chacun puisse le voir. D'au moins quinze ans la cadette de son époux elle était d'une vive beauté. Sa longue chevelure rousse flamboyait sous les reflets des cierges et des torchères, et ses yeux embrasés semblaient vouloir ne rien perdre de l'émoi qu'elle avait provoqué.

— « Et les voiles tomberont lorsque le Fils de la Mère reviendra sur la terre pour juger les pécheurs ! » déclara-t-elle avec emphase citant un passage des Écritures Sacrées. L'heure est venue, mes sœurs, de se préparer à l'arrivée du Fils chéri !

La moitié des Filles de la Mère imita Sullana avec un empressement tel que Blade ne douta pas un instant de l'entente préalable entre elles.

— Hérésie ! Hérésie ! hurla une voix familière aux Ewendyls.

Merzhérian cherchait à couvrir le brouhaha déclenché par ses congénères.

— Tout n'est qu'interprétations fallacieuses ! Sullana, tu gauchis l'esprit de notre religion pour le modeler à ta convenance et selon tes idées déviantes !

— Et les Diables noirs ? Et les Monstres ? vociféra la reine otwart en s'approchant d'elle. Tout est conforme aux Écritures.

— Elle a tout manigancé ! grinça Blade entre ses dents.

Comme si elle avait entendu, Merzhérian réalisa soudain la terrible machination ourdie par Sullana.

— Tu as...

Elle ne put achever sa phrase. D'un geste agressif, cette dernière avait arraché le voile de la souveraine ewendyl.

— Découvre-toi à ton tour, tu ne peux plus rien pour enrayer le cours du temps. Le Fils de la Mère va revenir parmi nous conformément aux Écritures !

Humiliée, Merzhérian leva la tête en direction de la galerie, à la recherche du soutien de son mari. Sa réaction intrigua Sullana qui

scruta à son tour la masse grouillante du petit peuple. Son regard s'arrêta sur le visage familial de Derwella qu'elle reconnut immédiatement malgré sa chevelure coupée. Mais elle prêta davantage attention au grand homme au crâne entièrement coiffé d'un foulard noué derrière la tête.

Un événement singulier la détourna de son observation. Petit peuple, seigneurs ou Filles de la Mère, tous se figèrent dans une craintive expectative. Une fumée noire s'éleva du centre la grande salle et un bruit entre le grincement métallique et la roche qui dévale une montagne résonna dans le temple. Le léger courant d'air qui traversait la pièce dissipa rapidement la fumée révélant, à la surprise générale la présence d'un homme nu, une épée d'or à la main. Posé sur le sol, à ses pieds, le cadavre d'un Diable noir recroquevillé.

— Le Fils de la Mère ! s'écria Sullana en se prosternant.

Hésitant entre l'adoration ou l'effroi, la grande majorité des êtres en présence ne parvenait pas à détacher les yeux de cette apparition miraculeuse. Lorsque l'homme à la musculature harmonieuse et parfaite éleva l'épée d'or au-dessus de sa tête, les doutes des plus réticents s'envolèrent et tous, y compris Merzhérian défaite, se prosternèrent face au de la Mère protectrice. Blade les imita afin de ne pas attirer l'attention.

— Relevez-vous et soyez bénis, déclara le Dieu Vivant.

Sa voix à la fois douce et sereine apaisa aussitôt les cœurs et les esprits. Sullana s'approcha de lui avec humilité.

— Nous avons compris les signes de la Mère annonçant ta venue. Nous avons bâti ce temple en ton honneur et ce château, tel un écrin, pour le protéger.

— Je suis heureux de voir que ma Mère ne vous a pas avertis en vain. Tu te nommes Sullana, n'est-ce pas, tu es bénie entre toutes ! Et maintenant, rendons hommage à la Mère Protectrice qui m'a envoyé parmi vous afin de guider vos âmes égarées.

Sur un signe de Sullana, des Filles de la Mère ouvrirent les panneaux d'un tabernacle de bois sculpté où se trouvaient les objets du culte. Un rite auquel tous participèrent s'entama alors. Blade fut étonné de voir que Derwella à ses côtés ne remettait plus en question une seule seconde la véracité de cet événement. L'idée même qu'il puisse s'agir d'une supercherie ne lui avait pas même effleuré l'esprit.

La pérénante mise en scène élaborée par Sullana serait difficile à effacer des esprits. Blade douta même d'y pouvoir parvenir tant la soumission à la croyance était forte chez ces êtres crédules. Pourtant, il devrait absolument y œuvrer de toutes ses forces, de toute son âme, car la cruauté dont avait fait montre les Satars était comme la sombre

promesse du funeste avenir que Satarsis, son épouse et ses séides réservaient à ces peuples si naïfs...

Les incantations à la Mère Protectrice n'avaient jamais rencontré autant d'ampleur. Les cœurs, merveilleusement unis aux voix qui vantaient les beautés de la création, battaient la mesure de la foi fervente revivifiée par la présence divine du Fils de la Mère.

L'office religieux drainait toutes les volontés, captivant l'énergie spirituelle du plus humble participant.

Il y avait pourtant, parmi l'assistance, un esprit qui aurait dû se réjouir de cet instant tant attendu, si espéré, et qui était agité de mille pensées inquiètes. Certes, tout était advenu comme prévu, les réticences avaient été balayées par le vent terrible du miracle survenu sous les yeux de tous, mais il y avait cet homme là-haut dans la galerie supérieure, le crâne dissimulé sous un foulard. Sa présence à côté de Derwella, souveraine ewendyl, et la façon si pathétique dont Merzhérian l'avait regardé d'un air suppliant avaient troublé la perfide Sullana.

Discrètement, aux instants où le rite le permettrait, elle décochait de furtifs coups d'œil dans sa direction. Non, elle ne reconnaissait pas Méog dans ce visage ! Mais c'est précisément ce qui l'inquiétait, car elle était certaine qu'il s'agissait bien du roi ewendyl ! Sa certitude ne souffrait aucun doute. Et cela signifiait que les rumeurs qui étaient venu jusqu'à ses oreilles étaient vraies. Méog avait été transformé par la grâce de la Mère Protectrice ! Si la situation n'avait été aussi préoccupante, elle aurait ri de sa dernière pensée. La grâce de la Mère ! La Mère n'existait pas, a fortiori sa supposée grâce ! Elle, Sullana s'était affranchie des croyances ridicules qui maintenaient les peuples dans une soumission puérile à des sornettes transmises de génération en génération par des êtres à la réflexion limitée. L'intelligence ne pouvait que mépriser toutes les fariboles exposées dans les textes sacrés. Pour preuve, l'évident succès de sa machination. Qu'importe la vérité, les hommes et les femmes sont prêts à croire à tout ce qui cadre avec leur vision simpliste du monde. Ne l'avait-elle pas brillamment démontré depuis des années ? Ceux qui se laissaient ainsi abuser ne méritaient pas de détenir les clés de leur destin. Puisqu'ils étaient assez bêtes pour aimer croire, eh bien, ils croiraient ce *qu'elle* déciderait pour eux ! Après tout, pourquoi laisser le monopole de l'inspiration aux antiques auteurs des livres sacrés, ne possédait-elle pas, elle aussi, assez de talents pour canaliser les aspirations et les frayeurs des êtres ?

Rien ni personne ne l'empêcherait d'imposer sa loi !

Elle observa encore un court instant l'homme à la galerie. Lui seul

peut-être pouvait mettre à mal l'édifice qu'elle avait patiemment bâti à force de ruses et de volonté. Les rumeurs colportaient sa mort, sa résurrection, sa stupéfiante transformation physique et déjà, parmi le petit peuple, une croyance avait germé, selon laquelle le souverain ewendyl, désigné du doigt par la Mère Protectrice, était peut-être le Fils de la Mère décrit dans les textes. Cette idée était encore embryonnaire, mais, Sullana le savait mieux que quiconque, le temps servait toujours les récits les plus fantastiques. Il fallait agir sans tarder. Pas question que ce rustaud de Méog ne récolte ce qu'elle avait si difficilement semé !

Elle se déplaça lentement vers l'endroit où se tenait Brunholt, le Formateur des officiers satars, fidèle entre les fidèles et initié depuis le commencement aux intrigues de sa reine. Comprenant aussitôt le dessein de Sullana, il s'approcha d'elle et profitant de l'instant où une longue prosternation générale ponctuait le rite, il s'agenouilla à ses côtés. Elle l'informa rapidement de la situation.

— Il faut l'empêcher de nuire à nos projets. Il ne doit pas sortir vivant du château !

Le Formateur esquissa un sourire satisfait qui dévoila une rangée de larges dents noircies par la chique.

— Mais attention, précisa Sullana, je ne veux pas de vague. Je sais bien que nous sommes prêts à terrasser la moindre rébellion contre nous, mais comme tout se passe selon mes désirs, je préfère tout autant éviter un massacre. Les brebis sont plus utiles en vie !

Brunholt approuva puis disparut de la salle de réunion.

L'office dura encore une demi-heure puis un chant fervent clôtura la célébration. Sullana quitta alors la salle au côté du Fils de la Mère, suivie par quelques religieuses. Les seigneurs et le reste des Filles de la Mère sortirent à leur tour. Lorsque la partie basse du temple fut vide, les portes de la galerie s'ouvrirent enfin, libérant le petit peuple, les yeux brillants, encore chaviré par l'éblouissant événement auquel il venait d'assister.

— Méog, nous nous sommes mépris, Merzhérian avait tort, le Fils de la Mère est venu ! murmura Derwella subjuguée tandis que derrière eux s'ébranlait la masse compacte du petit peuple.

Blade lui saisit délicatement la face entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

— Ne vois-tu pas qu'il s'agit d'une mise en scène ?

Les yeux de la souveraine s'écarquillèrent. Bran à côté d'eux, accueillit avec autant d'interrogation les paroles de son roi.

— Mais Méog, nous avons tous vu... balbutia la femme désorientée.

— Tu as vu ce que l'on a bien voulu que tu voies, Derwella. Mais réfléchis, n'y a-t-il pas quelque chose dans ce spectacle parfait, qui plus que tous les autres ici présents, auraient dû te choquer, te prouver que cette représentation était un leurre ?

Les yeux de la blonde souveraine s'affolèrent dans leur orbite. Son esprit bouleversé cherchait en vain où son époux voulait en venir. Bran qui se livrait à une même introspection apporta la solution.

— Le Diable noir ! s'exclama-t-il soudain.

Blade posa une main amicale sur le fidèle ewendyl.

— Parfaitement Bran, le Diable noir ! En fait un homme de chair et de sang, un pauvre esclave compagnon d'infortune de notre ami Yoba !

L'expression de stupéfaction de Derwella se mua en une moue consternée.

— Quelle vilénie ! explosa-t-elle soudain en saisissant le manche de son épée...

Plusieurs hommes et femmes se retournèrent, furieux qu'on pût ainsi profaner ce lieu saint par des propos sacrilèges.

— Inutile de perdre notre sang-froid, dit Blade à voix basse, sortons d'ici sans nous faire remarquer davantage.

Ils se noyèrent dans la foule et quittèrent le temple dont ils s'éloignèrent bien vite.

Emportant dans leur cœur et leur esprit le témoignage de l'apparition du Fils de la Mère, les autres privilégiés du miracle s'empressaient de révéler à qui voulait bien l'entendre que le temps nouveau était advenu. Comme pour rendre plus indiscutable cette annonce, toutes les cloches du temple sonnaient à toutes volées, devantant la parole dans les différentes parties du gigantesque château de Satarsis.

Malgré le feu spirituel qui embrasait les âmes et les premiers instants sacrés de la nouvelle ère religieuse, les Satars exigèrent l'évacuation du parvis. Trop heureux pour manifester le moindre désaccord, les gens qui demeuraient transportés, face au temple, à la vue de la statue si fidèle du divin Fils de la Mère, s'égaillèrent peu à peu dans les rues.

Blade et ses compagnons retrouvèrent les quatre soldats ewendyls qui les avaient escortés jusqu'au temple et les avaient patiemment attendus dehors. Merzhérian n'était pas parmi eux.

— Nous ne l'avons pas vue sortir, affirmèrent les Ewendyls.

— Peut-être est-elle passée par un autre chemin ou restée auprès du Fils de la Mère ? suggéra Derwella.

— Allons voir dans ses appartements ; proposa Blade. Vous deux demeurez ici à l'attendre.

Les Ewendyls s'engagèrent à la suite de Blade dans les couloirs menant au quartier réservé à leur peuple. Ils remontaient le parcours fléché qui quelques heures plus tôt les avaient guidés jusqu'au parvis. Mais le chemin leur parut plus long qu'à l'aller.

— Nous nous sommes égarés ! dit Derwella.

— Nous avons suivi scrupuleusement les directions indiquées ! précisa Bran.

Ils comprirent bientôt que malgré cela, ils s'étaient bel et bien trompés. Ils débouchèrent sur une petite place circulaire tapissée d'herbe rase où paissaient trois galds massifs.

— Notre erreur n'est pas due à notre manque d'attention ! déclara Blade en dégainant son épée.

Dans leur dos un groupe de Satars leur coupait la retraite tandis que des autres ouvertures donnant sur la place surgissaient de nouveaux adversaires.

— Vite, ordonna Blade, dégageons nos arrières !

Il joignit le geste à la parole et attaqua avec ardeur les soldats que le corridor vomissait. Les Ewendyls lui prêtèrent main-forte. Blade aurait souhaité pouvoir rebrousser chemin, mais les Satars livraient une farouche résistance et il ne fut pas possible de libérer le corridor avant que leur renfort n'arrivât.

Dirigés par un officier aux dents noires, les Satars les encerclèrent avec méthode. Luttant à un contre cinq, l'issue du combat était inévitable, mais Richard Blade ne voulait pas baisser les armes sans obtenir quelques garanties.

— Qui vous envoie ? Pourquoi nous attaquer ? cria-t-il à l'intention de l'officier qui, en retrait, assistait au combat.

— C'est vous qui avez pris les armes en premier ! lança l'autre. Cessez de vous battre, il ne vous sera fait aucun mal ! La reine Sullana veut vous voir...

Il cracha par terre un jet de salive noirâtre et ajouta avec malice.

— Vivant !

Blade n'eut guère confiance dans les paroles de ce type au regard torve, au sourire faux. Mais un Ewendyl venait de rouler à terre transpercé par deux sabres. Le seul espoir de rester en vie était ter l'offre du Satar. Blade leva le bras en signe d'abandon, puis lorsque les assauts des Otwards cessèrent, lui et les siens abaissèrent leurs épées.

— Jetez-les à terre ! exigea l'homme avec une expression perfide.

À contrecœur, Blade et les Ewendyls s'exécutèrent. Des Satars

empressés s'emparèrent aussitôt de leurs armes.

— Parfait ! Voilà qui est réglé, jubila l'officier. Nous allons vous accompagner auprès de Sullana mais auparavant, il nous reste une petite formalité à remplir.

À son léger hochement de tête, les Satars embrochèrent leurs adversaires désarmés. Blade et Derwella furent épargnés de la fourberie sadique de l'officier.

— Sullana ne m'a pas précisé dans quel état, elle souhaitait voir les autres ! s'exclama-t-il content de lui.

Blade accueillit dans ses bras le courageux Bran qui lui jeta un dernier regard brûlant d'une farouche conviction avant de rendre l'âme.

— J'ignore encore quand et de quelle façon, mais je te promets de te venger, murmura Blade, alors que les yeux de son fidèle guerrier se révélaient.

— Allons, allons, pas de sensiblerie, je n'aime pas femmelettes ! tonna le Satar. Attachez-les !

Blade et Derwella furent violemment ligotés, puis rejetés aux pieds du Satar qui cracha par-dessus leurs têtes.

— Crois-moi, déclara l'homme sur un ton plein de morgue en portant un violent coup de botte au visage de Blade, là où je t'emmène, tu perdras bien vite ta fierté. Lorsque l'on passe entre mes mains, les bravades n'ont plus cours...

Les Satars et leurs prisonniers quittèrent la place, abandonnant les corps des victimes dans le soir qui tombait. La lune ne tarderait pas à se lever, indifférente au drame qui se jouait dans les murs du terrible château de Satarsis.

CHAPITRE XI

— Merzhérian ! s'écria Derwella en découvrant la Fille de la Mère dans le cachot humide que venait d'ouvrir les Satars.

— Tiens, va donc la retrouver ! plaisanta un Otwart en la jetant dans les bras de la seconde épouse de Méog.

Celle-ci la rattrapa avant qu'elle ne chute sur les dalles humides et froides.

Blade fut à son tour projeté dans la geôle.

— C'est une cellule de choix, réservée au gratin ! lança un Satar à l'intention des détenus.

— Eh bien ! Toute la famille royale est réunie ! ironisa Brunholt le Formateur. Forniquez autant que vous le pourrez mes belles, vous n'en aurez bientôt plus l'occasion, car sous peu, votre époux ne sera plus que le fantôme d'un homme et sa virilité, un douloureux souvenir...

Il éclata d'un gros rire hystérique aussitôt partagé par ses hommes qui s'esclaffèrent bruyamment en refermant la solide porte de fer. L'obscurité s'empara du cachot. À tâtons, Merzhérian s'affaira à défaire les liens des captifs.

— Toi aussi tu es tombée dans un piège ? questionna Derwella consternée.

Merzhérian acquiesça.

— Sullana a souhaité s'entretenir avec moi. Je l'ai suivie jusqu'e dans une pièce où m'attendaient Satarsis et des soldats otwarts. Satarsis a accusé les Ewendyls de comploter contre lui depuis des années. Il est entré dans une crise de démence qui m'a fait douter de sa raison. Sullana l'a apaisé puis elle a prit la relève.

« Elle m'a alors traitée d'hérétique, me disant que le Fils de la Mère avait ordonné que ma vie lui soit donnée ! Puis on m'a traînée jusqu'ici, en se riant de mes hurlements qu'aucune oreille amie ne pourrait plus jamais entendre... J'espère que les nôtres savent au moins que vous êtes là ?

— Hélas, gémit Derwella, pas un seul d'entre eux !

— Méog, murmura Merzhérian, que va-t-il advenir de nous et des peuples ?

— Satarsis et Sullana ont tout prévu, commenta Blade en

s'asseyant dos à un mur. Nous n'avons pas grand-chose à faire si ce n'est attendre une occasion de fuir. Si nous y parvenons, lutter contre sa puissance nouvelle sera une tâche extrêmement ardue et délicate. Aux yeux de tous, à présent, le Fils de la Mère est avec elle...

Dans la pesante obscurité, la voix sereine et chaude de Richard Blade, malgré l'avenir pessimiste qu'elle évoquait, apporta un réconfort aux deux femmes. Se tenant par la main, elles le rejoignirent et prirent place à ses côtés.

Blade huma le parfum si différent de leur peau. L'une sentait les fleurs de la lande, le vent ; l'autre l'encens, le miel. Leur corps chaud contre le sien réveillait son animalité. Étrangement, elles respiraient en cadence et, blotties au creux de son cou, caressaient ses épaules de leur chevelure comme un rivage doucement balayé par la mer.

Blade n'aurait su dire qui, de Derwella ou de Merzhérian, il préférerait le plus. Apparu marié en ce monde, il s'était laissé prendre au jeu et considérait les deux femmes comme ses véritables épouses. Bien que ce sentiment lui fût relativement étranger, il admit qu'il éprouvait de l'amour pour l'une et l'autre. La blonde était piquante, emportée, brûlante telle une torche, experte dans l'art érotique ; la brune était à jamais inaccessible et pourtant si proche, si attentionnée, comme une ombre de lui-même. La clarté du jour et le feutré de la nuit, ainsi étaient ses femmes. Lune et Soleil.

Il espéra de tout son être réussir à les sauver du sort assurément odieux promis par les Satars. Il ne s'inquiétait pas pour lui-même. Il savait que les tortures les plus horribles prenaient fin tôt ou tard. Il avait tant de fois côtoyé la mort, sentit son haleine glaciale glisser sur son visage qu'il s'était préparé à la regarder en face. Elle viendrait à son heure, sûre de son fait. L'instant serait au-delà du plaisir, du déplaisir. Un rendez-vous inéluctable dont il avait toujours eu conscience.

Derwella s'endormit la première, épuisée par tant d'émotions. Merzhérian, quant à elle, glissa de façon moins franche dans le sommeil. Elle refusait d'abandonner à si bon compte ses instants qu'elle savait réduits aux heures de cette nuit calme. Elle sombra définitivement dans l'inconscience lorsque le premier rayon de lune, tombant d'un étroit soupirail, vint frapper le recoin du mur d'en face.

Ce rectangle blanc dans la noirceur du cachot symbolisa l'espoir obstiné qui battait dans le cœur de Richard Blade. Il ne le quitta pas des yeux, observant sa patiente avancée dans l'obscurité, au fur et à mesure que la lune, tout là-haut, poursuivait sa course dans l'espace.

Dans ce tableau d'argent apparurent petit à petit des traits

étranges. Blade les considéra tout d'abord comme des lignes inhérentes aux pierres qui constituaient le mur. Mais il admit bien vite qu'elles avaient une origine humaine.

Il se dégagea des deux femmes qui glissèrent l'une vers l'autre jusqu'à s'allonger sur le sol. Il traversa le cachot et s'accroupit face au mur. Il ne s'était pas trompé. Ces traits avaient été réalisés à l'aide d'un instrument métallique, un clou, une boucle de ceinture. Il regretta de ne pas avoir réagi plus tôt. Le dessin représentait une sorte de plan et une partie avait déjà disparu, avalée par la pénombre.

Il examina les lignes à la lisière du rectangle lumineux du côté où l'ombre le grignotait. Ce schéma couvrait-il l'ensemble du mur ou se réduisait-il à une surface modeste, celle-là même qui était éclairée ? Impossible de le savoir, peut-être la lumière du jour apporterait-elle la réponse.

Une succession de cases de formes diverses pourraient symboliser des pièces et les traits plus longs des corridors. Mais de minuscules carrés inscrits à certains endroits de ces corridors semblaient infirmer ces premières suppositions. Au centre de l'une de ces cases au tracé plus précis, une croix attirait l'attention. Des carrés s'en éloignaient d'ailleurs, jusqu'à un cercle barré, collé à petit rectangle qui abritait une sorte de main. Un peu à l'écart, un soleil grossier achevait cette partie du dessin que l'éclat de la lune déserta bientôt.

Dans la direction inverse, ces supposés corridors se divisaient. Tous aboutissaient à des S, sauf un seul d'entre eux qui s'achevait à un carré avec une main, semblable au précédent, avec toutefois l'absence du cercle barré ; à sa place, le transperçait une flèche dont la pointe touchait un nouveau soleil.

Il était difficile de découvrir un sens à tout cela. D'ailleurs y avait-il un sens ? Quelqu'un avait-il voulu léguer un dernier témoignage avant de mourir ou bien s'était-on distrait de l'attente de la mort en dessinant sur le mur ? Seule l'identité de l'auteur aurait pu peut-être lever le voile à ce sujet. Blade se remémora le commentaire de l'un des Satars lorsqu'ils furent jetés en prison : « C'est une geôle de choix, réservée au gratin ! » L'homme avait-il lancé cela sans raison ou bien effectivement le ou les prisonniers précédents étaient-ils des personnages importants ?

Le mouvement de la lune révéla la présence d'un autre dessin, mais l'angle du soupirail ne permit d'en distinguer que le premier trait. Peu à peu, le rectangle laiteux s'amenuisa, comme si une main invisible et silencieuse tirait un rideau noir. Jusqu'à la dernière seconde, Blade regarda ce schéma mystérieux. Lorsque l'obscurité eut reconquis son territoire, ses yeux conservèrent durant quelques secondes l'empreinte de l'ultime filet de lumière puis le noir s'installa,

effaçant cet ultime souvenir de lueur.

À présent seul l'esprit pouvait recomposer l'objet sur lequel il s'était tant interrogé. Blade ne s'en priva pas. Presque malgré lui, il avait mémorisé le dessin dans ses moindres détails, et il poursuivi longtemps ses réflexions avant de s'accorder du repos.

Son sommeil fut agité. L'image du mur se superposa aux visages des deux femmes endormies non loin de lui. Il revit aussi le massif château de Satarsis tel qu'il l'avait découvert de la grand-route. L'expression tout à la fois de souffrance et d'étonnement de Bran à l'instant de sa mort vint le hanter plusieurs fois. Dans un demi-sommeil, il fut à nouveau submergé par le sentiment de colère et d'amertume qu'il avait ressenti alors. Il se vit combattre le Satar dont il avait entendu un Otwart prononcé le nom, Brunholt le Formateur. À l'instant où son bras vengeur le transperçait de part en part, il jailli du sommeil comme un fauve aux aguets : il avait entendu des pas !

Il se glissa à tâtons vers ses épouses. Le Soupirail n'annonçait pas encore la venue du jour. Les femmes se réveillèrent.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Derwella en se redressant.

— On vient !

Elle tendit l'oreille, crut à une méprise de son époux, puis entendit effectivement un bruit de bottes qui s'amplifiait. Peu après, un rai de lumière apparut sous la porte du cachot. Une lourde clé libéra le verrou et la porte s'ouvrit. Éblouis, les prisonniers ne distinguèrent que des silhouettes sans identité qui pénétrèrent rapidement. Comme un éclair dans la nuit profonde, l'éclat des torches rebondissait sur les lames de leurs épées.

Blade reconnut Brunholt le Formateur et souhaita la réalisation immédiate de son rêve. À ses côtés, une chevelure rousse aux longues mèches folles, donna l'impression que le feu des torchères avait enflammé une créature de la nuit : Sullana, Fille de la Mère Protectrice, épouse de Satarsis le fourbe, campée parmi ses hommes de main, toisait avec un plaisir manifeste ceux qu'elle avait considérés comme des dangers potentiels.

— Alors, Méog le ressuscité, comment trouves-tu mes prisons ?

Une lueur de malice traversa l'esprit de Blade qui décida de sauter sur l'opportunité – la seule sans doute –, de savoir qui avait séjourné ici avant eux.

— Inaugurer cette geôle fut un honneur ! déclara-t-il, provoquant un léger sursaut de surprise chez Merzhérian et Derwella.

Sullana émit un petit rire.

— Ta transformation physique n'a pas affecté ton caractère ; tu es

toujours aussi présomptueux. Mon architecte a profité avant toi de mon hospitalité ! Après avoir conçu ce château si extraordinaire et dirigé les travaux, il fut pris de remords, pensant avoir offensé notre bonne Mère Protectrice. L'imbécile ! Il nous a d'ailleurs causé une profonde tristesse en se suicidant ici même, en se sectionnant les veines avec ses dents ! Brunholt s'était fait une joie de s'occuper de lui ! Mais laisse-moi te regarder... Vraiment le miracle est parfait, la Mère s'est dépassée, mais tu remarqueras que mes miracles sont plus efficaces que les siens. Son soi-disant protégé est au cachot tandis que le mien reçoit les honneurs de ces croyants obtus.

— Mécéante ! Hérétique ! s'écria Merzhérian en s'élançant vers Sullana.

Blade la rattrapa avant que les sabres ne stop son élan.

— Ton époux tient encore à toi, ironisa la souveraine otwart. Il faudra pourtant te livrer bientôt aux mains de mes hommes. Mais je te préviens Merzhérian, ceux-là ne sont pas des anges et avant les mains... Tu verras cela surprend la première fois, une vierge comme toi, si chaste et si pieuse. J'ai connu ça, lorsque Satarsis m'a sauté dessus, peu après notre mariage. Que veux-tu, je n'ai pas eu la chance d'être laide comme toi ; qui pourrait résister longtemps face à des formes comme les miennes ? J'étais censée servir de lien entre la Mère et lui, entre les pôles spirituel et matériel de la vie. Néanmoins, je doute fort que tu éprouves le plaisir que j'ai ressenti au contact de la masculinité de mon époux. Un minimum de désir est requis pour jouir, ma fille...

— Tu es une démons ! cracha Merzhérian.

— Plus que tu ne crois, car un enfant est né de mes rapports et en ce moment, il est adulé par l'ensemble de nos peuples et toutes ces idiotes de Filles de la Mère !

— Ton fils ?...

Merzhérian faillit s'évanouir. La machination de Sullana dépassait l'imagination d'une Fille de la Mère fidèle aux principes fondateurs de sa religion. La reine des Otwards partit d'un rire joyeux où sa pleine satisfaction sonnait comme une victoire.

— Vous ne pouvez savoir le plaisir que vous me faites. Vos réactions sont comme autant de bravos !

Bien que les dernières révélations de leur reine furent une véritable surprise pour eux aussi, les Satars, silencieux, étaient toujours impassibles. Ils connaissaient l'esprit dominateur et machiavélique de leur reine. Ils en éprouvaient d'ailleurs une perverse admiration à son égard. Fiers de participer à son œuvre conquérante, ils se réjouissaient de chacune de ses manipulations. Grâce à elle,

l'ordre des Satars avait acquis une force, un prestige qui faisait frémir les vassaux otwarts et bientôt le monde entier ! Sullana foulait aux pieds la foi des peuples, renversait à présent les croyances millénaires auxquelles leur propre famille adhéraït depuis toujours. Mais un Satar n'avait qu'une croyance, la domination ; et une foi, l'obéissance aveugle en la reine ! Brunholt le Formateur les avait sculptés pour cela, occultant même le nom de Satarsis au profit de son épouse dans le serment de loyauté où l'aspirant faisait don de sa vie.

Mais le bras droit de Sullana estima que leurs oreilles fidèles en avaient néanmoins trop entendu. Il nota mentalement les noms de ces indésirables. Avant la fin de l'heure, pas un d'entre eux ne serait à même de divulguer quoi que ce soit ! Ainsi était Brunholt le Formateur !

La souveraine emportée par sa jubilation en oubliait toute réserve. Telles étaient ses prérogatives, sa pleine liberté, mais faire en sorte que rien de nuisible n'en découlât, tel était le devoir du premier des Satars !

Richard Blade, lui aussi, sentit que Sullana en verve. Sa réussite la grisait et elle avait besoin d'exposer, à d'autres qu'à ses fidèles, le patient exploit qu'elle avait réalisé : renverser une religion au profit de ses propres intérêts !

Blade avait une idée en tête : profiter de la lumière des torches pour tenter de discerner sur le mur, la partie du dessin qu'il n'avait pu entrevoir quelques heures plus tôt. Pour cela, il fallait du temps, que la souveraine otwart parle et, si possible, avec suffisamment de flamme pour qu'il puisse lancer des regards discrets vers l'objet de sa curiosité sans attirer son attention. Maintenant qu'il avait compris qui avait gravé ces lignes sur les pierres, sa curiosité avait été décuplée.

— Je dois admettre que ton sens de l'intrigue est admirable et que ton talent de manipulatrice frôle le génie, commença-t-il préparant une provocation susceptible de piquer l'orgueil exacerbé de Sullana, mais sans la chance, jamais tu ne serais arrivée à tes fins !

L'expression ravie de Sullana déserta aussitôt son visage au profit d'une grimace de colère rendue hideuse par le reflet des flammes. Elle s'emporta.

— Où vois-tu de la chance, Méog ? Tout a été pensé et repensé ! Comment crois-tu que le monstre qui t'a avalé est apparu sur la terre d'Ewen ? Par miracle ?

— Tu ne veux pas dire que tu as introduit volontairement ces créatures sur notre territoire, s'écria Derwella épouvantée.

— Si, ma belle ! Après avoir obtenu la certitude qu'elles ne supportaient pas, le climat des plaines ! Cela servait mes plans à

double titre : ces monstres ressemblaient à s'y méprendre à ceux des textes sacrés et leur présence vous causait tant de problèmes que vous ne vous occupiez pas trop de mes petites affaires. Les navires que nous avions affrétés afin de rompre le monopole marin des Granwods, explorèrent des terres lointaines encore inconnues où vivaient ces monstres. Le transport de leurs œufs fut une œuvre délicate. Beaucoup ont éclos pendant la traversée et, la vitesse de croissance de ces bestiaux étant si rapide, un navire entier sombra dans la mer sous leurs attaques incontrôlées. Déposer ces œufs dans les coins les plus reculés des plateaux ne nous posa pas trop d'ennui. Obnubilés que vous étiez par votre frontière avec le désert et vos Barbares oubliés, l'accès à votre territoire fut une véritable promenade.

— Nous ne pensions pas que nos voisins amis étaient animés d'une si odieuse volonté de conquête, se défendit Derwella.

Tandis que Derwella parlait, Blade aventura un regard en direction du mur. À sa grande déception, le dessin était invisible. L'angle d'arrivée de la lumière ne permettait pas de le mettre en relief. Il abandonna l'espoir de l'apercevoir à nouveau avant la venue du jour.

— Tant pis pour vous ! intervint Brunholt de son air cruel. Que les faibles d'esprit et les lâches n'inspirent aucune pitié !

— Ah ça, de la pitié, vous n'en avez pas éprouvé avec les hommes noirs que vous avez traités pire que des esclaves ! lâcha Blade en songeant à l'insoutenable charnier découvert près de la carrière.

— Je vois que tu es au courant de cela. Les gens de votre peuple comme les autres s'étaient tués à la tâche, entre la muraille et le château ; il me fallait de nouveaux bras. Ces sauvages d'au-delà des mers nous furent bien utiles. Mais je dois t'avouer que je n'imaginais pas à quel point. Lorsque plusieurs d'entre eux se furent échappés, j'eus l'agréable surprise d'entendre ces rumeurs colportées par le petit peuple concernant l'apparition des Diables noirs. De la chance, alors ? Peut-être finalement, mais sur la base de mes propres manœuvres !

— Tant de morts, objecta Blade pour un château démesuré et une muraille inutile à présent !

— On n'a rien sans rien ! cingla Sullana. Mais, le château et la muraille répondaient plutôt aux souhaits de Satarsis. Vois-tu, pour trouver un allié en mon époux, il m'a fallu, disons, lui donner des raisons de me suivre et avec l'aide de Brunholt, j'ai pu l'informer sur le complot que vous ourdissiez contre son royaume.

— Quel complot ? explosa Derwella. La perfidie n'a jamais habité le cœur des Ewendyls !

— Peut-être, mais l'essentiel fut que Satarsis, lui, en fut persuadé !

La garde satar fut renforcée, on sélectionna les nouveaux postulants parmi les moins sensibles des Otwards, ceux qui avaient le plus de tripes. Et puis, si, mes plans avaient mal tourné, un territoire bien défendu n'aurait pas été chose absurde. Mais Satarsis, plus enclin à l'action qu'aux prudentes et laborieuses intrigues, projetait de vous attaquer sans attendre. Je parvins à le dissuader de n'en rien faire, et lui suggérait d'engager des mercenaires. À l'heure qu'il est, pauvres Ewendyls, votre fief des plateaux doit être à feu et à sang !

Derwella profita de cet instant pour se venger de Sullana et lui cracher au visage ce qu'elle pensait d'elle.

— Vieille chienne galeuse, tes mercenaires aux cheveux rouges sont depuis longtemps dans le ventre des vers ! Et je ne souhaite que l'instant où tu les rejoindras !

Un Satar se précipita pour frapper l'insultante prisonnière. Le pied de Richard Blade le heurta violemment au ventre. L'homme tomba à genoux le souffle coupé. Ses compagnons s'élancèrent à son aide, mais un cri de Sullana mit fin à leurs intentions.

— Laissez-les ! Regardez comme ces Ewendyls sont fiers et orgueilleux ! La mort les attend bientôt et ils se dressent comme des insectes face au pied qui va les écraser ! Derwella, tu seras heureuse, je charge Brunholt de soigner tes tortures. S'il est habile, tu souffriras jusqu'à ce que ton visage devienne aussi ridé que celui de la plus vieille des femmes !

« Sachez que vos supplices commenceront, ce matin, à l'heure même où le Fils de la Mère me couronnera impératrice temporelle et spirituelle des territoires allant de l'extrémité est des plateaux jusqu'au rivage de la grande mer !

« En attendant, goûtez comme un nectar divin, les courts instants qu'il vous reste à vivre !...

La porte se referma sur son rire démoniaque replongeant les prisonniers dans la pénombre. À présent, une faible clarté filtrait à peine du soupirail situé sous le haut plafond du cachot. L'aurore était sur le point de naître et le jour nouveau verrait le sacre de la cruauté, et l'extinction des années de liberté que cette terre avait connues...

CHAPITRE XII

L'aube était venue, puis les heures matinales s'étaient écoulées. La pénombre ne s'en était guère Inquiétée. Hôte à tout jamais de ce cachot sordide, elle occupait la place avec obstination, résistant farouchement aux rares intrusions de clarté tombée du minuscule soupirail. Le soleil n'avait pas encore égalé l'exploit réalisé par les rayons de lune de la nuit dernière. Blade avait espéré examiner une nouvelle fois le dessin sur le mur, et surtout les parties demeurées dans l'ombre la veille. Mais rien ! Les pierres conservaient leur secret. Les doigts fébriles du prisonnier avaient couru en vain le long de leurs aspérités, les lignes furent indiscernables.

Blade visualisait mentalement le schéma que son sommeil n'avait en rien effacé, mais il avait beau le revisionner, il n'en saisissait pas le message. Quelles avaient donc été les intentions de l'architecte en gravant ces lignes sur les pierres ? Blade essaya de se mettre à sa place. Quels sentiments avaient été les siens, après que Sullana l'eût fait disparaître dans ce trou noir ? Une profonde amertume, un désir de vengeance ? Certainement ! Mais comment se venger du fond de ce trou ? La réponse surgit d'elle-même : en aidant les futurs prisonniers de cette geôle ! Blade aurait agi à l'identique s'il avait détenu des informations susceptibles de permettre l'évasion des ennemis de Sullana.

L'architecte avait-il introduit, dans la construction, des passages secrets connus de lui seul ? Satarsis et son épouse l'avait sans doute invité imaginer quelques-uns pour leur usage personnel. Sa mise à l'écart aurait même tendance à le prouver, car une fois le château édifié, l'architecte devenait le détenteur de secrets dont les souverains exigeaient la parfaite protection.

Tout en réfléchissant, Blade s'employa à sonder méticuleusement les murs du cachot, incitant les deux femmes à se joindre à lui.

— Tu crois qu'il y aurait un moyen de s'échapper d'ici ? questionna Derwella prompte à s'enthousiasmer.

— Mais tu n'y penses pas ! répliqua Merzhérian tout en obéissant néanmoins aux injonctions de son époux. Pour quelles raisons une issue secrète aurait-elle été aménagée dans ce lieu d'oubli ?

Blade leur raconta sa découverte de la nuit et la teneur de ses réflexions. Toutefois, il admit que cela était en effet fort improbable,

car l'architecte en aurait lui-même profité pour s'enfuir au lieu de se suicider sur place.

Leur minutieuse exploration n'aboutit à rien.

— Je ne supporte pas cette attente interminable ! s'écria soudain Derwella en donnant de grands coups de botte contre la porte. Qu'ils nous violent, nous étripent et nous massacrent maintenant !

— Sullana veut jouir de deux événements en même temps, rappela Merzhérian d'un ton désabusé. Son sacre et notre déchéance ! Brunholt ne viendra pas avant pour nous faire subir le raffinement de ses tortures.

Les deux femmes en quête de réconfort vinrent s'asseoir aux côtés de leur époux appliqué à détendre son corps en prévision de la farouche résistance qu'il comptait bien opposer aux Satars. Il avait la ferme intention de tuer Brunholt à la moindre occasion. Il savait qu'il lui faudrait agir vite, les autres interviendraient dès son premier mouvement. Le coup devait être donc imparable et fatal ! Il ferma les yeux et respira profondément.

— Regardez ! s'écria soudain Derwella en se levant d'un bond.

Un rayon de soleil vertical barrait le mur sur un mètre environ. Tous trois se précipitèrent, impatients d'assister à la naissance de la fenêtre de lumière sur la pierre. À l'instar de l'architecte qui avait mis à profit les rares et courts instants où lune et soleil délimitaient une surface blanche, ils regardaient le trait s'élargir laissant apparaître la dernière œuvre du bâtisseur.

Sur la droite, dans la partie trop vite disparue la veille, une zone était nerveusement recouverte de plusieurs S, puis, avant le dessin longuement étudié par Blade, était gravé le chiffre 7 accompagné d'un mot presque illisible : trou !

— C'est bien un plan, commenta naïvement Derwella. S veut sûrement dire. Satar, et « trou »... Je l'ignore...

La course lente du soleil dans le ciel, gagnait de la vitesse sur le mur du cachot, comme si l'astre du jour répugnait de se voir réduit ainsi à ce rectangle souffreteux. Pourtant, jamais il n'eut d'admirateurs plus ardents. Tout leur espoir résidait dans cette fugitive enclave de lumière.

Comme s'il eut soudain tenu compte de l'attente, le soleil fut plus généreux que la lune et livra ce que l'ombre avait conservé dans son antre. Relié au précédent par deux lignes sinueuses, le dessin nouvellement dévoilé ne combla malheureusement pas leurs espérances. Un long trait horizontal avec en dessous et au-dessus de la ligne un même personnage stylisé à l'extrême. Coiffant le tout, trois cercles concentriques.

Blade comprit aussitôt à quoi faisait allusion le dessin. La salle de réunion circulaire du temple représentée par les trois cercles. Et le personnage était l'usurpateur, le Fils de Sullana. Sa présence de part et d'autre de la ligne symbolisait son apparition. L'architecte avait inventé un système permettant de le faire surgir au centre de la pièce sans trahir la moindre supercherie.

L'espace de lumière se rétrécit lentement, puis la pénombre retapissa le mur.

— Bien tardif testament ! commenta Merzhérian d'une voix gorgée d'amertume.

— Qu'il soit maudit ! pesta Derwella hors d'elle. Tu te trompes, Méog, en pensant qu'il a souhaité aider ses successeurs dans cette geôle. Il n'a voulu que soulager sa conscience et rien d'autre ! Un rat, un conspirateur ! S'il n'avait été écarté par cette infâme Sullana, il pérerait aujourd'hui à ses côtés !

Blade demeura silencieux. Ils ne sauraient sans doute jamais les véritables intentions de l'architecte. Des bruits de pas dans le couloir signifiaient qu'à présent cela n'avait d'ailleurs plus la moindre importance. Ils allaient tous mourir... L'ultime joie de Blade, au seuil de la mort, résidait dans cet espoir d'entraîner avec lui l'assassin de Bran, le responsable de la cruauté démentielle des Satars, Brunholt le Formateur !

Le battant s'ouvrit. Les pointes d'une huitaine de lances se hérissèrent dans l'encadrement de la porte afin de prévenir toute attaque-surprise des prisonniers. Tenant à distance leurs victimes, les Satars pénétrèrent prudemment dans le cachot. Toute résistance serait soldée par un massacre immédiat. L'absence de Brunholt remit à plus tard l'action suicide que Blade avait l'intention de mener. Aussi tendit-il de lui-même ses mains à ses geôliers. Sa bonne volonté fut accueillie avec satisfaction. Trop heureux d'avoir affaire à un prisonnier si consentant, les Satars attachèrent aussitôt ces bras généreusement offerts. Ils ne se rendirent pas compte que Richard Blade venait d'imposer la façon dont il souhaitait être ligoté : mains devant ! Ce détail était d'importance pour la réalisation de son projet ; le moins d'entraves possible était un atout à ne pas négliger.

Légèrement surprises de la passivité de leur époux, les deux femmes l'imitèrent malgré tout.

Les Satars poussèrent alors leurs futures victimes dans le couloir. Dix hommes avaient été affectés à cette tâche si glorieuse ! Conduire le roi Méog et ses deux épouses dans l'ancre du bourreau !

— Vous êtes très attendus ! ironisa l'un d'eux désignant le bout du couloir où les silhouettes de leurs comparses vacillaient sous la lueur

des torches.

Une impression de déjà vu flotta dans l'esprit de Blade. Il pencha la tête pour se concentrer sur ce sentiment fugace.

Les Satars le poussèrent en avant. Merzhérian et Derwella marchaient à ses côtés, légèrement en retrait. Sous ses yeux, les longues dalles commençaient à défiler. Une pensée fulgurante incendia d'un coup son esprit. Il regarda au loin et compta les dalles. Au niveau de la septième un anneau de fer saillait du mur. Le plan inscrit par l'architecte dans le cachot se superposa à ce qu'il voyait. La case désignée d'une croix était leur cellule, les carrés représentaient les dalles, et le cercle barré, l'anneau vers lequel ils marchaient ! Un espoir fou brûla dans son cœur. S'il se trompait, il n'aurait pas le temps mettre à mort Brunholt et son existence et celles de ses deux femmes s'achèveraient là !

La cinquième dalle venait d'être dépassée. À vitesse de l'éclair, Blade passa en revue toutes les possibilités. 7 et Trou avait inscrit l'architecte au regard de l'anneau du cercle barré. Trop d'incertitudes ! Qu'allait-il se passer s'il tirait l'anneau de fer ? Il visionna à nouveau le schéma. Oubliait-il quelque chose ?

— Tiens moi le bras, murmura Blade à l'intention de Derwella. Que Merzhérian en fasse autant avec toi.

Les deux femmes obéirent sans comprendre. Leur époux pressa le pas.

— Ah ! Ah ! Vous êtes pressés d'en finir ! s'exclamèrent les Satars dans leurs dos sans accélérer leur propre allure.

À l'autre bout, le couloir débouchait sur la salle des tortures où une vingtaine d'hommes et le redoutable Brunholt attendaient les prisonniers promis aux supplices les plus odieux.

— Vous ne serez pas déçus, ajouta un autre, surtout les femmes...

Cette dernière réplique déclencha chez eux une vague de rires et de cris imitant des râles sexuels.

Blade posa le pied sur l'extrémité de la septième dalle. L'anneau de fer pendait à deux mètres. Il frôla le mur et le saisit brusquement. Tirant dessus de toutes ses forces.

— Eh toi là-bas ! Qu'est-ce qui te prend ? hurla un garde.

Les Satars, troublés par l'incompréhensible comportement de leurs prisonniers, pressèrent l'allure. Leurs cris avaient attiré l'attention de leurs compagnons de l'autre côté. Plusieurs d'entre eux s'engagèrent dans le couloir.

— Méog, que fais-tu ? questionna Derwella inquiète.

L'anneau résistait. Toute la puissance de Blade avait été mobilisée

dans son effort. Les muscles de ses épaules de ses jambes se tétanisèrent d'une pénible douleur.

Il s'était trompé. Derwella avait raison. L'architecte s'était bien moqué du sort des futurs prisonniers. Ses dessins n'avaient été qu'échappatoires à ses remords.

Un cri puissant retentit dans le couloir. Brunholt le Formateur accourait l'air épouvanté.

— Empêchez-les ! hurlait-il à pleins poumons.

Son intervention jeta la panique parmi ses hommes qui se précipitèrent vers Méog et ses épouses.

La réaction de Brunholt fouetta l'esprit de Blade. Non, il ne s'était pas trompé ! L'architecte... Durant un quart de seconde, il revit le croquis représentant l'anneau, le carré avec, la main dessinée et le soleil promesse de liberté. Il appuya de toutes ses forces sur la pierre où l'anneau était scellé. Un bruit étrange monta de dessous les dalles et roula dans le couloir. Le sol trembla comme sous l'effet d'un tremblement de terre, puis les dalles se dérobèrent sous leurs pieds. Et pratiquement tout le dallage s'effondra.

De toutes les gorges jaillirent un même hurlement. Blade s'accrocha à l'anneau de fer. Sous la surprise, Derwella lui avait lâché le bras. Les jambes de son époux lui enserrèrent la taille avant qu'elle ne sombrât au fond du gouffre comme les Satars qui, après une courte chute, s'empalèrent sur des pieux qui attendaient depuis longtemps leurs proies. Et Merzhérian, cramponnée au bras gauche de Derwella, sentait sa prise s'affaiblir...

L'effondrement du sol n'avait épargné qu'une bande d'une vingtaine de centimètres qui courait le long du mur. Blade savait qu'il fallait agir vite. Merzhérian, qui s'affolait, risquait à tout instant de plonger vers la mort. Dans un effort surhumain, il parvint à remonter ses jambes jusqu'à l'étroite margelle sur laquelle il déposa Derwella. Puis se maintenant toujours à l'anneau de fer, il dégagea ses jambes pour opérer de la même manière avec Merzhérian.

Cependant qu'il s'occupait de secourir les deux femmes, un homme, suspendu au rebord, effectuait un délicat rétablissement pour se hisser dessus. Brunholt était le seul Satar engagé dans le couloir qui avait survécu au terrible piège. Conçu pour réduire à néant une éventuelle mutinerie parmi les prisonniers, ce système possédait plusieurs dispositifs de mise en route situés à différents endroits du couloir. Anticipant le risque de succès de Méog, Brunholt s'était précipité vers lui en longeant le mur. Cette prudence lui avait sauvé la vie, mais il s'était mépris de quelques centimètres et avait glissé lorsque le sol s'était effondré. À présent, debout sur la corniche, il

avançait le long du mur, sabre en main, en direction des prisonniers, tandis que derrière lui plusieurs de ses soldats l'imitaient.

— Méog, tu ne t'en sortiras pas vivant !

Blade ne se laissa pas distraire. Il achevait de remonter Merzhérian qui eut tôt fait de se retrouver en meilleure posture. Derwella en avait profité pour se libérer de ses liens à l'aide de ses dents et s'attaqua sans tarder à ceux de Blade.

— J'arrive ! hurla Brunholt qui progressait à une dizaine de mètres d'eux.

Les trois prisonniers commencèrent alors la délicate avancée. La crainte de tomber constituait le risque majeur, car la largeur du rebord était suffisante pour pouvoir se déplacer sans réel danger. Les deux Ewendyls avaient été élevées sur les hauts plateaux et, dès leur plus tendre enfance, elles avaient évolué parmi les rochers et les failles. Ainsi ignoraient-elles la peur du vide. Cette aptitude n'était pas partagée par les Otwards. Après avoir avancé de quelques mètres sur la corniche, l'un d'eux perdit l'équilibre et tomba en hurlant sur les pals. Terrifiés, ses compagnons ne marchèrent plus que pas à pas, avec une prudence accrue.

Voyant les prisonniers le distancer, Brunholt fustigea la couardise de ses hommes, avant d'aboyer un ordre à l'intention de ceux encore dans la salle torture.

— Contournez-les en passant par l'étage supérieur !

Les Satars disparurent aussitôt.

La perspective d'avoir la retraite coupée faillit démobiliser les deux femmes.

— Nous fuyons en vain ! dit Merzhérian.

— Nous sommes désarmés ! surenchérit Derwella.

Blade posa sa main sur l'épaule de sa seconde épouse.

— Courage ! Si nous pouvons atteindre le prochain corridor avant eux, il nous reste une chance... L'architecte nous a légué encore un atout !

Derwella fut la première à atteindre la partie intacte du couloir. Elle s'empara d'une torche suspendue à une attache scellée dans le mur et courut se poster à l'endroit où le corridor se scindait en quatre. Blade et Merzhérian la rattrapèrent bientôt.

— Par ici, déclara Blade en s'engageant dans le deuxième en partant de la gauche.

— Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ? questionna Merzhérian en s'élançant au côté de Blade.

— Les autres aboutissaient à des S sur le plan du cachot !

De nombreuses portes toutes fermées à clé donnaient sur le corridor, et Blade songeait que parmi elles d'autres prisonniers se morfondaient peut-être. Mais s'apitoyer ne servait à rien, ni lui ni les deux Ewendyls ne pouvaient pour l'instant leur venir en aide.

L'image obsédante du dessin de l'architecte brillait devant ses yeux. Un carré transpercé d'une flèche donnant sur un soleil !

Des cris et des bruits de cavalcade résonnèrent dans les corridors. Les Satars s'étaient ressaisis et couraient en tous sens à leur recherche.

Le couloir déboucha sur une porte basse qui s'ouvrit sur une petite salle où avaient été entreposés des barriques éventrées et des cruchons brisés. La lueur flamboyante de la torche projeta des ombres fantasques contre les parois de la pièce.

— Il n'y a pas d'issue, constata Derwella dépitée. Il faut repartir sans tarder.

— Non ! intervint Blade. Il doit y avoir une sortie ! Sondez les murs, examinez les jointures des pierres.

Ils se partagèrent la tâche. L'examen rapide de la pièce se solda par un échec.

— Nous ne trouvons rien, se lamenta Merzhérian. Nous nous sommes peut-être trompés ?

D'un signe affolé, Derwella imposa le silence à ses compagnons.

— Écoutez, les bruits se rapprochent !

Sous les ordres furieux de Brunholt le Formateur, les Satars s'étaient répandus dans toutes les directions, bien résolus à mettre la main sur les Ewendyls qui sabotaient le précieux minutage imposé reine Sullana.

Blade fit l'inventaire de ce qui pourrait lui servir d'arme parmi les fatras qui encombraient la pièce. À l'évidence, les cruches ne résisteraient guère longtemps au fer des lances et des sabres. Il avisa le cercle métallique d'une barrique, seul objet dont le maniement entre des mains expertes comme les siennes serait à même d'envoyer quelques adversaires dans l'autre monde. Tandis qu'il achevait de le dégager du ventre du tonneau, son regard se posa furtivement sur le surplomb de l'entrée. Un défaut du mur accrocha alors son attention : une pierre était moins saillante que les autres. Il fit rouler une barrique juste en dessous et se haussa à sa hauteur. Il posa ses mains sur le bloc et exerça une forte pression. Le tonneau se dandina sous son effort, mais les deux femmes d'un même élan s'arc-boutèrent dessus pour l'immobiliser. Le bloc de pierre s'enfonça sans un bruit.

— La torche ! réclama Blade.

Derwella la lui tendit et il put observer l'étroit passage qui fuyait

dans le noir. À son invite, les Ewendyls grimpèrent à leur tour sur la barrique. Dès qu'elles eurent disparues dans l'anfractuosité, Blade sauta à terre et r installa la barrique à sa place. Il bondit ensuite et, à la force des bras, pénétra à son tour dans le goulot. Pour une raison inconnue, ils ne parvinrent pas à repousser entièrement le bloc de pierre qui demeura en retrait de quelques centimètres.

Ils remontèrent un escalier tout juste assez large pour une personne de taille modeste. Blade ouvrait la marche. Les émanations liées à la combustion de la torche les indispos rent bien vite, mais il n'y avait pas de moyens de s'y soustraire. Ils prenaient leur mal en patience, songeant qu'ils venaient d'échapper au programme sadique que Brunholt leur avait préparé.

Maintenant que toutes les indications de l'architecte avaient été vérifiées, Blade  chafaudait un plan sur la dernière d'entre elles. Si le schéma, dont il conservait la mémoire, tenait tous ses engagements, cet escalier menait sous le temple, à proximité du système d'accès à la salle de réunion où devait se dérouler, en ce moment même, la cérémonie tant espérée par Sullana. Couronnant toutes ces années de rudes machinations, la reine otwart vivait cet événement comme l'apothéose de ses intrigues.

L'unique façon d'enrayer à jamais ses méfaits était de retourner contre elle son propre stratagème. Une seconde apparition miraculeuse serait comme un coup d'estoc à la religion nouvelle dont elle entendait couler les fondations aujourd'hui même !

Blade exposa son idée aux Ewendyls qui l'accueillirent avec une ferveur joyeuse.

— La vieille truie ! jubila Derwella. Toute son œuvre détruite en un jour !

Merzhérian, soudain songeuse, tempéra son propre enthousiasme.

— J'espère que nous arriverons à effacer des mémoires la malveillance qu'elle a inoculée dans toutes les âmes.

— Pour l'instant rien n'est joué ! rappela Blade. Nos chances de réussite sont bien minces. Peut-être ne sortirons-nous pas vivants de cette aventure.

Un lourd silence prolongea ses paroles. Dans l'intimité de son cœur, chacun se promit de donner sa vie pour mettre un terme définitif aux agissements de la perfide Sullana.

*

* *

Le temple résonnait d'un chant religieux fervent et fédérateur de

tous les esprits. Assis sur un trône monumental, le Fils de la Mère bénissait d'un regard doux et doux l'assemblée entièrement dévouée à son adoration. Pas une âme qui ne lui soit acquise ; seigneurs granwods, petits souverains des plateaux du nord, vassaux des plaines, Filles de la Mère. Dans la galerie haute, le petit peuple vivait ces instants avec encore plus de recueillement. Commerçants, paysans, artisans, simple soldat ou commandant d'armée tel Tréveur, l'Ewendyl, tous vénéraient comme le Fils unique de la Mère Protectrice, le jeune homme d'une vingtaine d'années.

Satarsis, le visage hilare, savourait sans retenue le spectacle gratifiant qui se jouait devant lui. Méog et ses épouses rendaient l'âme dans le tréfonds de son château et, avec eux, le complot qu'ils fomentaient contre lui. Il ne regrettait pas d'avoir choisi Sullana pour femme. Plus qu'une compagne, elle avait été un bras droit fidèle et efficace.

La reine otwart ne se préoccupait aucunement de la satisfaction usurpée de son mari. Elle savait à qui revenait le triomphe de ce jour : à elle seule ! Et la déclaration future de son propre fils allait désigner à tous celle qui désormais guiderait les peuples lorsque lui-même aurait quitté ce monde... Elle sourit en songeant à la façon dont celui-ci gagnerait le royaume spirituel ; un couteau entre les omoplates ! Si l'air béat de son fils lui procurait, pour l'heure, un véritable ravissement, elle ne l'avait jamais supporté. Le soi-disant amour maternel éprouvé par toutes les mères n'avait jamais trouvé dans ses entrailles le moindre écho. Cet enfant n'avait été qu'une entrave avant de devenir ce remarquable instrument entre ses mains !

Brunholt réglerait tout cela une fois que chacun se serait délecté des sourires niais de son fils. Par la même occasion, il solderait le règne de son époux ! Satarsis était un poids, un boulet qui n'avait pas l'envergure d'un empereur. Son territoire otwart lui suffisait alors que ce monde regorgeait de tant de richesses, de tant de terres qui n'étaient pas appréciées à leur juste valeur par leurs propriétaires...

Un mouvement anormal attira son attention. Brunholt le Formateur se glissait à ses côtés.

— Que se passe-t-il ? Ne devais-tu pas t'occuper de Méog ?

Le Satar éprouva une légère appréhension à l'instant d'avouer la tournure prise par les événements.

— Méog s'est évadé !

Le sang de la souveraine se glaça.

— Il connaissait l'existence des dispositifs secrets des sous-sols, poursuivit l'homme, et sans doute aussi celle d'un passage secret inconnu de moi-même, il s'est littéralement volatilisé.

— Mais c'est impossible ! s'emporta Sullana.

L'insistance des regards de certains seigneurs et de plusieurs Filles de la Mère l'incitèrent à plus de discrétion.

Elle songea à l'architecte qui avait œuvré au-delà de ses espérances, en truffant le château de corridors secrets dont elle conservait les plans dans de précieux documents. Elle regretta de ne pas avoir encore divulgué la totalité de leur tracé à Brunholt. Cette négligence, résultat d'une prudence excessive risquait fort de lui coûter cher.

— Il faut le retrouver, reprit Sullana, et surtout ne le laisser à aucun prix venir troubler la cérémonie !

— Toutes les issues sont gardées et mes hommes fouillent le château de fond en comble...

L'esprit de la femme estima rapidement les risques potentiels induits par cette évasion. Si Méog parvenait à alerter son armée ewendyl, un affrontement ne servirait pas ses intérêts.

— Brunholt, tiens-toi prêt à inonder la zone où résident les Ewendyls.

— Un mot de toi et leur cour sera envahie par les flots du grand fleuve !

Sullana retrouva son sourire. Qu'avait-elle à craindre avec un homme pareil ? Brunholt adhérait à ses pensées les plus retorses comme un coquillage à son rocher ! Elle se félicita de l'avoir pris comme amant. Elle lui fit signe de s'en aller et reprit avec une profonde allégresse l'ultime chant religieux, avant de recevoir l'onction suprême de la part du Fils de la Mère Protectrice...

CHAPITRE XIII

— Ben moi, je vais vous dire, on est plus tranquille à monter la garde ici qu'à cavalier après Méog et ses donzelles !

La remarque du Satar reçut l'approbation de l'un des deux autres soldats qui surveillaient l'accès à une salle du sous-sol.

— Pour une fois, surenchérit-il, on s'en est pas trop mal tiré ! Je ne sais pas pourquoi on nous a demandé de surveiller une porte fermée à clef, mais ça ne demande pas trop d'effort.

— Tu le saurais si tu t'appelais Brunholt le Formateur ! plaisanta le premier. Seuls lui et Sullana sont dans le secret.

— Ils ont l'air de bien s'entendre tous les deux !

Les yeux clairs du troisième Satar leur décochèrent un regard d'acier, empli de reproches.

— Qui êtes-vous pour parler ainsi de votre souveraine et du Formateur ? Vous êtes indignes d'être Satars ! Ce sont des gens comme vous qui ont rendu le peuple otwart mou, indolent, sans ambition ! J'ignore ce que Brunholt en fera, mais je lui rapporterai vos propos sans en omettre une seule parole !

Un voile d'effroi glissa sur la face virile des deux interpellés. La nouvelle recrue de Brunholt ne les menaçait pas à la légère. Son fanatisme crevait les yeux. Peut-être avait-il raison, plaisanter n'était pas admissible et constituait la porte ouverte à la critique, à l'insoumission. Mais une chose était sûre, fréquenter un type comme ça, vous conduisait droit dans la tombe !

— Mais tu ne vas pas faire ça ? On plaisantait ! répliqua l'auteur de la remarque incriminée en s'approchant du jeune Satar qui, de marbre, conservait à présent un silence dédaigneux. Tu ne vas pas m'apprendre à moi ce qu'est un Satar ! Brunholt m'a formé il y a plus de huit ans. Un Satar, je vais te dire ce que c'est... Un Satar, c'est ça !

D'un geste vif, sa main droite prolongée d'une dague fila vers le bas-ventre du soldat. Ses réflexes lui sauvèrent la vie. Il fit un brusque écart. La lame se ficha dans sa ceinture de cuir, le blessant légèrement. De la hampe de sa francisque, il repoussa son agresseur qui dégaina son sabre.

— Viens m'aider ! ordonna-t-il à son compagnon.

Celui-ci empoigna sa lance et se rangea à ses côtés.

Les trois hommes, prêts à s'entre-tuer, n'entendirent pas le léger bruissement dans leur dos. L'un des blocs de pierre, constituant le mur du corridor menant à la salle où ils se trouvaient, venait de s'escamoter. Un reflet flamboyant illumina le trou noir.

Le jeune Satar évita le premier coup de lance et para l'attaque sournoise du sabreur. À l'instant de sa riposte, il aperçut dans le couloir un homme et deux femmes.

— Méog ! s'écria-t-il en pointant un index fébrile dans leur direction.

Sa main fut sectionnée par le retour du sabre. La lance lui perfora le poitrail. Un flot de sang jaillit de sa bouche lorsqu'il tenta de prononcer à nouveau le nom du souverain ewendyl. Il s'écroula comme une masse, sous les rires de ses assassins trop heureux de s'être ainsi défaits d'un adversaire dont l'intransigeance exprimée leur avait laissé supposer une meilleure habileté dans l'art du combat.

— Ce coup là, il est vieux comme le monde ! ricana le sabreur.

Un mouvement furtif, derrière lui, le fit se retourner brusquement. Un objet métallique le heurta au visage, lui découpant la joue. Il hurla et tomba à la renverse. Son compagnon comprit que le jeune Satar n'avait pas menti. Les prisonniers évadés étaient bel et bien là. Il n'eut pas le temps d'approfondir sa pensée. Un violent coup de botte dans le ventre le plia en deux. Il distingua seulement une chevelure blonde, puis la botte revint achever son travail en le percutant au niveau du menton. Il s'effondra aux pieds de Derwella.

Le sabre du dernier soldat fouettait l'air de manière désordonnée. Blade lui lança le cercle de fer et roula à terre pour s'emparer de la francisque du jeune Satar. Pensant profiter du bref instant de vulnérabilité de son adversaire le sabreur se précipita pointe en avant. Mais d'une courte rotation, Blade lui faucha les jambes avec la hampe de sa nouvelle arme. Le Satar retomba violemment dos contre terre pour recevoir, la seconde suivante, en plein poitrail, l'un des tranchants de la hache à deux têtes.

— J'ignore les raisons pour lesquelles ils se battaient entre eux, commenta Blade en se relevant, mais cela nous a facilité la tâche.

— Le plan de l'architecte était faux cette fois, nous arrivons en plein couloir, constata Derwella après s'être assurée que sa victime ne se relèverait pas de sitôt.

Le coup de botte à la tête lui avait démis les cervicales.

— Ce que nous cherchons est peut-être derrière cette porte, suggéra Merzhérian en essayant vainement de l'ouvrir.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, rétorqua Blade. Derwella, va monter la garde pour protéger nos arrières !

Ils se partagèrent les armes de leurs adversaires. Derwella, sabre en main, alla se poster en amont, à un coude du corridor. Merzhérian s'appropriâ la lance. Blade, lui, saisit à pleines mains la francisque et réduisit la longueur du manche en le brisant contre le mur.

— Voilà une bonne hache ! se félicita Blade avant de s'attaquer à la porte.

À grands coups de bûcheron, il frappait le bois autour de la serrure. La porte était solide, mais le tranchant du fer l'entamait chaque fois plus profondément. Il fallut pourtant dix minutes pour que la zone du verrou se désolidarisât du reste. Un puissant coup de pied acheva le travail.

Merzhérian, serrant avec fermeté la lance entre ses deux mains, se tenait prête à intervenir au cas où quelqu'un sortirait de la pièce. Mais le lieu n'abritait aucune présence humaine. Trônant au centre de la petite salle, un savant dispositif de poulies, de cordes et de poids était relié à une dalle circulaire du plafond qui surplombait une haute estrade. D'étranges boyaux montaient d'une sorte de cuve jusqu'aux pierres voisines.

Blade analysa rapidement le fonctionnement de cette machinerie relativement sophistiquée compte tenu du niveau de développement technique de cette société.

La cuve était en fait un four que le bois et le tonnelet de poudre noire à proximité servaient à alimenter. Les boyaux avaient pour tâche de canaliser la fumée vers le haut. Par des interstices entre les blocs du plafond, elle avait ainsi créé un nuage mystérieusement apparu qui avait permis de masquer le bref retrait de la dalle circulaire, le temps que le fils de Sullana entame sa carrière d'imposteur.

Blade se tourna vers sa compagne dont l'air songeur prouvait qu'elle ne comprenait pas grand-chose de ce qu'elle voyait.

— Merzhérian, voici le moyen de rompre à jamais les maléfices de Sullana. Pendant que je remplis la cuve, dis à Derwella de nous rejoindre immédiatement.

Le bois s'entassa dans la gueule du four. La poudre dont l'usage incertain nécessitait prudence fut tout d'abord versée avec parcimonie. La flamme de la torche embrasa le bois sec. Le rôle de la poudre devint aussitôt manifeste. Elle produisait une importante fumée blanche et dégageait une senteur agréable. Blade referma la petite porte en fer de la cuve.

— La suite des événements dépend de vous, annonça-t-il aux femmes qui le rejoignaient. Nous avons deux options. Dans les deux cas, Sullana sera dépossédée de son pouvoir, mais les résultats obtenus ainsi que les risques encourus sont bien différents. Soit nous grimpons

ensemble sur la dalle et révélons la mise en scène de Sullana...

— La foi des peuples subira un tel choc que notre religion s'effondrera inmanquablement ! gémit Merzhérian.

— Je le pense aussi, continua Blade. Soit nous détournons totalement à notre profit la machination de Sullana. J'apparais seul en tant que Fils de la Mère venant déjouer l'imposture.

— Notre religion sera sauvée ! s'exclama la seconde épouse en reprenant espoir.

— Méog, c'est une bonne solution, confirma Derwella, d'autant plus que l'esprit des peuples est déjà préparé à cela. Ta résurrection a troublé les esprits.

Les deux femmes reconsidérèrent alors leur époux avec une certaine appréhension. Dans le feu de l'action, elles avaient occulté les événements miraculeux de sa transformation. Elles songèrent soudain au pouvoir qu'il tenait entre ses mains. Véritable Fils de la Mère, il avait accepté de mettre à l'épreuve leur foi et s'apprêtait maintenant à rompre la supercherie. Blade devina la teneur de leurs pensées et de leurs sentiments, mais il aborda aussitôt les risques que ce choix supposait.

— Il va vous falloir rester ici...

Les deux femmes le regardèrent avec une confiance qui l'effraya un peu.

— Les Satars risquent de vous surprendre, insista-t-il afin de leur faire davantage, prendre conscience du danger.

Peine perdue ! Elles ne voyaient plus Méog, dans cet homme au physique étonnant, mais l'envoyé de la Mère Protectrice !

— Notre choix est fait ! déclara Derwella. Ne tardons plus.

Blade leur indiqua les procédures à suivre puis, armé du sabre, grimpa tout en haut de l'estrade. Une fois là-haut, il ôta le foulard qui dissimulait son crâne chauve et arracha sa chemise. À son ordre, Merzhérian dégagea la trappe qui contenait la fumée dans le four. Les boyaux tremblèrent sous la montée de la chaleur. Ils attendirent une trentaine de secondes, puis Derwella actionna le mécanisme de retrait de la dalle circulaire. Sous le jeu élaboré des poids et contrepoids, les cordes se tendirent à se rompre et glissèrent autour des poulies. Le plafond s'escamota. Blade bondit sur la dalle et ordonna sa remontée immédiate. Il adressa un signe chaleureux aux deux femmes en souhaitant que ce ne fût là des adieux définitifs...

L'office louant la bonté infinie de la Mère Protectrice s'achevait. Déjà le Fils de la Mère s'était levé de son trône et tendait les bras vers Sullana.

— Viens à mes côtés, Sullana, Fille de la Mère et souveraine otwart. J'ai un message à te livrer venu de la Très Haute.

Extatique, Sullana marcha d'un pas lent vers fils ; selon une mise en scène longuement répétée entre eux deux. Arrivée à sa hauteur, elle se prosterna, cependant qu'il posait ses deux mains sur le haut de son crâne afin de la bénir.

C'est à ce moment que la fumée filtra au travers des orifices invisibles du sol. Un murmure d'admiration monta du petit peuple perché dans la galerie haute. Les manifestations divines reprenaient de nouveau. Le fils de Sullana s'aperçut lui aussi du phénomène sans pour autant s'en inquiéter ; une fois de plus sa mère de chair et de sang avait bien fait les choses. Le visage alarmé de Sullana lui fit entrevoir sa méprise.

— Brunholt ? murmura-t-il à sa mère.

Elle secoua la tête. Jamais le Formateur n'aurait agi ainsi sans la mettre au courant.

— Mais alors qui ? insista le jeune homme.

Des cris de stupeurs envahirent la salle de réunion.

Dans le nuage de fumée qui s'estompait, un homme se dressait là, splendide, torse dénudé ; son crâne d'une rotondité parfaite luisait sous le flamboiement des torchères. Il toisait le Fils de la Mère et Sullana, l'un l'autre sous l'emprise d'une irrépressible panique.

— Je suis Méog, roi ewendyl ! clama haut et fort Blade en élevant son sabre. Je suis mort et ressuscité par la grâce de la Mère Protectrice. Je viens confondre ceux qui tentent d'usurper ma place, Sullana la traîtresse et son propre fils !

Comprenant dans la seconde, les intentions de Blade, Sullana improvisa une contre-attaque.

— Imposteur ! hurla-t-elle. Le Fils de la Mère va t'ôter la vie.

Un sourire réjouï déforma le visage angélique du jeune homme qui empoigna son épée. Entraîné par Brunholt le Formateur, il connaissait sa valeur au combat. Ce Méog ne lui faisait pas peur.

Alors que les, deux adversaires se faisaient face, Sullana ordonna à un Satar d'aller chercher Brunholt et de l'informer de la tournure prise par les événements.

Le sabre et l'épée s'entrechoquèrent avec violence sous les regards interdits de tous les êtres en présence. Le fils de Sullana appliquait à la lettre les tours et les astuces enseignés par son maître d'armes et tous

purent admirer le style, la rapidité et la justesse de ses coups. Mais l'homme était trop sûr de lui et ses emportements liés à sa jeunesse permirent à Blade de le toucher au flanc. La superbe quitta alors ses gestes. Ses attaques devinrent hésitantes, brouillonnes.

La terreur se lisait sur son visage.

Il n'en fallu pas plus aux seigneurs granwods ni aux vassaux otwarts pour comprendre que Satarsis et Sullana les avaient manipulés.

Satarsis dégaina à son tour son épée et transperça le premier qui le prit à partie. Brunholt le Formateur et une trentaine de ses hommes s'engouffrèrent dans la salle. La confusion régna alors dans le temple. Des cris furieux tombaient de la galerie haute à la vue de l'attaque sournoise des Satars qui assassinaient indifféremment seigneurs ou Filles de la Mère. Parmi le petit peuple, soldats ewendyls, granwods ou otwarts sautaient du balcon pour venir en aide à leurs seigneurs respectifs.

La mort soudaine du Fils de la Mère imposteur attisa la hargne des deux camps adverses. Blade retira le sabre du ventre de sa victime. Sullana épouvantée par l'effondrement de son œuvre hurla à Brunholt :

— Fais inonder la zone de l'armée ewendyl !

— Les ordres sont déjà donnés ! répondit-il en égorgeant une Fille de la mère.

— Tréveur ! cria Blade à son commandant qui venait d'atterrir non loin de la porte de sortie. Le fleuve va envahir la cour ! Alerte nos hommes, qu'ils nous rejoignent ici, en passant par l'intérieur du château !

Tréveur quitta le temple accompagné de deux Ewendyls. Dehors, les Satars prenaient position sur le parvis. Les deux hommes se sacrifièrent pour permettre à leur commandant de s'enfuir.

Urfol, le seigneur granwod qui avait pris à partie Satarsis lors de la réunion de la veille, était fermement déterminé à régler ses comptes avec son voisin Otwart. Il courut sur la table ronde en direction de Satarsis qui l'attendait, un incendie meurtrier dans le regard. Les deux hommes s'affrontèrent la haine au cœur.

— Les deux épouses de ce diable de Méog ont dû rester en bas, lança Sullana au Formateur. Je veux qu'elles meurent !

L'ordre de la souveraine otwart fut sans réponse. Brunholt avait plus qu'une idée en tête, tuer ce diable de Méog ! Il bondit à la rencontre de Blade, trop heureux de pouvoir enfin satisfaire sa vengeance.

— Cette fois-ci, commença le Satar en attaquant, tu ne m'échapperas pas !

Blade para le premier assaut.

— Je n'en ai pas l'intention ! Tu vas payer aujourd'hui pour toutes les atrocités que tu as commises.

— Le mois n'y suffirait pas ! ironisa le Formateur en portant une succession de coups d'une vive rapidité.

Brunholt était un adversaire puissant et habile qu'une longue expérience avait rendu extrêmement redoutable. Pas une de ses attaques n'était franche. Son regard visait la face tandis qu'il frappait au ventre, ses reculs cachaient d'immédiates ripostes. Il déjouait en retour les feintes de Blade comme s'il avait affaire à un débutant. Un œil extérieur aurait vu en lui l'inévitable vainqueur de ce combat. Blade fut peu à peu contraint à la défensive. Acculé dans un angle du temple, il paraît ou esquivait presque maladroitement.

Un sourire cruel et sadique s'épanouissait sur la face hideuse du Satar à chacun de ses coups. Soudain sa bouche se déforma horriblement. Son regard chercha d'où était venu le coup. Il comprit la ruse de son adversaire. Depuis le début, Blade s'était battu en deçà de ses possibilités, au risque d'en supporter les mortelles conséquences. Cette tactique ne s'employait d'ordinaire que durant un temps restreint. Dès qu'il se fut rendu compte de la valeur du Formateur, Blade avait fait en sorte de lui laisser l'avantage sur toutes les attaques. À chaque seconde, le sentiment de supériorité du Satar avait enflé jusqu'à gangrener sa remarquable vigilance.

Comme une dernière audace, une ultime volonté de nuire, il murmura :

— Tu ne m'as pas eu, je me replie seulement dans la mort !

— Brunholt et Satarsis sont morts, jetez les armes ! s'écria Blade à l'intention des Satars.

Quelques-uns d'entre eux obtempérèrent, mais une grande majorité poursuivit le combat cherchant à tuer les traîtres qui se rendaient.

Dehors les premiers Ewendyls venus à la rescousse se battaient déjà sur le parvis. Tréveur les avaient prévenus à temps. Un savant système de digues et de canalisations dissimulées à l'intérieur même des remparts, permettait de détourner l'eau du grand fleuve. Les portes de la cour refermées par les Satars, les flots déchaînés avaient alors jailli de plusieurs grilles, inondant rapidement la zone ainsi circonscrite. Les tentes avaient été balayées, les thorns impitoyablement noyés, mais les Ewendyls, dès l'alerte lancée, s'étaient engouffrés dans le château.

Prenant à partie un Satar ayant jeté son arme, Blade lui demanda de le conduire à la salle secrète située sous le temple.

— Avec moi ! ordonna Blade à la dizaine d'Ewendyls qui entraient dans l'édifice.

Ils s'engagèrent sur les pas du Satar dans les escaliers menant dans les entrailles du château. Une terrible inquiétude rongait le cœur de Blade. Livrées à elles-mêmes dans ce lieu périlleux, ses deux épouses avaient toutes les chances d'avoir été tuées par les Satars, d'autant plus que Sullana, mystérieusement disparue, avait sans doute compris que Merzhérian et Derwella pilotaient les mécanismes sous la dalle circulaire.

Blade et ses compagnons ne rencontrèrent aucune résistance durant la descente, mais tout en bas, une troupe d'élite du défunt Satarsis s'opposa farouchement à leur intrusion. La violence de leur attaque réduisit de moitié les compagnons de Blade. La victoire fut acquise aux Ewendyls après l'entrée en lice d'une silhouette bleue de Fille de la Mère surmontée d'une terrible tête noire ! Yoba avait suivi son ami Blade. Ils reprirent leur course en direction de la salle secrète. Ils l'atteignirent bientôt, mais une lance jaillie de derrière la porte s'enfonça dans la gorge du guide Satar. Ses dernières paroles furent un immonde gargouillis.

— Merzhérian, c'est moi ! s'écria Blade.

— Méog ! clamèrent deux voix soulagées.

Merzhérian et Derwella apparurent soudain, les faces ensanglantées. Dans leur dos, dans la pièce secrète, quatre Satars gisaient à terre, corps carbonisés.

— Nous avons réussi à nous débrouiller, commenta Derwella. La poudre noire nous a rendu un fier service, mais regarde un peu, ici.

Les deux femmes s'effacèrent pour permettre à leur époux de pénétrer dans la pièce.

Un cinquième corps jonchait le sol, dans une mare de sang, celui de Sullana. À deux pas de là, la tête de la souveraine otwart avait roulé dans un recoin.

— Je me serais bien passé de la décapiter, mais elle tentait de tuer Merzhérian. La hache a volé !...

— Guidée par la main de la Mère Protectrice, précisa Merzhérian, signifiant que les prompts réflexes de Derwella lui avaient sans nul doute sauvé la vie.

— Ces temps derniers, ajouta Blade en serrant affectueusement ses deux épouses contre lui, la Mère Protectrice n'a pas été avare de miracles, vous ne trouvez pas ?

CHAPITRE XIV

— Vous avez dû me trouver ridicule, Richard, confia J à son agent le plus estimé, lorsque je vous ai accueilli à votre retour de translation, en déclarant que vous aviez battu un record de durée : trois semaines d'absence ! Le maximum jusqu'alors était de sept jours, si je ne m'abuse...

Blade huma le verre de cognac que le serveur venait de déposer devant lui. Le parfum de l'alcool le grisa légèrement.

— Vous ne pouviez pas savoir, J, répondit-il amicalement.

— Tout de même, poursuivit le patron du MI6, cinquante ans !

— Cinquante ans et six jours pour être précis, releva Blade en souriant. Mes voyages dans les dimensions parallèles de l'univers confirment, s'il le fallait encore, que le temps est relatif. Trois semaines sur terre, cinquante ans là-bas...

— Et six jours ! plaisanta J avant de tirer sur un gros cigare.

— C'est pour fêter cela que vous m'avez invité dans votre club privé ?

— Je souhaitais entendre une nouvelle fois de votre bouche quelques détails sur votre vie dans ce monde lointain.

Blade sourit de la joie presque enfantine de son supérieur d'ordinaire plus réservé. Il poussa un long soupir.

— Une existence peu enviable, je vous assure. Deux femmes, l'une torride et l'autre tendre comme un ange, trois enfants, douze petits-enfants adorables. Trois peuples en totale adoration de ma personne...

— Vous êtes difficile, Richard ! s'offusqua J.

Blade se redressa et plongea un regard amusé dans les yeux du gentleman anglais.

— Que voulez-vous, le confort me manquait ! Pas d'eau courante, pas de télévision... Pas de cognac...

Les deux hommes rirent d'une même voix.

— Tout de même, vous ne regrettez rien ?

Une ombre de tristesse glissa sur le visage de Richard Blade. Le souvenir de Merzhérian, de Derwella et de sa descendance aviva la cruelle blessure que son cœur dissimulait.

— Ma coupe de cheveux ! lança-t-il d'un coup, comme pour se libérer de sa peine. L'ordinateur m'a tout rendu à mon retour : la jeunesse, ma chevelure, ma pilosité, mon...

Blade laissa sa phrase en suspens, avala une gorgée de cognac et, levant son regard vers un ailleurs lointain, murmura d'un ton affligé :

— Pour être honnête, je me passerais bien de tout cela pour revivre un jour de plus parmi eux...

*Achevé d'imprimer en octobre 1996
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUGIRARD – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS CEDEX 13
Tél. : 44-16-05-00

— N° d'imp. 2223 –
Dépôt légal : novembre 1996

Imprimé en France